La création

Je veux dire les formes changées en nouveaux corps. Dieux, vous qui faites les changements, inspirez mon projet et du début du début du monde jusqu'à mon temps faites courir un poème sans fin.

Avant la mer et les terres et le ciel qui couvre tout, le visage de la nature était un sur le globe entier, on le disait Chaos, matière brute et confuse, rien qu'un poids inerte, des semences amoncelées, sans lien, discordantes.

Aucun Titan alors n'offrait sa lumière au monde ni Phœbé ne réparait, en croissant, ses cornes nouvelles ni dans l'air tout autour la terre n'était suspendue, balancée sous son poids, ni vers les lointains bords des terres Amphitrite ne tendait les bras.

Quand il y avait terre, il y avait mer et il y avait air,

mais c'était terre instable, onde innavigable, air sans lumière, rien ne gardait sa forme, une chose empêchait l'autre, car dans un même corps le froid battait le chaud, l'humide le sec, le mou le dur, le sans-poids le poids. Un dieu et une bonne nature ont mis fin à cette lutte. Ils ont retranché du ciel les terres et des terres les eaux, d'un air compact ont séparé le ciel limpide. Ils ont déroulé les choses éparses, les ont tirées du tas aveugle et les ont attachées en des lieux où elles s'accordent en paix. La force de feu, impondérable, du ciel incliné a éclaté, elle s'est fait place aux plus hauts sommets. Proche du feu est l'air, en légèreté et lieu. Plus lourde qu'eux, la terre, traînant de grands éléments, pressée sous son propre poids ; l'humeur qui lui coule autour habite les dernières régions, enserre le globe solide. Un dieu, quel qu'il soit, a disposé l'amas, puis l'a coupé ; coupé, il lui a donné des membres : d'abord la terre et, pour qu'elle ne soit pas, en ses parties, inégale, il l'a arrondie en forme de grand globe. Après, il a versé les flots, a ordonné qu'ils gonflent sous les vents rapides, qu'ils entourent les rives d'une bande de terre. Il a ajouté des fontaines, d'immenses nappes d'eau, des étangs, il a ceinturé de rives pentues les fleuves descendants. Divers selon les lieux, parfois ils sont absorbés par la terre, ils parviennent à la mer parfois. Reçus dans une plaine d'eau plus libre ils cognent, au lieu des rives, les rivages. Il a ordonné aux plaines de s'allonger, aux vallées de s'asseoir, aux forêts de se couvrir de feuilles, aux montagnes pierreuses de surgir. À droite deux zones, autant qu'à gauche, coupent le ciel, et une cinquième, au milieu, est plus chaude. Le lourd fardeau qu'enferme le ciel est divisé en parts égales, le dieu en a eu soin. Autant de régions marquent la terre. Celle du milieu n'est pas habitable, à cause de la chaleur.

La neige haute en couvre deux. Aux deux autres, intermédiaires, le dieu a donné, avec le feu et le froid, l'équilibre. L'air s'étend au-dessus. Il est plus léger que la terre et plus léger que l'eau et plus lourd que le feu. Qu'ici s'installent les brouillards, ici les nuages, dit-il, ici les tonnerres qui émeuvent les esprits d'hommes, ici les vents qui font les foudres et les éclairs. Le créateur du monde ne leur donne pas sans frein l'air à posséder. À peine peut-on les empêcher, maintenant que chacun mène les souffles de son côté, de déchirer le monde, tant est grande la discorde des frères. Eurus¹ recule vers l'Aurore et le règne des Nabatéens, vers la Perse et les crêtes soumises aux rayons du matin, Vesper et les rivages que tiédit le soleil couchant sont proches de Zéphyr. L'horrible Borée envahit la Scythie et le Septentrion, la terre en face se mouille sous les nuages qui y vivent et sous l'Auster pluvieux. Au-dessus des vents, le dieu a posé, fluide, sans pesanteur, l'Éther. Il n'y a rien en lui de la lie terrestre. À peine le dieu a-t-il tout clôturé dans de sûres limites que, cachées sous la masse qui les écrasait depuis longtemps, les étoiles ont commencé à mettre le feu au ciel. Pour qu'aucune région ne soit privée d'êtres vivants, des astres et des formes de dieux occupent le sol du ciel, les eaux à habiter font place aux poissons brillants, la terre prend les bêtes et l'air agité ce qui vole. Noble, capable de haute pensée, un animal manquait encore, pour dominer les autres. L'homme est né. Ou il est fait de semence divine par l'artisan des choses, l'origine du monde meilleur, ou la terre nouvelle, à peine séparée de l'Éther élevé, retient encore les semences de son parent le ciel et l'enfant de Japet mélange la terre aux eaux de pluie, la modèle à l'effigie des dieux qui règlent tout.

Alors que les autres animaux, courbés, regardent la terre, il donne à l'homme une tête qui se lève, il lui ordonne de voir le ciel et de dresser haut son visage vers les étoiles.

Ainsi, jadis brute et sans image, la terre transformée se couvre de figures d'hommes inconnues.

Les quatre âges du monde

D'or est né le premier âge et sans chef, de lui-même, sans loi, il respectait la foi et le droit. Ni peines ni peurs, on ne lisait aucune parole menaçante sur le bronze gravé, la foule suppliante ne craignait pas le regard de son juge, on était sauf, sans chef. Il n'avait pas encore, pour voir le monde, été arraché à ses montagnes, le pin, il ne descendait pas sur les eaux limpides, les mortels ne connaissaient, à part les leurs, aucun rivage. Les fosses en pente raide n'entouraient pas encore les villes. Ni trompette de bronze travaillé, ni corne de bronze courbé, ni casque, ni glaive. Ils n'avaient pas besoin de soldats, les peuples dans le calme vivaient de bons loisirs. Libre, intacte de coups de bêche, blessée d'aucune charrue, d'elle-même la terre donnait tout. Heureux des nourritures créées sans contrainte, on cueillait les petits des arbousiers, les fraises des montagnes, la cornouille, les mûres accrochées aux durs buissons de ronces et les glands qui tombaient de l'arbre épanoui de Jupiter. C'était un printemps éternel, les doux Zéphyrs frappaient de brises tièdes les fleurs nées sans semence. Bientôt la terre sans labour portait des fruits, le champ qu'on ne remuait pas blanchissait sous les barbes des épis ; déjà des fleuves de lait, des fleuves de nectar déjà coulaient, et blondes, du chêne vert, tombaient des gouttes de miel. Après, Saturne est envoyé dans le Tartare ténébreux,

le monde appartient à Jupiter : vient la race d'argent, inférieure à celle d'or, plus précieuse que le bronze fauve. Jupiter a raccourci la durée du printemps antique et en hiver, été, automne inégaux et bref printemps, a poussé l'année sur quatre temps. Alors l'air brûlé de bouillonnements secs a blanchi et l'eau glacée par les vents est tombée. Alors on est entré aux maisons ; les maisons sont des grottes, des arbrisseaux feuillus, des lianes nouées de racines. Alors on a enfoui les semences de Cérès dans de longs sillons et, pliés sous le joug, les taureaux ont gémi. Une troisième race a succédé, celle de cuivre, plus cruelle par nature, plus vive en armes horribles - mais sans crime. De fer dur est la dernière. Aussitôt sur cet âge de mauvaise veine ont fondu toutes les barbaries. Ont fui la pudeur et le vrai et la foi, en leur lieu sont venus les fraudes et les ruses et les pièges et la violence et le criminel désir d'avoir. Le marin donnait ses voiles aux vents qu'il ne connaissait pas encore et, longtemps debout sur le haut des monts, le bois des coques sautait dans les flots inconnus. À tous, comme les lumières du soleil et les brises, est la terre, que le géomètre prudent limite de longues frontières. On lui réclame moissons et aliments, c'est une riche terre; mais on va aussi dans ses viscères et les richesses qu'elle cache, rangées aux ombres du Styx, on les extrait. Ce qui excite les malheurs. Maintenant, le fer nuisible et, plus nuisible que le fer, voici l'or. Et voici la guerre, qui avec l'un et pour l'autre se bat, agite d'une main ensanglantée ses armes qui claquent. On vit de vols. L'hôte ne protège pas l'hôte ni le gendre le beau-père. La bienveillance des frères est rare. Le mari invente la perte de sa femme, la femme celle de son mari. D'effrayantes belles-mères mélangent l'aconit pâle.

Je la désirais fausse mais voilà : je glisse de l'Olympe et, dieu sous image d'homme, j'arpente les terres. Ce serait trop long, tant de torts je trouve partout, de les énumérer. La réputation est au-dessous du vrai. J'étais passé par l'horrifiant Ménale aux cachettes de bêtes fauves, par le Cyllène et les pinèdes gelés du Lyrcée; me voici au lieu et au toit inhospitalier du tyran d'Arcadie. J'entre. Les vieux crépuscules poussaient vers la nuit. Je donne signe que le dieu est venu et la foule commence à prier. D'abord, Lycaon rit des offrandes pieuses. Puis il dit : « Je vais tester, en combat ouvert, si ce dieu n'est pas mortel. On ne pourra pas douter de la vérité. » La nuit, je suis lourd de sommeil, il veut me perdre de mort subite. Voici une épreuve de vérité! Cela ne lui suffit pas. Un otage envoyé de chez les Molosses : d'un trait il lui coupe la gorge et, ses membres mi-morts, dans des eaux bouillantes il les ramollit. Les autres, il les grille sur le feu. À peine a-t-il posé le repas sur la table que, de ma foudre de vengeance, je fais tomber le toit sur un foyer bien digne de son maître. Effrayé, celui-ci s'enfuit. Il tombe dans le silence des bois et hurle en vain, essaie de parler ; la bouche en elle concentre toute la fureur rentrée ; son désir de meurtre, il l'exerce sur les troupeaux ; maintenant encore il jouit du sang. Ses habits s'effacent en poils, ses bras en jambes. Il devient loup et garde des traces de son ancienne forme. Même blancheur, visage de même violence, même brillance dans les yeux, même image de cruauté. Une seule maison est tombée ; elle n'était pas la seule à devoir périr ; là où s'étend la terre, là règne la bestiale Érinye ; tu croirais qu'on complote des crimes. Que tous, au plus tôt, subissent les peines méritées, telle est ma façon de voir. » Les uns approuvent les paroles de Jupiter et stimulent sa colère grondante, les autres se contentent d'acquiescer,

mais la perte du genre humain est une douleur pour tous ; une terre privée d'hommes, se demande-t-on, quelle forme future aura-t-elle, qui apportera aux autels l'encens, aux bêtes est-on prêt à donner la terre à peupler ? On demande et il répond : il aura soin lui-même de tout, le roi des dieux, il ne faut pas s'agiter, il promet une lignée différente de la précédente, d'origine merveilleuse.

Le Déluge

Déjà, le dieu va jeter ses foudres sur toutes les terres, il craint que l'Éther sacré, à force de feux, ne conçoive des flammes et que sa longue voûte ne brûle. Il y avait dans les destins, il s'en souvient, un temps où la mer, où la terre et les royaumes du ciel seraient pris, brûleraient, où la masse assiégée du monde souffrirait. Alors, il pose les lances fabriquées par les cyclopes et choisit une autre peine : perdre le genre humain sous les eaux, faire tomber de tout le ciel des pluies d'orage. Aussitôt il enferme l'Aquilon dans les grottes d'Éole et tous les souffles qui font fuir les nuages accumulés. Il envoie Notus. Notus s'envole, ailes mouillées, terrible, couvert au visage d'une ténèbre de poix. Sa barbe est lourde de pluies, de ses cheveux blancs l'eau coule, sur son front siègent les brouillards, ruissellent ses plumes et son sein. De sa large main il presse les nuées suspendues et le fracas se fait ; des averses serrées tombent de l'Éther. La messagère de Junon, de toutes les couleurs, Iris, absorbe les eaux et les offre aux nuages. Les moissons sont terrassées et pleurées des paysans. Elles gisent, regrettées ; le vain travail d'une longue année, perdu. La colère de Zeus ne se contente pas du ciel ; son frère bleu azur l'aide de ses eaux alliées. Il convoque les fleuves ; ils entrent au toit de leur maître,

« Pas besoin de longs discours,

leur dit-il. Versez vos forces,

voici le travail. Ouvrez vos maisons, brisez les digues, à vos flots lâchez les rênes. » Il ordonne; ils y vont, ouvrent les bouches des fontaines, roulent d'une course sans frein jusqu'à la mer. Il frappe la terre de son trident. Elle tremble et sous le mouvement ouvre le chemin des eaux. Vagabonds, les fleuves se ruent à travers champs, avec les récoltes prennent tout, arbres, troupeaux, hommes, toits et autels avec objets sacrés. Si une maison a tenu bon, a su résister, debout, à un si grand mal, l'eau plus haute en couvre le sommet ; englouties, ses tours s'enfoncent dans l'abîme. Entre la mer et la terre, il n'y a plus de limite, tout est océan, l'océan est sans rivage. L'un s'installe sur la colline ; l'autre, sur le bec d'une barque, agite les rames là où hier il labourait. L'un sur ses moissons et le faîte de sa maison immergée navigue ; l'autre pêche un poisson au sommet d'un ormeau. On jette l'ancre au hasard, dans une prairie verte, les coques courbes frottent sous elles les vignes et là où les chèvres frêles ont brouté l'herbe, des phoques informes posent leur corps. Sous l'eau, les néréides admirent bois, villes et maisons. Les dauphins vivent dans les forêts, se jettent aux plus hautes branches, cognent et bousculent les troncs. Nage le loup au milieu des brebis, l'onde porte les lions fauves, l'onde porte les tigres et ni au sanglier ses forces de foudre,

ni au cerf emporté leurs jambes rapides ne sont utiles.

Depuis longtemps il en a cherché, des terres où se poser :

sur la mer l'oiseau errant se laisse tomber, les ailes lasses.

L'immense liberté de l'océan a couvert les collines

et de nouveaux flots frappent les pointes des montagnes. La plupart des êtres sont pris par l'onde et ceux que l'onde épargne, de longs jeûnes, par manque de nourriture, les domptent. La Phocide sépare les Aoniens des champs de l'Œta, terre fertile quand c'était terre mais en ce temps-là morceau de mer, large plaine d'eaux précipitées. Ici une montagne aux deux sommets, abrupte, cherche les astres, son nom, le Parnasse, ses pointes dépassent les nuages. Ici, Deucalion, quand l'océan avait recouvert le reste, avec sa compagne, porté sur un petit radeau, a accosté. Ils priaient les nymphes du Parnasse, les divinités de la montagne, et Thémis la fatidique qui alors rendait les oracles. Aucun homme meilleur ni plus amoureux de justice que lui, aucune femme plus respectueuse des dieux qu'elle. Jupiter, quand il voit que le monde baigne dans ces marais liquides, et qu'il reste, de tant de milliers, un seul homme, et qu'il reste, de tant de milliers, une seule femme, tous les deux innocents, tous les deux soucieux des divinités, disperse les nuées et, alors que l'Aquilon écarte les pluies, montre au ciel la terre et l'Éther à la terre. La colère de la mer ne dure pas et d'un trait à trois pointes le maître des mers adoucit les eaux et par-dessus l'abîme, dressé, couvert aux épaules de son pourpre natif, fait venir Triton bleu azur : qu'il souffle, ordonne-t-il, dans le coquillage sonore ; les flots et les fleuves, qu'il les renvoie à ce signal. Celui-ci prend la trompette creuse, tortillée, qui s'évase, large, de la base au pavillon, qui, en pleine mer, quand elle avale les airs, remplit de sa voix les rivages d'un côté et de l'autre de Phœbus. Elle a touché la bouche du dieu, que mouille la barbe ruisselante, 340. elle a chanté, exaltée, l'ordre du retrait, de toutes les eaux des terres elle est entendue et de toutes les eaux des mers ; entendue des eaux, elle les contraint toutes. Maintenant la mer a un rivage, le lit des rivières est plein,

les fleuves descendent, on voit pointer les collines, surgir la terre, croître les lieux, décroître les eaux et après un long jour les forêts montrent leurs cimes nues – elles portent sur le front un peu encore de limon.

Deucalion et Pyrrha

Le monde est revenu. Quand il le voit vide, quand il voit les terres désolées faire un profond silence, Deucalion, avec des larmes, dit à Pyrrha: « Ô ma sœur, ô ma femme, ô unique survivante, toi à qui une même famille, l'origine de nos pères, puis le mariage m'ont uni, maintenant les dangers nous unissent. Des terres que voient le Couchant et le Levant, nous restons le seul peuple. La mer possède le reste. Nous ne pouvons pas encore nous fier à la vie avec certitude. Encore les nuées terrorisent ma pensée. Si sans moi tu avais été arrachée à la mort, malheureuse, comment ferais-tu? Comment, seule, supporterais-tu la peur? Qui consolerait ta souffrance? Moi, crois-moi, si l'océan te prenait je te suivrais, ma femme – et l'océan me prendrait. Ô, si je pouvais refaire des peuples avec l'art de mon père et verser des âmes dans la terre façonnée! Maintenant le genre humain, c'est nous deux. Ainsi l'ont voulu les dieux, nous restons seuls échantillons des hommes. » Il dit et tous les deux pleurent. Ils veulent prier la force céleste et demander de l'aide aux oracles sacrés. Sans attendre ils vont aux eaux du Céphise, elles ne sont pas limpides, coupent déjà le tracé connu. Ils versent un peu de l'eau puisée sur leurs vêtements et leur tête ; ils tournent leurs pas vers le sanctuaire de la déesse sacrée, les pentes du toit blanchissaient

d'une vilaine mousse et les autels, debout, étaient sans feux. Devant l'escalier du temple, l'un et l'autre se couchent et, penchés au sol, dans l'épouvante, donnent des baisers à la pierre gelée. Ils disent : « Si sous les prières justes les divinités vaincues s'attendrissent, si la colère de la déesse se retourne, dis, Thémis, par quel art réparer la ruine de notre espèce ? Offre ton aide, Très Douce, aux choses immergées. » La déesse est émue et rend cet oracle : « Éloignez-vous du temple, couvrez-vous la tête, détachez vos ceintures et derrière votre dos jetez les os de la Grande Vieille Mère. » Ils restent longtemps saisis; Pyrrha rompt le silence la première et refuse d'obéir aux ordres de la déesse, elle demande pardon d'une voix épouvantée, épouvantée de blesser avec des os jetés les ombres d'une mère. Ils cherchent cependant à comprendre, dans les ténèbres aveugles, les paroles obscures et les agitent en eux et entre eux. Le fils de Prométhée caresse la fille d'Épiméthée de paroles apaisantes et : « Ou mon intelligence me trompe ou les oracles religieux ne commandent jamais d'acte barbare. La terre est une grande vieille mère. Les cailloux dans le corps de la terre, on peut les dire des os ; on nous ordonne de les jeter derrière notre dos. » La fille du Titan est touchée de l'interprétation de son mari, elle doute pourtant de son espoir ; ils se méfient tous deux des conseils célestes ; mais quel danger à essayer ? Ils s'éloignent, voilent leur tête, délacent leur tunique et envoient derrière leurs pas les cailloux qu'on a dits. Les pierres (qui le croirait, mais l'Histoire en témoigne) commencent à perdre leur dureté, leur rigidité; un peu de temps pour s'amollir, pour amollies prendre forme. Bientôt elles grandissent, une plus douce nature leur vient, de sorte, mais ce n'est pas évident, qu'on peut voir une forme d'être humain, comme une ébauche dans du marbre, imprécise, semblable à une statue brute dont une part, avec un peu de suc, est humide

et faite de terre ; la forme nouvelle sert de corps. Ce qui est solide et ne peut être fléchi se change en os, ce qui était veine, sous le même nom, demeure. En un bref instant, sous la volonté des dieux, les pierres envoyées par les mains d'un homme prennent figure d'hommes, du geste d'une femme une femme est réparée.

Python

Depuis, nous sommes une race dure, qui connaît les peines, nous témoignons de l'origine de notre naissance. D'autres bêtes aux formes diverses, la terre en accouche seule quand la vieille humidité par le feu du soleil est réchauffée, que la boue et les eaux des marécages sont gonflées de chaleur, que les semences fertiles des choses, nourries dans un sol de vie comme dans le ventre d'une mère, ont poussé. Après du temps, elles prennent figure. Ainsi, quand le Nil aux sept bouches déserte les champs mouillés et ramène ses eaux dans la coque ancienne, quand le reste de limon s'échauffe sous l'étoile du ciel, les paysans sous les mottes de terre retournées trouvent plein de bêtes, certaines à peine ébauchées, au moment même de naître, certaines inachevées, ils les voient tronquées et dans le même corps souvent une partie vit quand une partie est de terre brute. En effet, l'humide et le chaud, s'ils trouvent l'équilibre, conçoivent : de ces deux principes tout naît. Le feu combat l'eau, mais la vapeur humide crée toutes les choses, et la discorde, avec la concorde, sait enfanter. Lorsque la terre, boueuse du déluge récent, blanchit sous les soleils du ciel et la haute chaleur, elle produit des images innombrables, ramène les figures anciennes, crée les monstres nouveaux.

Peut-être ne l'a-t-elle pas voulu, mais toi aussi, grand Python, elle t'a engendré. Pour les peuples nouveaux, serpent inconnu, tu étais la terreur. Tant tu tenais d'espace, de haut en bas de la montagne. Le dieu porteur d'arc, qui n'a jamais usé d'une telle arme que contre les daims et les chevreaux qui fuient, de mille traits t'accable, vide presque son carquois, te tue, venin versé dans les blessures noires.

Pour que l'Histoire ne puisse détruire la réputation de son œuvre, il institue des jeux sacrés en un concours célèbre, qu'on appelle Pythiques, du nom du serpent dompté. Ici les jeunes qui de leur main, de leurs pieds et des roues de leur char ont vaincu reçoivent pour hommage une couronne de chêne. Il n'avait pas encore le laurier, il couronnait sa tête ravissante, sa longue chevelure, de toutes sortes de feuillages, Phœbus.

440

460

Daphné

Le premier amour de Phœbus est Daphné du Pénée, ce n'est pas le hasard qui la lui a donnée, mais la colère cruelle de Cupidon. Le dieu de Délos, tout fier, juste après que le serpent a été vaincu, voit Cupidon courber les deux côtés de l'arc et tendre la corde : « Que fais-tu, petit rigolo, avec cette arme de force ? dit-il, c'est un poids pour mes épaules à moi! Moi je sais blesser une bête, je sais blesser un ennemi, le gros Python qui pressait de son ventre pestiféré des arpents de terre, je l'ai abattu de mes innombrables flèches! Toi, avec ta torche, contente-toi d'exciter je ne sais quelles amours ; ne cherche pas ma gloire. » Le fils de Vénus : « Ton arc perce tout, Phœbus, mais tu es percé du mien. Oui, tout animal recule devant un dieu ; oui, ta gloire est plus petite que la mienne. » Il dit. Il broie l'air de ses ailes frappées et vif s'installe à la cime ombragée du Parnasse.

De son carquois il sort deux flèches aux différents emplois : l'une fait fuir, l'autre fait l'amour. Celle qui fait l'amour est dorée et brille sur sa pointe acérée, celle qui fait fuir est épaisse, elle a du plomb sous le roseau. De la dernière, le dieu perce la nymphe du Pénée. De l'autre, il blesse les moelles d'Apollon, en passant par l'os. Tout de suite l'un aime, l'autre fuit le mot aimer. Dans les cachettes des forêts, dans les dépouilles des bêtes capturées, elle se plaît, égale de Phœbé la non-mariée. Une bandelette serre ses cheveux en désordre. Beaucoup la désirent, elle tourne le dos aux désirs, ne supporte ni ne connaît les hommes, court dans les bois reculés. Qui est Hymen, Amour, qu'est-ce que le mariage ? Elle ne veut pas savoir. Souvent son père dit : « Tu me dois, ma fille, un gendre. » Souvent son père dit : « Enfant, tu me dois des petits-enfants. » Elle déteste comme un crime les feux des unions, baigne son beau visage d'une rougeur de honte et de ses bras blancs s'accroche au cou de son père : « Donne-moi, mon père adoré, dit-elle, de jouir de la virginité éternelle. Le père de Diane, autrefois, le lui a donné. » Il acquiesce. « Mais ton charme empêche qu'il en soit comme tu veux, ta beauté s'oppose à ton vœu. » Phœbus aime ; il désire s'unir à Daphné depuis qu'il l'a vue, il espère ce qu'il désire : ses oracles le trompent. Comme les tiges légères brûlent quand on a ôté les épis, comme les haies s'enflamment quand un voyageur de hasard en approche sa torche ou en laisse brûler le feu en plein jour, ainsi le dieu se laisse aller aux flammes, ainsi dans sa poitrine il brûle et nourrit, avec espoir, un amour impossible. Il regarde les cheveux sauvages descendre dans le cou, et : « Oh, s'ils étaient coiffés ! » Il voit, palpitant de feu, comme des étoiles, les yeux, il voit la bouche, la voir n'est pas assez ; il loue les doigts, les mains, les avant-bras, les bras nus plus qu'à moitié

et, ce qui est caché, il le croit plus beau. Elle fuit plus vive que la brise légère. Elle ne s'arrête pas quand il l'appelle : « Nymphe, je t'en prie, arrête! Ce n'est pas un ennemi qui te suit, nymphe, arrête! L'agnelle fuit le loup, la biche le lion, et la colombe, d'une aile frissonnante, l'aigle! Chacune son ennemi; moi c'est par amour que je te suis! Pauvre de moi, si tu tombais, si les ronces marquaient tes jambes indignes de blessures, si je te causais de la douleur! Ils sont escarpés, les lieux où tu cours : doucement, je t'en prie, retiens ta fuite, je te suivrai doucement. Apprends à qui tu plais : je n'habite pas les montagnes, je ne suis pas berger, je ne garde ni troupeau ni bétail, je ne suis pas une brute. Tu ne sais pas, folle, tu ne sais pas qui tu fuis, c'est pour ça que tu fuis. La terre de Delphes est à moi, elle veille sur Claros, Ténédos et le royaume de Patara; Jupiter est mon père ; par moi ce qui sera, a été, est, se dévoile ; par moi les chants s'accordent à la lyre. Elle est sûre, ma flèche, mais il y en a une plus sûre que la mienne. Qui a blessé mon cœur vide. J'ai inventé la médecine : dans le monde on m'appelle sauveur et les pouvoirs des herbes me sont soumis. Malheur à moi, aucune herbe ne soigne l'amour. Ils ne servent pas leur maître, mais les autres, mes talents. » Il va parler encore, mais la fille du Pénée à la course craintive fuit, le laisse là, lui et ses mots inachevés. Elle est toujours aussi belle ; les vents dénudent son corps, les souffles en face font palpiter sa robe et, légère, la brise lui pousse les cheveux en arrière. La beauté grandit dans la fuite. Le jeune dieu ne supporte plus de se perdre en douceurs et, comme le lui conseille l'Amour, d'un pas déchaîné il la suit à la trace. Comme le chien de Gaule sur une plaine libre voit un lièvre, à toutes jambes l'un cherche la proie et l'autre le salut ; l'un semblable à qui croque déjà, déjà espère

Il est un petit bois en Haémonie fermé de chaque côté par une forêt

abrupte ; on l'appelle Tempé. Au milieu, le Pénée, qui sourd

du pied du Pinde, se roule dans des eaux d'écume.

D'un lourd remous il assemble les nuées qui agitent des fumées légères, du haut des forêts il fait tomber la pluie et fatigue de bruit son entourage et au-delà. Ici la maison, le siège, le repaire secret du grand fleuve. Ici, assis dans une grotte faite de pierres, aux eaux et aux nymphes qui habitent les eaux, il donnait des lois. Les fleuves se retrouvent ici, d'abord ceux du pays, qui ne savent s'ils doivent féliciter ou consoler un père, le Sperchios aux peupliers, l'infatigable Énipée, le vieil Éridan, le doux Amphrysos et Aéas et bientôt d'autres fleuves qui, où les emporte l'élan, conduisent les eaux épuisées par l'errance à la mer. Inachus seul est absent : retiré au fond de son antre, il grossit de ses larmes les eaux. Triste de sa fille Io, il la pleure comme perdue. Il ne sait si elle vit ou si elle est chez les mânes; il ne la trouve nulle part, il la pense nulle part et dans son cœur craint le pire. Jupiter l'a vue, revenant de chez son père

le fleuve et : « Ô fille digne de Jupiter, qui par ton lit rendras heureux je ne sais qui, viens, dit-il, aux ombres des grands bois (et il lui montrait les ombres des bois), tant que le soleil brûle, tout en haut, au milieu de sa ronde. Si tu as peur de rentrer seule aux cachettes des bêtes féroces, protégée d'un dieu tu descendras dans le secret des bois.

Et ce n'est pas n'importe quel dieu, c'est moi, qui tiens dans ma main les grands sceptres du ciel, c'est moi, qui envoie les foudres vagabondes. Ne fuis pas. » Elle fuyait. Déjà elle a quitté les pâturages de Lerne

et les champs semés d'arbres du Lyrcée

quand le dieu, d'un large brouillard, cache

Ainsi le dieu et la fille : lui mû par l'espoir, elle par la peur. Il la poursuit encore, aidé des ailes d'Amour, il est plus rapide, refuse le repos, au dos de la fugitive touche, souffle sur la chevelure couvrant les épaules.

La fille n'a plus de forces, toute pâle et vaincue de fatigue après la fuite vive, elle regarde les eaux du Pénée :

« Aide-moi, mon père, dit-elle, si vous les fleuves, vous avez ce pouvoir.

J'ai trop plu, perds ma figure, change-la⁵. »

tenir et serre les traces en tendant le museau, l'autre ne sait pas s'il est pris, aux morsures s'arrache et laisse la gueule qui l'accrochait.

La prière à peine finie, une lourde torpeur envahit les bras, le sein doux est cerclé de fine peau,

en feuillages les cheveux, en branches les bras poussent, le pied jadis si vif colle aux racines figées,

la tête est la cime, une splendeur demeure en elle,

Phœbus l'aime encore et, la main posée sur le tronc,

il sent son cœur palpiter sous l'écorce nouvelle et embrasse les branches comme des bras ; de toute sa force

il donne des baisers au bois et le bois renvoie les baisers.

Alors: « Puisque tu ne peux pas être ma femme

tu seras mon arbre, dit-il. Ma chevelure te portera toujours,

laurier, ma cithare te portera, mon carquois te portera.

Tu assisteras les chefs latins quand à leur triomphe une voix joyeuse chantera, quand le Capitole contemplera les longs cortèges.

Aux portes d'Auguste, gardienne très fidèle,

devant le seuil, tu te tiendras et protégeras le chêne du milieu.

Comme ma tête, jamais rasée, reste jeune,

toi aussi tu porteras l'honneur perpétuel de ton feuillage. »

Paéan a fini. Le laurier, de ses branches juste formées,

s'incline ; il a semblé qu'une tête s'agitait, à la cime.

le

les terres et la tient et lui ôte fuite et pudeur. Cependant Junon inspecte les campagnes. Que des nuages volants fassent un visage de nuit au jour brillant l'étonne : les nuages ne viennent pas du fleuve, elle le voit, ni ne sont renvoyés par la terre humide. Son époux, où est-il ? Elle cherche partout, car les tromperies de son mari, si souvent pris sur le fait, elle les connaît. Après qu'elle ne l'a pas trouvé au ciel : « Ou je me trompe ou je suis trompée », dit-elle. Elle glisse du haut de l'Éther, se pose sur la terre et ordonne aux nuages de reculer. Jupiter avait deviné la venue de sa femme et en radieuse génisse avait changé la fille d'Inachus. En vache aussi elle était belle ; la fille de Saturne, à contrecœur, reconnaît l'éclat de la bête et fait tout pour savoir : de qui, d'où, de quel troupeau est-elle ? Elle feint de ne pas savoir la vérité. Jupiter ment : elle est engendrée de la terre. Il veut qu'on cesse d'en chercher l'auteur. La fille de Saturne la veut en cadeau. Que faire ? Cruel d'abandonner ses amours. Ne pas la donner est suspect. D'un côté la honte le conseille, de l'autre l'amour. La honte serait vaincue par l'amour mais, si à sa compagne de lit, à sa sœur, il refusait ce petit cadeau, la vache, on croirait que ce n'est pas une vache... La rivale est donnée, mais la déesse a encore peur, se méfie de Jupiter, s'inquiète d'une tromperie et finit par offrir la vache à Argus, fils d'Arestor.

Argus

Argus avait une tête ceinte de cent yeux.

Deux par deux, à tour de rôle, les yeux prenaient du repos.

Les autres veillaient et restaient à leur poste.

Où qu'Argus se posât, il regardait Io.

Devant les yeux, même de dos, il avait Io.

De jour il la laisse paître. Quand le soleil est sous la terre profonde il l'enferme, cercle de chaînes ce pauvre cou. De feuillage d'arbres et d'herbe amère elle se nourrit, comme oreiller elle a la terre, pas toujours du gazon, la malheureuse, et elle boit des eaux fangeuses. Quand elle veut, suppliante, tendre les bras vers Argus, elle n'a pas de bras à tendre vers Argus. Elle essaie de se plaindre, sort de sa bouche des mugissements et s'effraie des sons - sa propre voix la terrorise. Elle vient aux rives où elle avait habitude de jouer, les rives d'Inachus, et regarde dans l'eau ses cornes nouvelles : elle s'effraie, étrangère à elle-même, recule, fuit. Les naïades ne la reconnaissent pas, Inachus ne la reconnaît pas, qui est-elle ? Mais elle suit son père et elle suit ses sœurs et se laisse toucher et s'offre à ceux qui l'admirent. Le vieil Inachus lui tend les herbes qu'il a cueillies, elle lèche la main du père, donne des baisers dans sa paume, ne retient pas ses larmes; si les mots suivaient, elle supplierait, à l'aide !, dirait son nom et son histoire. Les lettres, au lieu des mots, qu'elle trace du pied dans la poussière, révèlent avec tristesse son corps changé.

« Que je suis malheureux! » crie le père, Inachus, et aux cornes de sa fille gémissante, au cou de la génisse de neige, il s'accroche, « que je suis malheureux, répète-t-il, toi, cherchée par toutes les terres, tu es ma fille? Je ne te trouvais pas, je t'ai trouvée: mon chagrin était plus léger avant. Tu te tais, à mes paroles tu n'en réponds aucune. Juste tu pousses, de ta profonde poitrine, des soupirs; tu ne peux que ça, tu mugis à mes mots. Ignorant, je préparais ton lit, les torches nuptiales, j'avais en premier espoir un gendre; en second, des petits-enfants. Dans un troupeau tu prendras un homme; dans un troupeau, un fils. Mes grandes douleurs ne peuvent finir avec la mort: hélas je suis dieu, la porte du trépas, qui m'est fermée, croît en un temps sans limite mes chagrins. »

650

Argus étoilé d'yeux repousse le pleureur, arrache au père la fille et dans divers pâturages la traîne. Il s'installe au plus haut de la cime d'une montagne et, de là, assis, guette de tous côtés. Le chef des dieux ne supporte plus les grands maux de Io. Il appelle son fils6, que l'étincelante Pléiade a fait naître, lui ordonne de faire mourir Argus. Un petit moment et les ailes à ses pieds, la baguette qui endort dans sa main puissante, le casque sur les cheveux, le fils de Jupiter prépare tout, du palais du père il saute sur la terre. Là, il enlève le casque et pose les plumes. Il garde la baguette. Il conduit, comme un berger, à travers les campagnes écartées, les chèvres qu'il amène et chante sur des roseaux joints. Le gardien de Junon, pris par la voix nouvelle et par l'art : « Qui que tu sois, tu peux t'asseoir avec moi sur ce rocher », dit Argus, et : « Pour le troupeau l'herbe n'est meilleure nulle part ailleurs; vois cette ombre, bonne aux bergers. » Le petit-fils d'Atlas s'assied, parle beaucoup, tient sous le discours le jour qui fuit, fait chanter les roseaux attachés pour vaincre les yeux qui veillent. L'autre se bat contre les sommeils mollissants. Si la torpeur prend quelques-uns de ses yeux, d'autres restent éveillés. Il demande (la flûte vient d'être inventée) comment elle a été inventée. Alors le dieu : « Dans les montagnes glacées d'Arcadie, plus célèbre que les hamadryades de Nonacris, il y avait, jadis, une naïade. Les nymphes l'appelaient Syrinx. Plus d'une fois elle a évité les satyres qui la suivaient et tout ce qu'il y a comme dieux dans la forêt ombrageuse et la campagne féconde. Avec ardeur, dans sa virginité, elle adorait la déesse Ortygie⁷. Elle portait une ceinture à la mode de Diane, on aurait pu s'y tromper, la croire fille de Latone, si elle n'avait pas eu un arc de corne au lieu d'un arc d'or.

On s'y trompait quand même. Elle descend la colline du Lyrcée, Pan la voit, il a la tête ceinte du pin pointu et il lui dit... » Il restait à Mercure à dire la suite, que la nymphe, après prières vaines, fuit aux lieux écartés, qu'au fleuve tranquille du Ladon sablonneux la voici arrivée. Devant les flots qui empêchent sa course, elle prie que ses sœurs d'eau la changent ; Pan, qui pense qu'il presse contre lui Syrinx, tient, au lieu de la nymphe, le roseau des marais. Il souffle dedans, les vents qui vibrent dans la flûte font un son léger, semblable à une plainte ; le dieu est pris par l'art nouveau de cette voix, par son charme : « Ce sera notre conversation à toi et moi », dit-il ; il joint par de la cire des roseaux de tailles différentes ; il garde le nom de la fille. Le dieu du Cyllène allait dire cela, mais il voit que tous les yeux sont tombés, que les paupières sont couvertes de sommeil. Il se tait tout de suite et confirme la torpeur en caressant, de sa baguette de soin, les paupières lourdes. Sans attendre, de son épée courbe, il blesse Argus l'endormi près du cou, à la tête. Tête qu'il jette, ensanglantée, du haut du rocher : elle tache de sang la falaise escarpée. Argus, tu es par terre : ce que tu avais de lumière dans tes lumières est éteint ; la nuit occupe tes cent yeux. La fille de Saturne les ramasse, sur les ailes de son oiseau les pose ; elle garnit la queue des pierres étoilées. La déesse enflammée ne fait pas attendre sa colère, elle pose l'horrible Érinye devant les yeux et l'esprit de sa rivale argienne, dans son cœur elle place d'aveugles aiguillons, l'effraie, la fait fuir par toute la terre. Tu devais être, Nil, le bout de son immense peine. Lorsqu'elle te touche, les genoux posés au bord de la rive, elle se prosterne et, haute, cou renversé, lève ce qu'elle peut vers les étoiles - la tête.

Dans un gémissement, des larmes, un mugissement de chagrin,

Phaéthon et Épaphus

Maintenant une foule très nombreuse, vêtue de lin⁸, la célèbre, maintenant elle a un fils, né de la semence du grand Jupiter, dit-on, Épaphus : dans les villes voisines, près de ceux de sa mère, il possède des temples. De même esprit et de même âge que lui : Phaéthon, né du Soleil. Un jour celui-ci parlait beaucoup, se vantait, tout orgueilleux de son père Phœbus. Épaphus ne supporte plus : « Ta mère, tu la crois sur parole, espèce de fou, gonflé de l'image d'un faux père ! » Phaéthon rougit, réprime la colère sous la honte, puis raconte à Clymène, sa mère, l'insulte d'Épaphus. « Ça fait mal, ma mère, mais moi, libre, moi, fougueux, je me suis tu. J'ai trop honte : on a pu me traiter, je n'ai pas pu nier. Si je suis vraiment de souche céleste, donne-moi la marque de ma naissance, attache-moi au ciel. »

Il dit. Il enlace le cou de sa mère, et, sur sa tête, sur celle de Mérops, sur les noces de ses sœurs, la supplie de lui offrir le signe d'un véritable père. On ne sait si ce sont les prières de Phaéthon ou la colère de l'accusation portée contre elle qui émeuvent le plus Clymène : au ciel elle tend les bras et regarde la lumière du soleil : « Par cet astre aux rayons qui tremblent merveilleusement, par lui qui nous entend et nous voit, enfant, je te le jure, de lui que tu regardes, de lui qui tempère le monde, le Soleil, tu es fils. Si je dis des mensonges, qu'il m'empêche de voir ; que cette lumière dans mes yeux soit la dernière. Ce n'est pas un gros effort de connaître le foyer de ton père. La maison d'où il se lève est voisine de la nôtre. Si tu le veux, va, apprends par toi-même. » Il s'élance aussitôt, joyeux des paroles de sa mère, Phaéthon; en pensée il possède le ciel. Par les terres d'Éthiopie, par celles de l'Inde, posées sous les feux de l'astre, il passe et il arrive, infatigable, au lieu d'origine de son père.

Phaéthor

Le palais du Soleil était tout en haut, sur les colonnes de l'air, clair, d'un or qui palpite, d'un cuivre de feu.
L'ivoire brillant couvrait le faîte du toit, les doubles portes irradiaient une lumière d'argent.
L'ouvrage surpassait la matière ; Mulciber a brodé les eaux qui entourent les terres du milieu et le globe et le ciel suspendu sur le globe.
L'onde a des dieux bleus, Triton l'harmonieux,
Protée le changeant et, celui qui presse de ses bras le dos atroce des baleines, Égéon.
Doris et ses filles, les unes qu'on voit nager, d'autres qui sur un rocher sèchent leurs cheveux verts, d'autres qui voyagent sur un poisson. Toutes n'ont pas même visage mais presque – comme c'est chez les Sœurs.
La terre porte des hommes, des villes, des forêts, des bêtes,

I

des fleuves, des nymphes, des divinités de campagne. Au-dessus est posée une image du ciel qui luit, six constellations à la porte de droite, six à la porte de gauche. L'enfant de Clymène par la voie montante arrive, entre au toit de celui qu'il croit son père, presse le pas vers le visage de celui-ci et très vite s'arrête. De plus près il ne supporte pas la lumière. Vêtu d'un habit pourpre était assis Phœbus, sur un trône brillant d'émeraudes claires. À droite et à gauche : le Jour, le Mois, l'Année, les Siècles et, posées à espaces égaux, les Heures. Le Printemps nouveau était là, avec sa couronne fleurie, là l'Été nu, qui portait des guirlandes d'épis, là l'Automne, sale de raisins piétinés et l'Hiver glacial, hirsute de cheveux blancs. Au milieu, épouvanté par la nouveauté des choses, le jeune homme. Le Soleil, de ses yeux qui voient tout, l'aperçoit. « Quelle est la cause de ton voyage, dit-il, que cherches-tu dans les hauteurs, enfant Phaéthon, qu'un père ne peut renier? » Celui-ci répond : « Ô lumière commune du monde immense, Phœbus mon père, si tu me laisses l'usage de ce mot, si Clymène ne cache pas sa faute sous une image fausse, donne des signes, père, je veux me croire ton vrai fils, de mon esprit retire l'erreur. » Il dit. Le père dépose des rayons brillants tout autour de sa tête, lui demande d'avancer et l'embrasse : « On ne peut pas le nier, tu es mon fils, tu en es digne, Clymène a dit ta vraie naissance. Ne doute pas, demande en cadeau ce que tu veux, je te le donnerai, tu le prendras. Sois témoin de mes promesses, marais par lequel jurent les dieux, marais inconnu de mes yeux!» À peine il a fini, Phaéthon demande le char paternel, pour un jour le droit de conduire les chevaux ailés. Le père regrette d'avoir juré. Trois fois, quatre fois

il secoue sa tête claire. « Paroles folles, dit-il, que les miennes, dictées par les tiennes. Ce que j'ai promis, si je pouvais ne pas le donner! J'avoue, c'est la seule chose, enfant, que je te refuserais. Je dois te dissuader : ton vœu n'est pas sûr, tu demandes beaucoup, Phaéthon : ni à tes forces ce cadeau ne convient, ni à tes années d'enfance. Ton sort est mortel; ce que tu veux n'est pas d'un mortel. Tu cherches plus que ce que peuvent les dieux, ignorant; tu as confiance en toi, d'accord, mais personne n'est assez fort pour s'installer sur le char de feu, sauf moi ; même le maître du vaste Olympe qui lance de sa main terrible la foudre féroce ne conduira pas mon char - et qu'y a-t-il de plus grand que Jupiter ? La route du début est escarpée et avec peine, frais au matin, mes chevaux la gravissent ; au milieu, elle est très haute dans le ciel. De là, moi-même, souvent, de voir mer et terres j'ai peur, ma poitrine tremble d'une terreur épouvantable. À la fin la route descend, il faut une conduite sûre : Téthys, qui dans ses eaux du dessous m'accueille, craint toujours que je n'y sois précipité. Ajoute que le ciel est pris dans un tournoiement sans fin, qu'il traîne les hautes étoiles, les fait rouler en vifs tourbillons. Je fais effort contraire ; l'élan ne me vainc pas qui vainc les autres, je m'emporte à l'envers du mouvement violent. Imagine, je te donne le char : que feras-tu ? Pourras-tu aller contre les pôles qui tournent, sans que l'axe leste du ciel t'entraîne? Là-bas il y a des bois sacrés et des villes de dieux ? Tu rêves! Des sanctuaires riches d'offrandes, peut-être ? On fait le chemin à travers des pièges et des figures de bêtes. Même si tu tiens ta route, si tu ne fais aucune erreur, il te faudra passer par les cornes du Taureau qui fait face, par l'arc d'Haémonie1, par la bouche du Lion fauve, par celui qui plie ses bras cruels en longue courbe, le Scorpion et, par celui qui les plie dans l'autre sens, le Cancer.

Mes bêtes à quatre pattes, excitées par les feux, ceux de leur poitrine et ceux qu'elles soufflent par la bouche et les naseaux, tu ne peux pas les diriger. À peine me supportent-elles quand leurs esprits ardents les échauffent. Leur cou refuse la bride. Toi, ne fais pas de moi l'auteur du cadeau de ta mort, mon fils, attention, il en est temps, change de vœu. Pour croire que tu es enfant de mon sang, tu veux des signes sûrs? Ma crainte est un signe sûr, par une peur de père je prouve que je suis père. Vois sur mon visage; si tu pouvais enfouir tes yeux dans ma poitrine et découvrir dedans mes angoisses de père! Tout ce que le monde a de riche, regarde! De tous les biens du ciel, de la terre et de la mer, demande une chose, tu ne souffriras aucun refus. Je te supplie de renoncer à une seule, elle a pour nom peine, et non honneur. C'est une peine, Phaéthon, que tu demandes en cadeau! Pourquoi prends-tu mon cou dans tes bras câlins, ignorant? Ne doute pas. Je l'ai juré par les eaux du Styx, on te donnera tout ce que tu désires ; mais désire avec sagesse. » Il arrête avec les conseils ; l'enfant résiste, chérit son projet, brûle du désir du char. Le père, qui a tardé comme il a pu, vers le haut char, cadeau de Vulcain, conduit le jeune homme. L'essieu était en or, le timon en or, en or la courbure de la roue, d'argent la série des rayons ; sur le joug, des topazes et des pierres précieuses alignées rendaient des lumières claires à Phœbus qui s'y réfléchissait. Pendant que le noble Phaéthon admire tout et examine l'ouvrage, s'éveille l'Aurore : au lieu brillant de sa naissance elle ouvre ses portes pourpres, ses salles pleines de roses. Les étoiles fuient, Lucifer en rassemble l'armée, le dernier il quitte son poste dans le ciel. Quand il voit qu'elle gagne la terre et que le monde rougit, quand les cornes au bord de la lune s'évanouissent,

le Titan ordonne d'attacher aux Heures rapides les chevaux. Les déesses vives accomplissent l'ordre ; et vomissant le feu et gorgés de jus d'ambroisie, des écuries du ciel viennent les chevaux, on leur passe les freins sonores. Alors le père touche d'un remède sacré la bouche du fils pour qu'il supporte l'élan de la flamme. Il couvre la chevelure de rayons et en présage de deuil, dans sa poitrine bouleversée, il multiplie les soupirs. Il dit : « Si tu peux obéir au moins aux conseils d'un père, évite, mon enfant, le fouet. Utilise davantage les rênes : les chevaux vont seuls, le travail est de freiner leur volonté. Ne choisis pas la route qui suit les cinq zones. Coupé à l'oblique, il y a un sentier à large courbure, il finit avec les trois zones et fuit le pôle Austral et l'Ourse unie aux aquilons. Prends ce chemin. Tu verras des traces de roue. Pour que la terre et le ciel reçoivent une chaleur égale, n'abaisse pas ton char, ne l'envoie pas tout en haut de l'Éther. En haut, tu brûleras les toits célestes. En bas, les terres ; au milieu tu iras tranquillement. Attention à droite, ne tombe pas vers le Serpent tordu, attention à gauche, n'envoie pas ta roue vers l'Autel du bas. Tiens-toi au milieu. Je te confie à la Fortune, qu'elle t'aide, qu'elle veille sur toi mieux que toi. Je parle et la nuit humide a touché les bornes posées au rivage d'Hespérie. Plus de temps pour nous. On nous réclame et brille l'Aurore, adieu les ténèbres. Accroche-toi aux rênes ou, si ton cœur peut changer, sers-toi de mes conseils, non de mes chevaux, tu le peux encore, tu es en lieu stable, tu n'es pas monté encore, inconscient, sur ce char, désir de malheur. Tu la verras bien à l'abri ; laisse-moi donner la lumière à la terre. » Mais lui, corps de jeune homme, monte sur le char léger, s'y installe, de ses mains touche les rênes légères,

190.

se réjouit et remercie son père qui regrette. Alors, Pyrois, Éous et Aéthon les chevaux ailés du Soleil, Phlégon le quatrième, de hennissements souffleurs de feu remplissent l'air et de leurs pieds cognent aux barrières. Téthys, qui ignore les destins de son petit-fils, les lance, à eux la plénitude du ciel immense, ils prennent la route et de leurs pieds mus dans les airs coupent les nuages et soulevés d'ailes passent devant l'Eurus né aux mêmes régions qu'eux. Mais ce poids léger, les chevaux du soleil ne peuvent le sentir, le joug manque de la lourdeur ordinaire et, comme glissent les navires courbes, faute de juste poids, et par la mer sont menés mouvants, trop légers, le char fait dans l'air des sauts libres de charge. Il est secoué dans les hauteurs, pareil à un char vide. Quand ils comprennent, ils se ruent, quittent l'espace connu, les quatre chevaux, ils ne courent plus sur leur ligne. Phaéthon est épouvanté ; où tirer les rênes confiées, il ne sait pas, où est le chemin, s'il le sait, il ne peut rien diriger. Pour la première fois les Ourses gelées chauffent sous les rayons, elles essaient de se tremper aux eaux interdites, en vain. Le Serpent, posé tout près du pôle glacé, alors paresseux de froid et n'effrayant personne s'échauffe, prend dans ces effervescences de nouvelles fureurs. Toi aussi, bouleversé, on se souvient que tu t'es enfui, Bouvier, tu étais bien lent, comme tes chariots te retenaient! Quand du haut de l'Éther le pauvre Phaéthon aperçoit les terres jusqu'au fond, jusqu'au fond du visible, il pâlit; soudain ses genoux tremblent de peur et à ses yeux naissent les ténèbres, dans la grande lumière. Alors il préférerait n'avoir pas touché les chevaux de son père, alors il regrette de connaître sa naissance, d'avoir vaincu par sa demande. Alors il voudrait qu'on le dise fils de Mérops ; le voilà porté comme un bateau sous Borée qui pousse, à qui le pilote a abandonné

ses freins vaincus, qu'il laisse aux dieux et aux prières. Oue va-t-il faire? Tout ce ciel dans son dos et devant ses yeux, plus encore : en esprit il les mesure, une fois il regarde devant, ce qu'il ne doit pas atteindre, le Couchant ; puis il regarde derrière, le Levant. Oue faire ? Ignorant, stupéfié, il ne lâche pas les rênes ni ne peut les tenir ni ne connaît le nom des chevaux. Semés cà et là dans le ciel varié, il voit, frissonnant, des morceaux de miracles et des simulacres de bêtes énormes. Il y a un lieu où le Scorpion incurve ses bras en deux arcs, avec sa queue et ses bras fléchis d'un côté et de l'autre, il prend de ses membres l'espace de deux signes. L'enfant, quand il le voit mouillé de sueur de venin noir, menaçant de le blesser de sa pointe crochue, vide de pensée, dans un effroi gelé, lâche les rênes. Elles tombent. Quand elles leur touchent l'échine les chevaux s'élancent, rien ne les tient ; dans les airs d'une région inconnue, portés par leur élan, sans loi ils ruent, sur les étoiles fichées tout en haut de l'Éther courent, entraînent le char par des déserts ; parfois cherchent le haut, parfois en pente, par des chemins d'abîme, tombent tout près de la terre. Les chevaux de son frère courent plus bas que les siens, la Lune s'étonne - et les nuages brûlés fument. Plus haute est la terre, plus elle est prise par les flammes. Fendue, elle se crevasse, sèche quand les sucs se retirent. Les pâturages blanchissent. L'arbre prend feu avec ses feuilles. La récolte déjà sèche offre matière à son désastre. C'est se plaindre de peu. De grandes villes et leurs remparts périssent, des pays avec leur peuple, les feux les font cendre. Les forêts avec les montagnes brûlent. Brûlent Athos et Taurus et Cilix, Tmolus et Œta et sèchent alors, jadis criblée de sources, Ida, et Hélicon des vierges et Haémus qui n'est pas encore à Œagre.

Brûle dans l'immensité Etna aux feux jumeaux et Parnasse à deux têtes et Éryx et Cynthe et Orthrys et Rhodope qui n'a plus de neige et Mimas et Dindyma et Mycale et Cithéron né pour le culte des dieux. Ses glaciers ne servent pas la Scythie ; Caucase brûle et Ossa et Pinde et plus grand que ces deux-là, Olympe, et Alpes les aériennes et Apennin qui porte les nuages. Alors Phaéthon partout voit le globe en flammes ; il ne supporte pas tant de chaleur. Les airs bouillants, comme venus d'un four profond, il les traîne dans sa bouche, voit son char chauffer à blanc. Ni les cendres froides, ni la lave qui tombe il ne les supporte, de tous côtés il est enveloppé de fumée chaude. Où aller, où est-il, couvert de ténèbres poisseuses ? Il ne sait pas - que le mène la volonté des chevaux ailés! Parce que le sang est appelé à la surface des corps, on croit que les peuples d'Éthiopie ont pris la couleur noire. Alors la Libye, sous la chaleur, tout liquide bu, devient aride, alors les nymphes, cheveux défaits, pleurent leurs fontaines et leurs lacs ; la Béotie pleure Dircé, Argus pleure Amynome, Éphire les eaux de Pirène. Les fleuves qui ont tiré au sort des rives éloignées ne sont pas à l'abri : au milieu de ses eaux Tanais se met à fumer et Pénée le vieux, Caïque de Teuthranie, Isménos le rapide et Érymanthe de Phégia. Va brûler Xanthe une fois encore et le jaune Lycormas et, jouant dans ses eaux onduleuses, Méandre et Mygdonion et Mélas et Eurotas de Ténare. Brûle Euphrate de Babylone, brûle Oronte et Thermodon le vif et Ganges et Phasis et Hister. Alphéos s'échauffe, les rives de Sperchius brûlent. Ce que Tage charrie dans son courant, l'or, flue dans les feux, et les oiseaux des fleuves qui fêtaient en poème les rives de Maéonie brûlent au milieu de Caystros.

Nil terrorisé s'enfuit au bout de la terre, il y enfouit sa tête, la cache encore ; ses sept portes pleines de poussière sont taries, les sept vallées sans eau. Le même sort assèche Hèbre et Strymon en Ismarie, en Hespérie, Rhin et Rhône et Pô, et, celui à qui la puissance a été promise, Tibre. Le sol se fendille, par les crevasses la lumière pénètre dans le Tartare et terrorise le roi des Enfers et son épouse. La mer se contracte : plaine de sable sec, ce qui était océan ; couvertes par l'étendue des eaux, les montagnes se dressent, augmentent le nombre des Cyclades. Les poissons cherchent les fonds et les dauphins busqués n'osent plus par-dessus les eaux monter dans les airs comme ils le faisaient. Des corps de phoques, à l'envers, à la surface des mers profondes, sans vie, flottent. On dit aussi que Nérée, Doris et leurs filles se cachent dans de tièdes grottes. Trois fois Neptune ose montrer ses bras et son visage tordu, trois fois, sans supporter les feux de l'air. Pendant ce temps, Mère la terre, entourée d'océan, entre les eaux des mers et les fontaines étranglées cachées dans ses entrailles de mère d'ombre, aride, lève jusqu'au cou son visage oppressé, pose sa main au front et, dans un grand tremblement, secouant tout, s'assied. Un peu plus bas qu'elle n'était, elle dit de sa voix sacrée : « Si cela te plaît, si je l'ai mérité, pourquoi ta foudre tarde-t-elle, ô le plus grand des dieux ? Quitte à mourir de la force du feu, que je meure de ton feu ; soulage ma perte, tu en es l'auteur. A peine puis-je dénouer les lèvres pour dire ces paroles. » La vapeur lui ferme la bouche. « Regarde, tous ces cheveux brûlés, et dans mes yeux et sur ma bouche, toute cette lave! Ce sont les récompenses, les honneurs que tu offres à ma fertilité, à mes services ? Les blessures du bec de la charrue et des râteaux, je les supporte, toute l'année on me travaille,

aux troupeaux je sers les feuillages, les doux aliments, les fruits au genre humain et à toi l'encens! Et même si j'ai mérité la ruine ; les eaux de ton frère, l'ont-elles méritée ? Les mers, que le sort lui a données, pourquoi descendent-elles, s'éloignant de l'Éther? Si mon charme ne te touche pas, ni celui de ton frère, prends pitié du ciel, il est à toi ; regarde des deux côtés, les deux pôles fument. Si le feu les abîme, tes palais s'écrouleront. Vois Atlas qui souffre, à peine tient-il sur ses épaules l'axe incandescent du ciel. Si les mers, si les terres, si les royaumes du ciel périssent, nous fondons dans le Chaos antique. Arrache-le aux flammes, s'il reste quelque chose : pense à l'intérêt de tous. » La Terre a dit. Maintenant elle ne peut plus supporter la vapeur, ni en dire plus ; elle rentre sa tête en elle-même et dans les grottes proches des mânes. Le Père tout-puissant en appelle aux dieux et à celui qui a donné le char : s'il n'apporte pas son aide, tout va finir dans un destin tragique. Il monte, abrupt, au sommet, d'où il fait tomber les nuages sur les terres larges, d'où il bouge les tonnerres et jette sa foudre qui vibre. Il n'a aucun nuage qu'il puisse faire tomber sur les terres, ni pluies à envoyer du ciel. Il tonne. La foudre contre son oreille droite balance, il la jette sur le conducteur : au souffle et au char il arrache Phaéthon. Il arrête les feux de ses feux sauvages. Les chevaux s'épouvantent et sautant en arrière dégagent leur cou du joug et quittent les rênes brisées. Ici les freins gisent, ici l'essieu loin du timon, là les rayons des roues cassées, là les restes du char en pièces, répandus. Phaéthon, la flamme dépeuple ses cheveux rutilants, roule devant, en une longue traînée dans les airs tombe, comme une étoile du haut du ciel serein,

même quand elle ne tombe pas, semble tomber. Loin de sa patrie, le très grand Éridan, de l'autre côté du monde, le ramasse, lave le visage qui fume. Les naïades d'Hespérie donnent au tombeau le corps qui fume sous la flamme à trois flèches. Elles signent la roche d'un poème : « Ici est Phaéthon, conducteur du char de son père, il n'a pas pu, il a essayé, il en est mort. » Et le père cachait son visage voilé, triste d'un deuil douloureux et s'il faut croire ce qu'on dit : un jour est venu sans soleil. Les incendies ont offert la lumière : dans le malheur, un petit bénéfice. Et Clymène, après qu'elle a dit tout ce qu'on peut dire dans un si grand malheur, endeuillée, folle, sein déchiré, parcourt la terre. D'abord les membres sans vie, puis les os, elle les cherche, les trouve cachés sur une rive étrangère, se couche là ; le nom lu sur le marbre, elle l'arrose de larmes, le réchauffe de sa poitrine nue. Les héliades ne pleurent pas moins et au mort donnent en cadeau vain leurs larmes ; les mains frappent les poitrines, mais il n'entendra pas, Phaéthon, les pauvres plaintes que nuit et jour elles lancent, couchées devant sa tombe. Quatre fois la lune a rempli son globe de ses cornes jointes ; elles, à leur habitude (à force, c'est une habitude), poussent des lamentations. Parmi les sœurs, Phaétusa, la plus grande, veut s'allonger à terre et se plaint : ses pieds ont raidi; tente de la rejoindre la blanche Lampétie : une soudaine racine la retient. La troisième va déchirer sa chevelure de ses mains, elle arrache des feuilles. L'une, ses jambes sont tenues dans une souche, l'autre, ses bras deviennent de longues branches, elles souffrent. Elles s'étonnent. L'écorce embrasse le sexe, puis lentement couvre le ventre, la poitrine, les épaules et les mains, elles n'ont plus que les bouches pour appeler leur mère.

Que va faire la mère, rien, aller où la porte l'élan, ici, là, et tant qu'elle peut, les embrasser sur la bouche. Pas seulement : elle tente d'arracher les corps aux troncs, casse de tendres branches de ses mains ; des branches coulent, comme d'une blessure, des gouttes de sang. « Arrête, je t'en prie, ma mère, crient les blessées. Arrête, je t'en prie ; c'est notre corps que tu déchires en cet arbre. Adieu. » L'écorce couvre les dernières paroles. Tombent des larmes, les gouttes durcissent au soleil, boules d'ambre des jeunes rameaux que le clair courant recueille et envoie aux femmes latines pour leur parure.

Cygnus

À ce prodige assiste le fils de Sténélus, Cygnus, uni à toi par le sang de ta mère, et d'esprit, Phaéthon, il t'est encore plus proche. Il laisse (il dirigeait les peuples de Ligure et des grandes villes) son empire, de ses plaintes remplit les rives vertes et le fleuve Éridan et la forêt que tes sœurs accroissent. Sa voix d'homme mincit, des plumes blanches cachent ses cheveux, loin de la poitrine se tend le cou, une membrane lie ses doigts rougissants, une aile lui voile les flancs et sa bouche est un bec sans pointe. Cygnus devient un oiseau nouveau ; ni au ciel ni à Jupiter il ne croit : il se souvient du feu injuste. Il cherche les étangs et les vastes lacs, déteste le feu et pour habitat choisit, contraires aux flammes, les fleuves. Cependant, hirsute, le père de Phaéthon, dépouillé de sa beauté, comme quand il quitte le globe, hait la lumière et lui-même et le jour, donne son cœur au deuil, au deuil ajoute la colère, refuse au monde ses services. « Assez, dit-il, depuis le début

des âges mon destin est de n'avoir aucun repos, j'en ai assez de cette tâche sans fin, de ces travaux sans gloire.
À quelqu'un d'autre de conduire le char qui porte les lumières! S'il n'y a personne, si tous les dieux se déclarent incapables, qu'il le conduise, lui! Comme ça, occupé à mes rênes, il posera les foudres qui font des pères des orphelins d'enfants. Il saura par expérience les forces des chevaux de feu et qu'il ne mérite pas la mort, celui qui ne les dirige pas bien. » Il dit. Tous les dieux entourent le Soleil: non, qu'il ne couvre pas les choses de ténèbres, d'une voix suppliante tous le lui demandent. Jupiter s'excuse des feux envoyés et aux prières, souverain, ajoute des menaces. Phœbus rassemble ses chevaux fous, terrifiés, épouvantés, et, dans sa douleur, de l'aiguillon et du fouet les frappe sauvagement; il leur impute et reproche la mort de son fils.

Callisto

Le Père tout-puissant autour des immenses remparts du ciel va, vérifie que ce qui a glissé sous les forces du feu ne s'écroule pas. Il voit que tout est ferme, bien solide. Il examine les terres et le travail des hommes. De son pays d'Arcadie il prend un soin somptueux. Les fontaines et les fleuves qui n'osent plus couler, il les active, donne à la terre des graines, des feuilles aux arbres et ordonne que les forêts blessées verdissent. Il va et vient et s'attache à une fille de Nonacris. Les feux reçus chauffent sous ses os. La fille, ce n'est pas son genre d'assouplir la laine, de la filer, ni de changer de coiffure ; une agrafe tient sa robe, un lien blanc ses cheveux emmêlés, d'une main légère elle prend parfois le javelot, parfois l'arc. Soldate de Phœbé, aucune des filles qui foulaient Ménalos n'était

plus aimée de la déesse des Trois Chemins. Aucun pouvoir ne dure. Le soleil là-haut dépasse la moitié de l'espace quand elle pénètre dans un bois que l'âge n'a pas touché. Ici, elle détache de son épaule le carquois, détend l'arc souple et sur le sol que l'herbe a tissé s'allonge, la nuque posée sur son carquois coloré. Jupiter la voit, fatiguée et sans gardien : « C'est sûr, ma femme ne saura pas la tromperie, et si elle le sait, ses querelles en valent la peine, oui, la peine!» Aussitôt il se fait le visage et l'élégance de Diane et dit : « Ô jeune fille, toi qui es de mes compagnes, sur quels sommets as-tu chassé? » Sur la prairie la jeune fille se lève : « Salut, déesse, dit-elle, je crois, et tant pis s'il entend, que tu es plus grande que Jupiter! » Il rit. Il entend. Il s'amuse d'être préféré à lui-même et lui fait des baisers ni sages ni du genre de ceux qu'on donne à une jeune fille. Dans quelle forêt elle a chassé? Elle s'apprête à raconter. Il l'en empêche par une étreinte ; dans le crime il se révèle. Elle fait face, comme une femme peut (si tu voyais ça, fille de Saturne, tu serais plus douce). Elle se bat ; mais sur qui une jeune fille peut avoir le dessus ? Sur qui, parmi les dieux, Jupiter ? Il a gagné et rejoint l'Éther, Jupiter. Elle, elle a le bois en horreur : la forêt sait tout. Elle presse le pas, manque d'oublier de prendre les carquois, les flèches et l'arc qu'elle y a suspendu. Voici, accompagnée de son chœur, Dictynna, sur le haut Ménalos, elle montait ; orgueilleuse du meurtre des bêtes, elle aperçoit la jeune fille, l'appelle, la fille hélée fuit, craint que ce ne soit Jupiter, en Diane. Mais elle voit les nymphes avancer d'un même pas, comprend qu'il n'y a pas de ruse, rejoint leurs rangs. Ah, comme il est difficile au visage de ne pas révéler la faute! À peine ses yeux se lèvent-ils du sol; elle ne se presse plus comme avant aux côtés de la déesse pour être en tête de troupe.

Elle se tait et signale, en rougissant, sa pudeur blessée. Si elle n'était pas jeune fille, Diane comprendrait, à mille indices, la faute. Les nymphes ont compris, dit-on. Pour la neuvième fois les cornes de la Lune formaient un disque plein quand la déesse épuisée des flammes de son frère après la chasse s'installe dans un bois bien frais, d'où glisse dans un murmure un petit ruisseau, roulant des graviers frottés. Elle admire les lieux, touche du pied la surface de l'onde, elle l'admire : « Ils sont loin, nos témoins, trempons nos corps nus dans ces eaux bien hautes. » Callisto rougit. Toutes posent leurs voiles. Une seule tarde. Elle hésite, on lui détache la robe, la lui retire, sur son corps nu voici la faute. Effrayée, de ses mains elle veut cacher son ventre : « Va-t'en, ne pollue pas nos fontaines sacrées », dit la déesse du Cynthe. Elle lui ordonne de s'écarter de leur assemblée. La femme du Grand Tonnant avait compris depuis longtemps. Elle remettait en un temps propice ses lourdes peines. Plus de raison de tarder : déjà l'enfant Arcas (c'est bien ce qui blesse Junon) est né de cette femme. Junon a tourné vers elle son esprit cruel et son œil : « Voici ce qu'il te fallait, adultère, dit-elle, être féconde et accoucher pour rendre l'injure publique et attester l'ignominie de mon Jupiter. Tu vas le payer. Je vais te l'enlever, ta figure qui te séduit toi-même et séduit mon mari, garce. » Elle dit, lui saisit sur le front les cheveux, la couche face contre terre. Suppliante la nymphe tend les bras, les bras se hérissent de poils noirs, les mains se courbent, croissent en ongles crochus, font office de pieds ; admirée jadis Par Jupiter, la bouche est défigurée d'un large rictus. Pour que ses prières, ses paroles de prières, ne fléchissent les cœurs, le pouvoir de parler lui est arraché. Une voix de colère, de menace,

pleine de terreur, sort de sa gorge enrouée.

Elle garde l'esprit d'avant, le garde encore quand elle est ourse, et en un long gémissement témoigne de ses douleurs.

Ses mains, ce qu'elles sont devenues, elle les tend au ciel, aux étoiles. Si elle ne peut pas la dire, elle sait l'ingratitude de Jupiter.

Combien de fois, n'osant dormir seule en forêt, tout près de sa maison d'avant, elle erre à travers champs!

Combien de fois, à travers les rochers, suivie d'aboiements de chiens en chasse et par peur des chasseurs, terrifiée, elle fuit!

Souvent elle se cache des bêtes, oublie qui elle est, ourse, déteste, quand elle les vit sur les monts, les ours.

Horrifiée devant les loups, même si son père est l'un d'eux.

Arcas

Voici le petit-fils de Lycaon, il ne connaît pas sa mère, voici Arcas, trois fois cinq ans après sa naissance. Il pourchasse les bêtes, choisit les bons pacages, entoure les forêts d'Érymanthe de ses filets cousus. Il tombe sur sa mère. Elle, elle voit Arcas, s'arrête, comme si elle le connaissait. Il s'enfuit. Ces yeux immobiles qu'elle tient sur lui sans fin, il ne les connaît pas, il les craint et quand elle désire approcher il va pour lui percer la poitrine d'un trait qui tue. Le Tout-Puissant le retient ; eux et leur crime, il les enlève, les emporte d'un coup de vent dans le vide, les pose au ciel. Il en fait des étoiles voisines2. Junon est folle de rage quand entre les étoiles la putain étincelle : elle descend vers la blanche Téthys, dans les eaux, et vers le vieil Océan, dont la grandeur émeut souvent les dieux. Quelle est la raison de son voyage? Elle y va : « Vous voulez savoir pourquoi, reine des dieux, j'ai quitté l'Éther pour venir ici ? Le Ciel m'a remplacée par une autre.

Je mens si, quand la nuit aura fini sa ronde obscure dans le ciel, tout en haut, vous ne voyez pas de nouvelles gloires, des étoiles, mes blessures, là où le dernier cercle, le plus étroit, entoure le bout du monde ; qui voudrait ne pas blesser Junon, qui tremblerait de l'offenser ? Je suis bonne quand je veux nuire ! Ô grandes choses que j'ai faites! Vaste puissance! l'ai empêché qu'elle soit femme - elle est déesse! C'est ainsi quand je punis un coupable, ainsi quand j'ai du pouvoir. Ou'il réclame son ancien visage! Ses traits de bête, qu'il les lui retire! Il l'a déjà fait pour Io d'Argos, race de Phoronée. Mais pourquoi il ne chasse pas Junon? Pourquoi il ne l'épouse pas, ne l'installe pas dans mon lit? Pourquoi il ne prend pas Lycaon pour beau-père? Vous, si le mépris de votre petite-fille blessée vous touche, d'un tourbillon bleu azur écartez les sept étoiles des Ourses et ces astres, reçus pour prix de ma honte, chassez-les du ciel. Qu'elle ne se baigne pas dans vos eaux pures, la putain. » Les dieux de la mer consentent. La fille de Saturne, sur son char guidé par des paons de couleur monte dans l'Éther limpide, ces paons qui prirent couleurs après le meurtre d'Argus, juste après que toi, qui étais blanc, corbeau bavard, tu eus pris des ailes noires. Tu étais, jadis, aux plumes de neige, un oiseau d'argent. Tu égalais les colombes sans tache, tu ne cédais rien aux oies de voix veilleuse qui ont sauvé le Capitole, ni au cygne qui aime les eaux. Une langue pour sa perte. Pour une langue bavarde, la couleur blanche devient le contraire du blanc.

Le corbeau, la corneille et la chouette

Une plus jolie que Coronis de Larissa, il n'y en avait pas dans toute l'Haémonie. Elle t'a plu, dieu de Delphes, oui,

LE PAYSAN BALTUS

Le héros Chiron, fils de Philyra, pleurait et en vain demandait ton aide, dieu de Delphes. Tu ne pouvais briser les ordres du grand Jupiter et même si tu l'avais pu, tu n'étais pas là : tu vivais en Élide et dans les champs de Messénie. C'était le temps où une peau de berger te couvrait, où dans ta main gauche tu tenais le bâton des bois et dans l'autre une flûte bricolée de sept roseaux. Alors l'amour était ton souci, alors la flûte te charmait.

Le paysan Battus

On raconte que dans les champs de Pylos tes génisses sans surveillance sont entrées. Le fils de Maia, fille d'Atlas, les voit, les chasse dans les forêts, les y cache - il sait faire. Qui a vu le vol ? Personne, sauf un vieillard connu à la campagne ; ses voisins l'appelaient Battus. Les pâturages, les prairies du riche Nélée, les troupeaux de nobles juments, gardien, il les surveillait. Le dieu le craint et d'une main caressante le prend à part, lui dit : « Qui que tu sois, mon ami, si par hasard quelqu'un cherche ce troupeau, dis-lui que tu n'as rien vu. Ce ne sera pas sans récompense : prends en cadeau cette vache éclatante. » Il la lui donne. L'ami accepte, répond ces mots : « Va tranquille. Cette pierre parlera avant moi. » Il montre la pierre. Le fils de Jupiter fait semblant de partir. Il revient. Il a changé de voix et de figure. « Paysan! Tu as vu sur ce chemin, peut-être, aller des vaches ? Aide-moi, brise le silence, on m'a volé. Je te donnerai une génisse et son taureau. » Le vieux, puisque le cadeau est doublé : « Sous ces montagnes », dit-il. Et elles étaient sous ces montagnes. Le petit-fils d'Atlas rit. « Ah, perfide, c'est moi qu'à moi-même tu vends ? Moi qu'à moi-même tu vends! » Il change cette poitrine parjure

en dur silex, qu'on appelle encore « l'indicateur ». Dans la pierre, qui ne l'a pas méritée, est la vieille infamie.

Mercure, Hersé et Aglauros

D'un coup d'ailes le dieu au caducée s'est soulevé, en volant il contemple les champs de Munychie, la terre chérie de Minerve, les arbres du joli Lyrcée. Ce jour-là par hasard de jeunes filles chastes portaient vers la citadelle en fête de Pallas, sur leur tête, dans des paniers fleuris, de purs objets sacrés. Elles reviennent : le dieu-oiseau les voit, il ne fait pas chemin droit ; il tourne en cercle perpétuel. Tel l'oiseau le plus vif, le rapace, quand il a vu des viandes et qu'il a peur, car d'autres s'approchent de la proie sacrée, vire et revire, n'ose pas s'éloigner longtemps, vole avide et remue les ailes autour de son espérance, tel, sur le château d'Acté, le dieu agile du Cyllène incline sa course et tournoie dans les airs. Plus resplendissant que les autres étoiles, étincelle Lucifer, et plus que Lucifer, Phœbé d'or, et plus que toutes les filles, Hersé. Elle allait, la grâce même, parmi ses camarades. Le fils de Jupiter est saisi par sa beauté : suspendu dans l'air il brûle, pas autrement que le plomb quand le jette la fronde des Baléares ; il vole, s'enflamme en chemin, sous les nuages trouve un feu qu'il ne connaissait pas. Le dieu change de route, abandonne le ciel, cherche le sol, ne se cache pas, fait confiance à sa beauté parfaite, la soigne, l'aide, lisse ses cheveux, pour faire bien, arrange son manteau, laisse voir les franges et l'or, polit la baguette, dans sa main, qui donne et retire

910

725

-12

les rêves, fait briller les talonnières à ses pieds propres. Dans un coin reculé de la maison il y a, parées d'ivoire et d'écailles de tortue, trois chambres, la tienne à droite, Pandrosos, à gauche celle d'Aglauros et au milieu celle d'Hersé. La fille de gauche remarque la première qu'arrive Mercure. Elle ose demander le nom du dieu et la raison de sa visite. Il répond : « Je suis le petit-fils d'Atlas et de Pléioné, par les airs je porte les ordres de mon père et mon père, c'est Jupiter. Je ne vais pas m'inventer des raisons : accepte d'être fidèle à ta sœur, d'être appelée tante de mes enfants. Hersé est la raison de mon voyage. Je t'en prie, aide un amant. » Aglauros le regarde de ces mêmes yeux qui lui ont fait voir les secrets cachés de la blonde Minerve. Pour son service elle demande de l'or de bon poids et, pour l'heure, force le dieu à quitter la maison. La déesse de la Guerre tourne vers elle son gros œil et lance des soupirs profonds, en un si grand mouvement qu'elle secoue sa poitrine et, posée sur sa poitrine de guerrière, l'Égide. Il lui revient qu'Aglauros a découvert d'une main sacrilège les arcanes : le petit né sans mère, le fils du dieu de Lemnos, brisant le pacte, elle l'a vu. Aglauros aura les grâces du dieu et les grâces de sa sœur et la richesse de tout l'or qu'avare elle a réclamé. Aussitôt la déesse se rend sous le toit dégoûtant de sang noir de l'Envie. La maison est au fond d'une vallée, cachée, sans soleil, inaccessible au vent, triste, pleine d'un froid paralysant, sans feu jamais, toujours sous les brouillards. La bonne femme guerrière et redoutable arrive ici, s'arrête sur le seuil : elle n'a pas le droit d'entrer sous le toit. Elle pousse la porte de la pointe de sa lance. Les battants secoués s'ouvrent. Elle la voit, dedans, qui mange des chairs de vipères, aliments de ses vices,

l'Envie : elle la voit et tourne les yeux. L'autre se lève de terre, paresseuse, laisse les corps des serpents à demi dévorés, avance d'un pauvre pas. Quand elle voit la déesse parée de beauté et d'armes, elle gémit, son visage devient un soupir profond. Il v a une pâleur sur sa bouche, une maigreur dans son corps, jamais un regard droit mais des dents bleues de tartre, une poitrine verdie de fiel, une langue baignée de venin, jamais elle ne rit, sauf si quelqu'un souffre, jamais ne dort, excitée par les soucis, pour son malheur elle voit, et se ratatine de les voir, les succès des hommes. Elle fait du mal, se fait du mal, c'est son supplice. Minerve la hait, mais lui glisse rapidement ceci: « Jette ton poison sur une fille de Cécrops, Aglauros, c'est ton travail. » Elle n'en dit pas plus, fuit, pousse la terre d'une pression de lance. L'autre regarde la déesse qui file dans la lumière oblique, lâche de petits murmures et du futur succès de Minerve pleurniche. Elle prend un bâton entouré de lianes épineuses ; voilée de nuages noirs, où qu'elle aille, elle écrase les champs en fleurs, brûle les herbes, fauche les têtes de pavot et de son souffle pollue peuples, villes et maisons. Enfin elle voit le château de la déesse du Triton, florissant de talents, de richesses, de paix festive. Elle a peine à ne pas pleurer puisqu'il n'y a pas de quoi pleurer. Elle entre dans la chambre de la fille de Cécrops, obéit aux ordres. De sa main de rouille touche la poitrine de la fille, lui remplit le cœur d'épines crochues, lui insuffle un jus malade, à travers les os jette la poix et dans les poumons le venin. Pour que les causes du mal ne s'égarent dans l'espace, elle lui met devant les yeux sa sœur, ses noces chanceuses

et sous une belle image, le dieu. Elle rend le tout plus grand. Irritée, d'une douleur secrète la fille de Cécrops est mordue ; tourmentée la nuit, tourmentée le jour, elle gémit ; la malheureuse, lentement empoisonnée, fond, comme la glace déchiquetée sous un peu de soleil. Le joyeux bonheur d'Hersé la brûle, ce n'est pas plus doux que le feu sous des herbes épineuses qui ne font pas de flammes mais crament doucement. Souvent elle veut mourir, ne veut pas voir ça, souvent veut raconter la faute à son père sévère. Enfin elle s'assied dans l'entrée : quand il viendra, elle refoulera le dieu. Lui, il multiplie les caresses, les prières, les paroles adorables et elle : « Cesse, je suis là et je ne bougerai que quand je t'aurai chassé. » « D'accord », dit le vif dieu du Cyllène, et de sa baguette céleste il ouvre les portes. Elle, tout ce qu'elle veut lever, tout ce qui est fléchi quand on est assis, elle ne peut, lourde et molle, le bouger. Elle se bat pour redresser son dos, mais elle est raide aux genoux, le froid jusqu'aux ongles s'est glissé, les veines sont blanches, le sang s'est retiré. Comme un cancer incurable rampe et s'étend des parties malades aux parties encore saines, un froid de mort peu à peu lui vient en la poitrine, ferme les chemins de la vie, les respirations. Elle ne tente pas de parler et si elle tentait sa voix n'aurait pas de passage ; déjà la pierre lui tient le cou, le visage a durci ; c'est une statue exsangue qui est assise ici. La pierre n'est pas blanche ; son esprit l'a infectée. Après que pour ses paroles et son esprit criminel le petit-fils d'Atlas a puni Aglauros, il quitte les terres qu'on dit de Pallas et revient, agitant les ailes, dans l'Éther.

Europe

Son père le prend à part, ne lui dit pas ses raisons d'amour mais : « Fidèle serviteur de mes ordres, mon fils, sans tarder, descends à la course comme tu sais faire. Cette terre qui à ma gauche regarde vers ta mère, que les habitants appellent Sidon, vas-y. Tu vois paître sur le gazon de la montagne ce troupeau royal? Fais-le venir au rivage. » Il dit, et les bêtes chassées de la montagne viennent au rivage, à ses ordres, où la fille du grand roi a l'habitude de jouer avec les jeunes filles de Tyr. Ne font pas bon ménage, ne vivent pas bien ensemble Majesté et Amour : le dieu pose le poids de son sceptre. Lui, père et chef des dieux, dans sa main droite il porte les Trois Feux, secoue la terre d'un signe, se fait la tête d'un taureau, se mêle aux bêtes, mugit et fait le beau sur les herbes tendres. Sa couleur est de neige, que les traces d'un pied dur n'ont pas foulée, que n'a pas fait fondre l'Auster humide. Le cou montre ses muscles, le fanon descend aux épaules, les cornes sont petites, c'est vrai, mais on les jurerait faites à la main, plus pures que des gemmes diaphanes. Aucune menace sur le front, rien d'effrayant dans l'œil, une tête qui porte la paix. La fille d'Agénor s'étonne qu'il soit si beau, qu'il ne cherche pas la bagarre. Malgré sa douceur, elle a d'abord peur de le toucher. Bientôt elle approche, elle tend des fleurs à la bouche blanche. L'amant se réjouit, avant le plaisir espéré il donne aux mains des baisers ; il peine, il peine à retarder les autres ! Maintenant il s'amuse, saute dans l'herbe verte, maintenant il allonge son flanc de neige sur le sable roux ; peu à peu elle n'a plus peur, alors il offre son flanc à la main caressante de la jeune fille, offre alors ses cornes à entortiller

de guirlandes fraîches. Elle ose, la fille du roi (elle ne sait qui elle touche), monter sur le dos du taureau. Le dieu, quittant la terre et le rivage sec, pose d'abord la trace de ses faux sabots dans les eaux, puis plus loin, en plein milieu de l'océan emporte sa proie. Elle a peur. On l'enlève, elle regarde le rivage qu'elle a quitté, d'une main tient la corne, l'autre est posée sur le dos. Tremblante, sa robe frissonne dans la brise.

- Constant of States and California et al About the Administracase in Specific - Problems (November et Zielen) (Batterie

La fondation de Thèbes, Cadmus et le Dragon

Le dieu a laissé sa fausse image de taureau, il s'est révélé et le voilà dans les campagnes de Dicté.

Agénor, ignorant, ordonne à son fils Cadmus d'aller chercher la disparue. S'il ne la trouve pas, le père promet l'exil : à la fois père aimant et criminel.

Le fils d'Agénor a parcouru toute la terre (qui peut prendre sur le fait les tromperies de Jupiter?), il évite, fugitif, sa patrie et la colère de son père ; suppliant il consulte les oracles de Phœbus : quelle terre doit-il habiter?

« Une vache, lui dit Phœbus, viendra à toi dans ces plaines isolées.

Elle ne portera aucun joug, sera libre de la charrue courbée.

Elle est ton guide, suis-la et, dans l'herbe où elle trouvera le repos, construis tes murailles et appelle ce lieu la Béotie. »

À peine Cadmus sort-il de la grotte de Castalie qu'il la voit sans gardien, elle va lentement, la génisse,

elle ne porte aucun signe d'esclavage sur la nuque.

Il la suit, d'un pas pressé file ses traces,

attrape : ici il mord, là embrasse de près,

là encore tue, d'un souffle, puanteur au venin mortel.

LA FONDATION DE THÈBES, CADMUS ET LE DRAGON

adore en silence Phœbus, auteur du chemin. Il a parcouru les fonds du Céphise, les plaines de Panope, la vache s'arrête, lève son front gracieux, ses hautes cornes, au ciel. De ses mugissements elle cogne les airs, regarde les compagnons qui vont à sa suite, se couche, pose son flanc dans l'herbe tendre. Cadmus remercie ; sur la terre étrangère il pose ses baisers, salue montagnes et champs inconnus. Il va faire ses sacrifices à Jupiter : il ordonne à ses serviteurs d'aller chercher aux sources vives l'eau des libations. C'est une vieille forêt. Jamais violée par la hache, une caverne au milieu, fermée de branchages et d'osiers, un échafaudage de pierres fait une voûte humble, riche d'eaux abondantes : dans la grotte est caché le fils de Mars, Vipère, à la crête admirable, d'or, ses yeux palpitent de feu, son corps gonfle de venin, trois langues vibrent, ses dents sont en triple rangée. À peine les étrangers de Tyr sont-ils, d'un pas funeste, arrivés au bois, à peine un vase tombé dans l'eau a-t-il fait du bruit que du fond de la grotte il sort sa tête, le serpent bleu azur, et lance d'horribles sifflements. Les vases ont glissé des mains, le sang a quitté les corps, un tremblement soudain a saisi les membres foudroyés. Lui, il tord en nœuds entortillés ses anneaux écailleux, se courbe, en un saut, en arc immense, toute une partie de son corps est dressée dans les airs légers, il domine toute la forêt et il est grand, aussi grand, si on le voit entier, que celui qui sépare les deux Ourses1. Vite : les Phéniciens (qui préparent armes ou fuite ou dont la peur empêche armes et fuite), il les

Très haut le soleil fait déjà de petites ombres quand le fils d'Agénor s'étonne du retard de ses camarades : il suit les traces de ses hommes. Pour vêtement, une peau arrachée de lion, pour arme, une lance de fer splendide, une épée et pour arme encore : son cœur, plus puissant que tout. Il entre dans la forêt. Il voit les corps tués. Vainqueur, au-dessus, au vaste corps, l'ennemi lèche d'une langue sanglante les tristes blessures. « Je serai le vengeur, mes très fidèles, de votre mort - ou le compagnon. » Il a parlé. De sa main droite il soulève une pierre énorme et la lance, énorme effort. Sous le choc, des remparts escarpés aux fières tours bougeraient, mais le serpent reste là, sans blessure. Défendu par les écailles de sa cuirasse, par la dureté de son cuir noir, sa peau repousse les coups vigoureux. La dureté ne vainc pas la lance qui se fixe en plein dans un pli de l'échine molle, et s'accroche. Tout le fer descend dans les flancs. Féroce de douleur, l'animal se retourne, tête sur le dos, voit la blessure et mord le bois fixé. À toute force il le secoue de tous côtés, à peine l'arrache de son dos. Le fer blesse aux os. À ses premières fureurs s'ajoute une nouvelle, sa gorge aux veines pleines gonfle, de la bave blanchâtre coule le long de sa gueule puante, la terre qu'il rase sonne sous ses écailles et le souffle qui sort, noir, de sa bouche de Styx, tache les airs, les infecte. Une fois il s'enroule à force de spirales en un cercle immense, une fois se dresse, plus haut qu'un long tronc ; là, d'un grand bond, comme un fleuve grossi de pluies, il se jette en avant, pousse de sa poitrine les forêts devant lui. Le fils d'Agénor recule un peu, grâce à sa dépouille de lion supporte les chocs et retarde, de son épée tendue, la bouche qui avance. L'autre est furieux, donne au fer dur

LA FONDATION DE THÈBES, CADMUS ET LE DRAGON

des blessures vaines et fiche ses dents sur la pointe. Déjà, de son palais empoisonné le sang commence de couler, il teint l'herbe verte qu'il éclabousse. La blessure est légère, sous le choc il se rétracte, retire son cou abîmé, recule pour empêcher la frappe, évite que la lame aille plus loin. Alors le fils d'Agénor presse, pousse jusqu'au bout le fer dans la gorge : un chêne arrête le serpent qui recule, sa nuque est fichée dans le tronc. Sous le poids l'arbre est incliné et tout en haut le tronc gémit, fouetté par la queue. Pendant que le vainqueur observe la taille du vaincu, on entend une voix (pas facile de savoir d'où elle vient, mais on l'entend) : « Alors, enfant d'Agénor, tu regardes un serpent mort? Toi aussi on te regardera serpent!» Cadmus, longtemps pris d'épouvante, perd la tête et les couleurs ; d'une peur glacée ses cheveux se hérissent. Et voici, glissant des airs du dessus, sa grande amie, Pallas, la voici ; elle ordonne que dans la terre labourée on pose les dents de Vipère, commencement d'un peuple à venir. Cadmus obéit, ouvre un sillon sous la charrue, sème dans le sol, comme elle a dit, les dents, graines d'hommes. Là (c'est trop pour le croire), les mottes de terre commencent à bouger, hors d'un sillon le bout de la pointe d'une lance paraît, bientôt des hochements de têtes, casquées de cônes de couleur, bientôt des épaules, des poitrines, des bras chargés d'armes sortent, une moisson armurée d'hommes croît ; comme au théâtre les jours de fête, quand on lève le rideau, des formes surgissent, d'abord montrent le visage, le reste peu à peu ; menées à un rythme paisible elles se présentent et au bord de l'estrade posent les pieds. Effrayé par ce nouvel ennemi, Cadmus prépare ses armes. « Ne les prends pas ! s'exclame un de ceux que la terre a créés, Ne te mêle pas de nos guerres civiles!»

À un frère de terre, un frère porte un coup de son épée dure; il tombe sous un autre et celui qui a donné la mort ne vit pas plus longtemps que le premier : il souffle les airs à peine reçus. Toute la troupe est folle et dans une lutte de Mars tombent ces frères soudains, sous mutuelles blessures. Cette jeunesse qui a tiré au sort un temps de vie brève frappe de sa poitrine tiède sa mère qu'elle ensanglante. Il n'y a que cinq survivants, dont l'un, Échion, jette, sur le conseil de la déesse du Triton, ses armes au sol, demande et donne des gages de paix fraternelle. L'émigré de Sidon prendra ces survivants pour camarades d'ouvrage quand il fondera, selon l'oracle de Phœbus, sa ville.

Actéon

Déjà Thèbes se dressait et on pouvait, Cadmus, te voir heureux dans l'exil. Mars et Vénus, voilà tes beaux-parents! Ajoute à ça la race de ta noble épouse, tant de filles et de fils et, preuves de bonheur, des petits-enfants, déjà adolescents ; on le sait, il faut toujours attendre le dernier jour d'un homme, on ne peut dire heureux personne avant sa mort et ses funérailles. Au milieu de tout ce bonheur, Cadmus, ta première raison de chagrin est ton petit-fils et ces cornes étrangères collées à son front - et vous, ses chiens, avides du sang de votre maître. Si tu cherches bien, tu verras ici la faute de la Fortune, mais pas un crime. Quel crime dans une erreur? Il y avait une montagne couverte de cadavres de bêtes variées et déjà le jour, au milieu, resserrait les ombres des choses et le soleil était à distance égale des deux bornes quand le jeune homme, d'une voix tranquille, a appelé ses compagnons d'ouvrage, perdus dans des coins écartés :

« Nos filets sont mouillés, amis, nos fers aussi, du sang des bêtes, et notre jour a eu son plein de chance. Quand la nouvelle Aurore, portée sur ses roues de safran, conduira sa lumière, nous poursuivrons le travail; maintenant Phœbus est au milieu de la terre et il craquelle les champs par ses vapeurs. Cessez votre œuvre et emportez vos filets noueux. » Les hommes suivent les ordres et interrompent le travail. Il y avait une vallée dense d'épicéas et de cyprès pointus. Son nom ? Gargaphie, lieu sacré de Diane aux jupes retroussées, et tout au fond du bois il y avait une grotte d'aucun art travaillée ; elle imitait l'art par son génie, la nature ; de pierre ponce vivante et de tuf léger, elle avait fabriqué cette voûte naturelle. Une source coule à droite, transparente de petite eau, troussée d'une large ouverture à la margelle de gazon. La déesse des forêts, fatiguée de la chasse, venait ici baigner de rosée son corps de vierge. Elle descend, remet à une des nymphes chargées des armes sa lance, son carquois et son arc détendu. Une autre reçoit sur les bras le manteau, deux encore détachent les chaussures de ses pieds ; et la plus douée, Crocale, fille d'Isménos, noue les cheveux flottant sur le cou ; elle garde les siens libres. Elles recueillent l'eau de source, Néphélé, Hyalé, Rhanis, Psécas et Phialé, et la versent dans d'amples vases. Pendant que sur la fille de la Titane perle ce nectar, le petit-fils de Cadmus, qui a suspendu son labeur, erre dans la forêt inconnue, d'un pas incertain ; il arrive au bois sacré : ses destins l'y portaient. À peine il entre dans la grotte où ruissellent les sources que les nymphes, comme ça, toutes nues, quand elles voient un homme, frappent leurs poitrines et de hurlements soudains remplissent la forêt. Elles se pressent autour de Diane, la cachent de leurs corps. Mais la déesse est plus

grande qu'elles et, de son cou, les dépasse toutes. Cette couleur du soleil qui choque les nuages les claque et les teint, cette couleur de l'aurore pourpre, c'est celle au visage de Diane qu'on a vue sans rien. Entourée par la foule dense de ses compagnes, elle se tient sur le côté et tourne son visage : comme elle voudrait ses flèches rapides! Elle prend ce qu'elle a : les eaux. Elle les puise, à la figure du garçon les jette, arrose les cheveux d'ondes vengeresses et ajoute ces mots, présages du désastre futur : "Tu veux raconter que tu m'as vue sans voile? Si tu peux, raconte. » Elle ne menace pas plus. Elle donne à la tête arrosée des cornes de cerf de longue vie, elle donne au cou la longueur, fait pointer le bout des oreilles, change les mains en pieds, les bras en longues jambes et couvre le corps d'une peau tachetée. Elle ajoute l'épouvante. Le héros fils d'Autonoé fuit et en pleine course s'étonne de sa rapidité. Quand il voit figure et cornes dans l'eau : « Pauvre de moi », va-t-il dire, mais sa voix ne suit pas, il gémit, c'est sa seule voix ; des larmes, sur ce visage qui n'est pas le sien, coulent ; seul son esprit d'avant demeure. Que va-t-il faire? Rentrer à la maison, au palais royal, ou se cacher dans les forêts ? La honte empêche ceci, la peur cela. Il hésite et ses chiens le voient. Les premiers, Mélampus et Ichnobates à l'odorat subtil, d'un aboiement donnent le signal. Ichnobates est né à Gnose, Mélampus est de race spartiate. Puis les autres accourent, plus vifs que brise rapide, Pamphagos et Dorceus et Orisabos et Arcades, tous, et Nébrophon le puissant et Théron le sauvage, avec Lélaps et Ptérélas doué sur ses pattes et Agré doué avec son nez, et Hylée le féroce jadis blessé par un sanglier et, conçue par un loup, Napé, et Pœménis qui suivait les troupeaux et Harpya avec ses deux petits

et Ladon de Sycion, robe serrée aux flancs, et Dromas et Canaché et Sticté et Tigris et Alcé et Leucon aux poils de neige et Asbolus aux poils noirs et Lacon le costaud et le fort à la course Aéllo et Thous et Cyprio le vif et son frère Lycisse et, marqué de blanc au milieu du front noir, Harpalos et Mélaneus et Lachné au corps hirsute et, nés d'un père du mont Dicté et d'une mère de Laconie, Labros et Agriodos et Hylactor à la voix aiguë - et ceux qu'il serait trop long de nommer. Tous, désirant cette proie, le chassent, par grottes et rochers et coins inaccessibles, partout où c'est difficile, partout où il n'y a pas de route. Lui, il fuit par ces lieux où souvent il a chassé. Hélas, il fuit ses serviteurs. Il voudrait crier : « Je suis Actéon, connaissez votre maître! » Les mots lui manquent ; l'air résonne d'aboiements. Mélanchaétès lui fait au dos la première blessure. Après, Thérodamas. Et Oréritrophos le blesse à l'épaule. Ils sont partis plus tard, mais par les raccourcis de montagne ont pris de l'avance. Ils tiennent leur maître, la foule les joint et porte les dents sur le corps. Aucun endroit sans blessure. Il gémit, d'un son qui n'est pas d'un homme et que ne pourrait pousser un cerf; il remplit de ses tristes plaintes les hauteurs qu'il connaît. À genoux, suppliant, pareil à celui qui demande, il tourne autour de lui un visage muet et ses bras. Ses compagnons, avec les encouragements de coutume, sans le reconnaître, excitent la troupe rapide, des yeux cherchent Actéon, tant qu'ils peuvent appellent « Actéon ! », comme s'il n'était pas là, (au nom, lui, il tourne la tête !), regrettent qu'il ne soit pas là pour recevoir, le paresseux, le spectacle de cette proie offerte! Il voudrait ne pas être là mais il est là ; il voudrait voir et ne pas sentir les sauvageries de ses chiens. Ils viennent de partout et dans le corps, museaux plongés,

lacèrent leur maître sous image de faux cerf.
Et rien, jusqu'à ce que la vie finisse avec toutes les blessures,
jusqu'à ce que la colère de Diane en carquois se rassasie.
La rumeur est double : pour les uns la déesse semble
plus cruelle qu'il n'est juste. Les autres la louent, la disent digne
de sa stricte virginité. Tous se trouvent des raisons.

Junon et Sémélé

Seule l'épouse de Jupiter ne dit rien, ni ne blâme, ni n'approuve, juste se réjouit du désastre sur la maison d'Agénor : ce qu'elle a amassé contre la putain de Tyr2 comme haine, elle le transfère sur toute la famille. S'ajoute à cela une raison nouvelle : elle souffre que soit grosse de la semence du grand Jupiter Sémélé ; elle va faire une scène, oui, mais : « À quoi m'ont servi toutes ces scènes ? dit-elle. C'est cette femme que je dois trouver, cette femme, si on m'appelle Grande Junon, que je dois perdre, si ma main peut tenir le sceptre de pierreries, si je suis la reine, et de Jupiter, si je suis la sœur et l'épouse. Sœur, c'est sûr. Une simple coucherie ? La fille s'en contente - et pour moi ce n'est qu'une petite honte. Mais elle est enceinte! Il ne manquait plus que ça. Faute évidente, elle en a plein le ventre. Mère, ce que je ne suis qu'à peine, par Jupiter seul, elle veut l'être. Quelle confiance en sa beauté! Elle va la perdre. Je m'en occupe. Je ne suis pas fille de Saturne, si elle ne rentre pas, noyée par son Jupiter, dans les eaux du Styx. » Junon se lève de son trône. Cachée sous un nuage roux elle approche du seuil de Sémélé. Avant d'écarter le nuage, elle imite une vieille; elle pose des cheveux blancs sur ses tempes, laboure sa peau de rides et d'un pas tremblant Porte ses jambes courbées ; elle se fait une voix de vieille, celle de Béroé d'Épidaure, la nourrice de Sémélé. Elle trompe Sémélé par ses discours, elles parlent longtemps,

puis en viennent au nom de Jupiter. Elle soupire : « Je désire

que ce soit Jupiter, dit-elle, mais j'ai bien peur. Nombreux, sous le nom de dieux, ceux qui entrent dans des couches sages.

Et il ne suffit pas que ce soit Jupiter : qu'il te donne une preuve d'amour. Si c'est lui, bien sûr. Grand et beau comme il est quand la haute Junon le reçoit, aussi grand, aussi beau, demande qu'il te donne ça quand il couche avec toi. Qu'il prenne sa tenue de gloire, » Junon a influencé la fille de Cadmus, l'ignorante. Celle-ci demande à Jupiter un cadeau qu'elle ne nomme pas. Le dieu : « Choisis, dit-il, tu ne connaîtras aucun refus, crois-moi, que m'en soit témoin le dieu du torrent du Styx, ce dieu est la peur même des dieux. » Joyeuse de son malheur, trop puissante, elle va mourir si son amant lui obéit, Sémélé : « Comme quand la fille de Saturne, dit-elle, couche avec toi selon la loi de Vénus, donne-toi ainsi. » Elle parle encore, le dieu veut lui fermer la bouche. Mais déjà la voix a poussé dans les airs. Il gémit. Rien à faire, elle a voulu, il a juré. Alors, tellement triste, dans les hauteurs du ciel il monte et d'un signe de tête fait suivre les nuages auxquels il joint les orages, les éclairs mêlés aux vents, le tonnerre et la foudre bien sûr. Tant qu'il peut, il essaie d'abandonner ses forces, et non le feu avec lequel il a battu Typhon aux Cent Mains, il ne s'en arme pas, trop de férocité là-dedans. Il y a une autre foudre, plus légère, à quoi la main des cyclopes a donné moins de cruauté, moins de flammes et moins de colère. Les dieux l'appellent le feu second. Il le prend et entre dans la maison d'Agénor. Le corps mortel ne supporte pas le déchaînement céleste, il brûle du cadeau d'amour. Le bébé encore inachevé du ventre maternel est arraché et, tout tendre (s'il faut le croire),

est cousu dans la cuisse du père pour finir son temps de maternage.

En cachette, Ino, sa tante, le prend au berceau,

et l'élève ; puis on le donne aux nymphes de Nysa, dans leur grotte elles le cachent et le nourrissent de lait.

Tirésias

La loi du destin marche ainsi par les terres, le berceau de Bacchus le deux fois né est à l'abri et on se souvient qu'alors, Jupiter, épanoui de nectar, a laissé ses gros soucis pour plaisanter avec Junon, frivole : « Plus grand chez vous, et de loin, que chez nous les hommes, dit-il, le plaisir sexuel. » Elle nie. Ils vont demander l'avis de Tirésias le savant ; il a connu les deux Vénus. En effet, dans une forêt verte, les corps de deux grands serpents accouplés, il les a séparés d'un coup de bâton. D'homme, il est fait, incroyable, femme : ainsi il passe sept automnes. Au huitième il voit les mêmes serpents et : « S'il y a à vous frapper telle puissance, que ça transforme en son contraire l'auteur du coup, je vais vous battre encore. » Il secoue les deux serpents, sa forme première lui est rendue, et sa tête de naissance. Pris ici comme juge en cette lutte plaisante, il confirme les paroles de Jupiter. La fille de Saturne, dit-on, s'en plaint plus qu'il n'est juste ; excessive, elle condamne les yeux du juge à la nuit éternelle. Le Père tout-puissant (aucun dieu n'a le droit de défaire ce qu'a fait un dieu), à la place des yeux perdus, donne le savoir du futur et soulage sa peine de cet honneur.

...

NARCISSE ET ÉCHO

Narcisse et Écho

Dans les villes d'Aonie, Tirésias avait grande réputation et répondait sans faille au peuple qui l'interrogeait. La première à éprouver sa parole de vérité, c'est la bleue Liriopé, que le Céphise dans son bras incurvé autrefois enfermait et que, prisonnière dans ses eaux, il a violée. Elle fait sortir de son ventre, la belle, la nymphe, un enfant ; un enfant à aimer. Elle l'appelle Narcisse. Elle consulte Tirésias : est-ce qu'il verra le long temps d'une vieillesse mûre ? Le devin, implacable : « S'il ne se connaît pas. » Longtemps le mot du prophète a paru vain. La fin, le fait, son genre de mort, folie nouvelle, lui donnent raison. À ses quinze années le fils de Céphise en a ajouté une et il semble et enfant et jeune homme. Bien des jeunes hommes, bien des jeunes filles le désirent. Mais il y a dans sa douce beauté un si dur orgueil, qu'aucun jeune homme, aucune jeune fille ne l'émeut. Elle l'aperçoit, qui presse les cerfs frissonnant dans ses filets, la nymphe de la voix, celle qui ne sait se taire quand on parle, ni parler la première, celle qui répète les sons, Écho. Écho alors était corps et non voix ; pourtant sa gorge ne faisait pas un autre usage de la parole qu'aujourd'hui. Elle pouvait répéter, d'une foule de mots, les tout derniers. C'est Junon qui lui a fait ça. Parce que, quand elle surprenait les nymphes couchées sous Jupiter en haut de la montagne, Écho la maligne tenait de longs discours à la déesse et les nymphes fuyaient. Quand la fille de Saturne a compris : « De cette langue qui m'a trompée, il sera tout petit, le pouvoir, tu feras un minuscule usage de ta voix. » Elle confirme ses menaces par le fait ; à la fin d'un discours Écho double les paroles, rapporte les mots entendus. Narcisse erre par les campagnes isolées,

Écho le voit, s'échauffe, suit ses traces en cachette, plus elle le suit, plus elle chauffe d'un feu plus proche, comme quand le bout de la torche enduit de soufre vivace attire les flammes qu'on y porte. Combien de fois elle veut venir à lui avec des paroles tendres et lui faire de douces prières! Sa nature refuse, elle ne peut pas commencer ; ce qu'elle peut faire, elle s'y prête : guetter les sons, renvoyer les mots. L'enfant, loin de sa fidèle troupe de compagnons, dit : « Qui est là ? », « là », répond Écho. Stupéfié, il regarde dans tous les coins, il appelle « Viens! » ; un appel répond à l'appel. Il se retourne, personne ne vient : « Pourquoi, dit-il, me fuis-tu? » Ces mots qu'il dit, il les reçoit. Trompé par l'image de la voix qui répond, il dit : « Ici réunissons-nous », et à rien, jamais, avec plus de plaisir, Écho qui répète n'a répondu : « Unissons-nous. » Elle est bien d'accord, elle sort de la forêt, va pour jeter ses bras autour du cou désiré. Il fuit et fuyant : « Sors tes mains de là, je mourrai, dit-il, avant d'être à toi ! » Elle ne répète plus rien sauf « être à toi! ». Méprisée, elle se cache dans les forêts, couvre sous les feuilles son visage honteux, vit dans des grottes de solitude. Son amour est bien accroché, il grandit de la douleur du refus, les soucis la tiennent éveillée, mincissent le pauvre corps, la maigreur fripe la peau et dans les airs le suc du corps va tout entier. Juste une voix, juste restent les os. La voix demeure ; les os, dit-on, prennent figure de roche. Depuis, elle se cache dans les forêts, on ne la voit plus sur la montagne, tout le monde l'entend. Elle est le son, il vit en elle. Comme avec elle, Narcisse s'était amusé avec d'autres nymphes, nées des eaux ou des montagnes, et avec des jeunes hommes. Un de ceux qu'il a méprisés lève les mains vers le ciel :

« Qu'il soit amoureux lui aussi sans posséder l'aimé! » La déesse de Rhamnonte acquiesce à cette prière juste. Il y avait une source limpide, d'argent, aux eaux brillantes, que ni les bergers, ni les chèvres qui paissent en montagne, ni aucun troupeau n'avaient fréquentée, qu'aucun oiseau ni bête sauvage n'avaient troublée, ni aucune branche tombée d'un arbre. Il y avait du gazon autour, que l'eau, tout près, nourrissait, et une forêt qui ne laissait entrer aucun soleil. Ici l'enfant, fatigué de la chasse et de la chaleur, s'allonge, conduit par la beauté du lieu et par la source. Il veut apaiser sa soif: une autre soif grandit. Il boit et saisi par l'image de la beauté vue aime un espoir sans corps. Il croit que c'est un corps, c'est de l'eau. Il est stupéfié ; immobile, à son visage il s'accroche, comme une statue en marbre de Paros. Il regarde, allongé au sol, l'étoile jumelle, ses yeux, et dignes de Bacchus et dignes d'Apollon, ses cheveux, et ses joues sans poils et son cou d'ivoire et la forme de sa bouche et la rougeur mêlée à la blancheur de neige, il admire tout ce qui le rend admirable. Il se désire, le fou, celui qui aime est aimé, il désire et il est désiré et il allume et il brûle à la fois. Combien de fois donne-t-il des baisers vains à la source menteuse! Au milieu de ces eaux combien de fois plonge-t-il les bras pour prendre le cou qu'il a vu - il n'attrape rien! Que voit-il, il ne sait, mais ce qu'il voit le consume, c'est la même erreur qui abuse et excite ses yeux. Idiot, pourquoi veux-tu prendre ces simulacres fuyants? Ce que tu cherches n'est nulle part ; ce que tu aimes, tourne-toi, tu le perds. Ce que tu aperçois : l'ombre de ton image, reflétée. Elle ne possède rien en soi : elle est venue avec toi, elle reste avec toi, avec toi elle s'en ira - si tu peux t'en aller. Ni le souci de Cérès, ni le souci du repos ne l'arrachent d'ici ; écrasé sur l'herbe épaisse

il regarde d'un œil insatiable la forme mensongère, de ses propres yeux il meurt ; il se redresse un peu et tend les bras vers les forêts alentour : « Y a-t-il quelqu'un, ô, forêts, qui a aimé plus cruellement ? Vous le savez : vous êtes souvent une bonne cachette. Vous avez passé tant de siècles de vie ! Quelqu'un s'est-il desséché comme moi, dans le vieux temps, vous en souvenez-vous? Il me plaît, je le vois. Mais ce que je vois, qui me plaît, je ne le trouve pas. Si grande l'erreur qui tient l'amant! J'ai si mal, une mer immense ne nous sépare pas, ni une route, ni des montagnes, ni des remparts aux portes closes ; une petite eau nous empêche. Lui, il désire qu'on l'attrape. Chaque fois que je plonge mes baisers vers les liqueurs limpides, chaque fois il se courbe, bouche renversée, vers moi. On dirait qu'on peut toucher. C'est tout petit ce qui sépare les amants. Qui que tu sois, sors, viens. Pourquoi, enfant incroyable, me trompes-tu? Je te cherche, où vas-tu? Ce n'est pas ma beauté, ce n'est pas mon âge que tu fuis et même des nymphes m'ont aimé! Je ne sais quel espoir tu me promets avec ton visage ami : lorsque je tends vers toi les bras, tu les tends aussi, lorsque je ris, tu ris aussi. Tes larmes aussi, je les ai remarquées, souvent, quand je pleure. D'un signe de tête tu renvoies mes signes et, je le suppose aux mouvements de ta jolie bouche, tu me réponds des mots qui ne me viennent pas aux oreilles. Toi, c'est moi. J'ai compris. Mon image ne me trompe pas. Je brûle d'amour de moi. Je fais, je suis la flamme. Alors, quoi ? Être supplié ou supplier ? Supplier de quoi ? Ce que je désire je l'ai. Ce que j'ai me rend pauvre. O, si je pouvais me séparer de mon corps! Vœu nouveau chez un amant, je voudrais que ce que j'aime s'éloigne. Déjà la douleur m'ôte les forces et je n'ai plus grand temps de vie et je m'éteins dans le premier âge. La mort ne m'est pas lourde, dans la mort je vais quitter mes douleurs. Lui, l'aimé, je voudrais qu'il dure longtemps.

NARCISSE ET ÉCHO

NARCISSE ET ÉCHO

Mais nous deux, ensemble, en un souffle nous allons mourir. » Il dit. Il revient au visage, le sien, complètement fou, il trouble de larmes les eaux ; dans le bassin remué la forme est floue. Il la voit s'éloigner et : « Où fuis-tu? Reste, cruel, ne me quitte pas, je t'aime, crie-t-il, laisse-moi regarder ce qu'on ne peut toucher, laisse-moi nourrir ma triste fureur. » Il se plaint, retire, par le haut, son habit et frappe sa poitrine nue de ses mains de marbre. La poitrine frappée devient rouge-rose, on dirait une pomme, blanche d'un côté, rouge de l'autre, ou du raisin aux grappes changeantes qui devient pourpre quand il mûrit. Il aperçoit les taches dans l'eau de nouveau claire et n'en supporte pas plus : comme coule la cire blonde sous un feu léger et la pruine du matin sous un soleil tiède, ainsi, tout maigri d'amour, il fond, fauché à petit feu. Il n'a plus cette couleur, blanc mêlé de rouge, ni cette vigueur, ni ces forces, ni tout ce qu'il admirait; plus ce corps, qu'autrefois aimait Écho. Elle le voit, en colère, elle n'a pas oublié, mais elle le plaint et chaque fois que le pauvre enfant dit « hélas », de sa voix qui répète elle dit « hélas » ! Quand de ses mains il frappe ses bras, elle renvoie le son du coup. Les dernières paroles de l'enfant qui regarde dans l'eau : « hélas, enfant aimé en vain », tous ces mots, le lieu les répète ; il dit « adieu », « adieu » dit Écho. Il laisse tomber sa tête fatiguée dans l'herbe verte ; la mort ferme les yeux qui admiraient la beauté de leur maître. La suite : après qu'il est rentré au séjour infernal, dans les eaux du Styx, il se regarde. Elles le pleurent, ses sœurs, les naïades, offrent à leur frère leurs cheveux coupés,

elles le pleurent, les dryades, et Écho fait résonner leurs pleurs. Déjà on prépare le bûcher, les torches à remuer, le brancard ; mais nulle part de corps! À la place du corps on trouve une fleur safran avec des feuilles blanches tout autour du cœur. L'affaire est sue, elle porte au devin par les villes une renommée méritée, son nom d'augure est immense.

Penthée

Le fils d'Échion le méprise pourtant, lui seul, entre tous, se moque des dieux, Penthée ; il rit des présages du vieux, lui reproche ses ténèbres, le désastre de son regard perdu. Celui-ci bouge ses tempes claires de cheveux blancs : « Que tu serais heureux, si toi aussi tu étais privé de regard, si tu ne voyais jamais les rites sacrés de Bacchus! Un jour va venir, je l'annonce tout proche, qui conduira ici l'enfant nouveau de Sémélé, Liber. Si tu ne veux pas l'honorer dans un temple, tu seras déchiqueté en mille lieux, dispersé, de ton sang tu saliras les forêts et ta mère et les sœurs de ta mère. Ce sera. Tu ne voudras pas honorer le dieu, puis tu iras te plaindre que dans mes ténèbres j'y voyais trop bien. » Il continue. Le fils d'Échion le chasse. La preuve suit les paroles, la réponse du devin se réalise, il est là, Liber, et les champs frémissent de feulements festifs ; la foule se rue, ensemble, hommes, mères, filles, peuple, nobles, tous accourent aux rites nouveaux. « Quelle fureur, enfants de Vipère, fils de Mars, a frappé votre esprit ? dit Penthée, quel pouvoir a le bronze percuté par le bronze, la flûte au bec courbé, les ruses de la magie ? Ceux que l'épée guerrière, la trompette, les lignes aux traits stricts n'ont pas effrayés, ce sont des voix de femmes, la folie qu'anime le vin,

ces troupeaux obscènes, ces tambourins idiots, qui vont les vaincre? Vous, les vieux (je rêve !), portés sur les longues mers jusqu'ici, à Tyr, vous avez installé vos fuyants foyers et vous les laissez prendre sans vous battre ? Vous, d'âge vif, garçons, mes amis, vous devriez tenir des armes et non des bâtons, vous couvrir de casques et non de branches! Souvenez-vous, je vous prie, de quelle race vous venez ; l'énergie de Vipère, qui seule a tué plusieurs hommes, retrouvez-la: pour les eaux de la fontaine, sa source, elle est morte, elle. Battez-vous pour votre réputation. Elle a donné des braves à la mort, chassez vos mollesses, conservez l'honneur de vos pères. Les destins refusent une Thèbes debout? Alors, machines de guerre et soldats, renversez les remparts, faites sonner fer et feu! Nous serions malheureux, mais pas coupables; notre sort serait triste, mais rien à cacher, nos larmes seraient sans honte. C'est un enfant sans armes qui prend Thèbes! Il n'a ni guerre, ni flèches, ni chevaux, mais des cheveux trempés de myrrhe et de molles couronnes et du pourpre et de l'or brodé sur ses vêtements de couleur. Moi, tout de suite, si vous renoncez, je vais le forcer à avouer qu'il s'est choisi un père, qu'il a imaginé des rites sacrés. Acrisius a eu assez d'énergie pour mépriser une fausse divinité et fermer à son approche les portes d'Argos, et l'étranger ferait peur à Penthée et à la ville de Thèbes ? Allez, vite (il ordonne à ses serviteurs), allez, traînez-moi ce chef par ici, enchaînez-le, obéissez, sans retard ni paresse. » Son grand-père le secoue, Athamas le secoue, le peuple entier le secoue de reproches, ils essaient de l'empêcher - en vain. Il est plus vif quand on le conseille ; ainsi retenue s'irrite sa rage, elle croît, la modération l'aggrave. Ainsi je vois un torrent, rien ne lui fait obstacle, il va, tranquille, à petit bruit il avance. Ici des troncs, des pierres lui barrent la route :

écumeux et bouillonnant, après l'obstacle il va, sauvage. Ensanglantés, les serviteurs reviennent : « Où est Bacchus ? » demande le maître ; ils disent qu'ils n'ont pas vu de Bacchus. Mais quelqu'un, disent-ils, un ami, un serviteur des rites sacrés, quelqu'un l'a pris. Ils traînent, mains liées dans le dos, cet homme qui a quitté le pays des Tyrrhéniens pour suivre les rites du dieu. Penthée le fixe de ses yeux que la colère fait cligner, il retarde le temps de la punition : « Toi qui vas périr, dit-il, qui vas donner aux autres l'exemple par ta mort, dis-moi ton nom, le nom de tes parents, ta patrie et pourquoi tu célèbres ces nouveaux rites. » L'homme n'a pas peur : « Mon nom, dit-il, est Acétès, ma patrie, Maéonie, mes parents sont du peuple. Mon père ne m'a pas laissé de terres labourées par de durs taureaux, ni de troupeaux de moutons laineux, ni aucun gros bétail. Il était humble. Il savait dans le filet et avec l'hameçon prendre, saisir au bout du roseau, des poissons frétillants. Son art, c'est ce qu'il avait. Il me l'a transmis : « Reçois les richesses que j'ai, tu es successeur et héritier de mon savoir », a-t-il dit. En mourant il ne m'a rien laissé sauf les eaux. La seule chose que je peux appeler patrimoine. Bientôt, pour ne pas rester accroché aux mêmes rochers, j'ai appris à conduire, de main de maître, ma barque - et l'étoile pluvieuse de la Chèvre d'Olénos, le Taygète, les hyades, Arcton, je les ai vus, et les maisons des vents et les ports bons pour les poupes. Un jour, en route pour Délos, je touche les bords de la terre de Chios, j'aborde au rivage, rames à droite. Un léger saut, je me jette sur le sable mouillé. Quand la nuit est épuisée (Aurore a commencé à rougir), je me lève, demande qu'on aille chercher de l'eau fraîche: je montre la route qui conduit aux sources. Du haut d'un rocher, je surveille ce que me promet la brise, Puis j'appelle mes compagnons et retourne à la barque.

« Nous voici! » dit Ophéltès le premier, cette « proie », comme il dit, il l'a trouvée dans le champ désert. Un enfant, il le conduit sur le rivage, la beauté d'une vierge. Il semble lourd de plein sommeil, il titube, il a du mal à suivre. Je regarde son allure, son visage, sa démarche, je ne vois rien ici qu'on puisse croire mortel. Je le sens. Je le dis à mes amis : « Ce qu'il y a de divin dans ce corps, je ne sais. Mais dans ce corps, il y a du divin. Qui que tu sois, reste avec nous, assiste nos peines et pardonne à ces hommes. » « Cesse de prier pour nous », me dit Dictys, qui mieux et plus vite que tous monte au mât et en descend le long du cordage. Libys, le blond Mélanthus, gardien de la proue, est d'accord, et Alcimèdon et celui qui donne repos et rythme aux rames, de la voix : le chef du courage, Épopée. Tous sont d'accord, tant est aveugle leur désir de proie. « Non, qu'on viole ce bateau d'un poids sacrilège, je ne le veux pas, dis-je. C'est moi qui commande. » J'empêche l'accès. Le plus audacieux de tous devient fou, Lycabas, qui chassé d'une ville toscane pour un sinistre meurtre purge sa peine d'exil. Je ne bouge pas, de son poing de jeune homme il me brise la gorge, me secoue, m'aurait jeté dans les eaux, si je ne m'étais accroché comme un fou à la corde. Les autres, sans foi, approuvent. Alors Bacchus (puisque c'était Bacchus), torpeur évanouie à cause des cris, sens rentrés en sa poitrine après l'ivresse : « Que faites-vous ? Quels sont ces cris ? dit-il, comment, dites-moi, marins, suis-je venu ici ? Où voulez-vous me laisser ? » Proréus : « N'aie pas peur, dis-nous dans quel port tu veux aller, sur quelle terre tu veux t'arrêter. » « Naxos, dit Liber, tournez là, c'est ma maison, pour vous ce sera une terre accueillante. » Par la mer les menteurs jurent, par toutes les divinités,

ils m'obligent à donner de la voile à la barque de couleur. Naxos est à droite, je pousse à droite : « Que fais-tu, espèce d'idiot ? Quelle fureur te... » dit Ophéltès. Chacun a peur. « À gauche », certains me font signe de la tête, les autres me glissent ce qu'ils veulent à l'oreille. Je suis saisi. « Qu'un autre prenne le gouvernail », dis-je, je me retire de la fonction, mon art est un crime ; tous me critiquent, l'équipe entière rouspète. Éthalion: « Notre salut à tous dépend de toi seul, peut-être », il vient, prend mon poste, s'éloigne de Naxos, cherche à l'opposé. Alors le dieu, moqueur, comme s'il comprenait alors la tromperie, de la poupe arrondie regarde la mer et fait semblant de pleurer : « Ce n'est pas le rivage, marins, que vous m'avez promis, ni la terre que j'ai demandée. Pourquoi cette peine? Quelle gloire, hommes, à tromper un enfant ? Vous tous, à me tromper moi seul ? » Moi, je pleurais déjà. Notre bande sans foi rit de mes larmes et pousse les flots sous les rames rapides. Par le dieu même, je te jure (il n'y a pas de dieu plus présent que lui), je te raconte des choses vraies mais trop grandes pour qu'on les croie vraies : la poupe s'arrête sur les flots, exactement comme si le bateau était au sec sur une rade. Les marins s'étonnent, persistent à frapper de leurs rames, déploient les voiles et tentent d'avancer par ce double moyen. De la vigne embarrasse les rames, en nœuds recourbés elle serpente, on voit sur les voiles de grosses grappes! Lui, le dieu, ceint au front de raisins, agite son bâton voilé de feuilles de vigne ; autour de lui, des tigres, de creux simulacres de lynx, des corps sauvages de panthères peintes. Les hommes bondissent. C'est la folie qui leur fait ça? C'est la peur ? Le premier, Médon, noircit de corps, il se tord, la courbure de son dos est bien dessinée.

PENTALÉE

Lycabas commence : « En quel miracle es-tu transformé? » Une large bouche et une narine crochue à celui qui vient de parler ; la peau dure devient écaille. Libys, qui veut tourner les rames qui résistent, voit ses mains se rétrécir en tout petits morceaux, elles ne sont plus des mains, on peut les appeler nageoires. Un autre, qui veut donner ses bras aux cordages entortillés, n'a plus de bras, arc-bouté, le corps coupé, il saute dans les eaux, il a une queue en forme de faux, nouvelle, comme les cornes de la demi-lune quand elles se plient. Ça saute partout, dans de gros éclaboussements, ça pleut, émerge, plonge sous les vagues, encore, joue en une sorte de chœur, secoue les corps lascifs, souffle par larges narines la mer avalée. On était vingt, que portait le bateau, il en reste un ; effrayé, gelé, corps tremblant, à peine moi-même. Le dieu me rassure : « Chasse de ton cœur la peur, va à Dia. » J'y suis allé, j'ai connu les rites, participé aux rites sacrés de Bacchus. » « Je t'ai laissé me raconter bien des embrouilles, dit Penthée, le temps de vider ma colère. Serviteurs, prenez-le; son corps supplicié, livrez-le à d'horribles tortures et à la nuit du Styx. » Aussitôt, on prend Acétès le Tyrrhénien ; sous un toit solide on l'enferme ; en attendant, on prépare, c'est un ordre, les instruments cruels de la mort, et le fer et le feu. Toutes seules les portes s'ouvrent, de ses bras glissent toutes seules les chaînes, personne ne les a déliées, dit-on. Le fils d'Échion s'obstine : il n'ordonne plus qu'on aille, mais lui il va sur le mont Cithéron choisi pour les rites. Le mont résonne de chants et de la voix claire des bacchantes. Comme le cheval vif frémit quand la trompette de guerre, d'un bronze harmonieux, donne le signal, comme il attrape la passion du combat, ainsi Penthée, excité par les longs hurlements, fend

les airs et, quand il entend les cris, sa colère chauffe à blanc. Au milieu de la montagne, des forêts tout autour, pure d'arbres, visible de partout, il y a une plaine. D'ici, Penthée regarde les rites sacrés de ses yeux profanes. La première elle le voit, la première excitée en une course folle, la première de son bâton elle fait mal à son Penthée : sa mère. « Ô mes deux sœurs, venez, crie-t-elle, il y a un sanglier très gros, il erre dans nos champs, il y a un sanglier, il faut que je le tue! » Se rue sur lui une foule furieuse, les femmes suivent, il frissonne, frissonne maintenant, maintenant parle avec moins de violence, maintenant se condamne, reconnaît maintenant qu'il s'est trompé. Blessé, il dit : « Aide-moi, sœur de ma mère, Autonoé! Que l'ombre d'Actéon touche ton cœur!» Elle ne sait plus qui est Actéon, la main droite du suppliant, elle la prend ; l'autre, Ino l'enlève, la déchire. Il n'a plus, le malheureux, de bras à tendre vers sa mère. Il montre sa dépouille, un tronc, les membres arrachés : « Regarde, mère. » Elle voit, hurle, Agavé, agite le cou, remue dans les airs sa chevelure, arrache la tête de son fils, la tient entre ses doigts sanglants, crie: « Oh camarades! quel travail, quelle victoire! » Lentement, les feuilles touchées du froid d'automne qui tiennent mal tout en haut de l'arbre, le vent les prend, lentement les membres de l'homme sont déchiquetés par ces mains de mort. Par de tels exemples instruites, les femmes célèbrent les rites sacrés, offrent des encens et honorent les saints autels de l'Isménus.

et tous les noms multiples que par les villes de Grèce

tu portes, Liber : toi, ta jeunesse est inépuisable,

toi, enfant éternel, toi le plus beau qu'on voie

du haut du ciel : toi, te voilà, sans cornes1,

tête de petite fille : l'Orient t'est soumis jusqu'où l'Inde sans couleur est cerclée du Gange lointain. C'est toi, l'adorable, qui assassines Penthée et Lycurgue, les sacrilèges, de ta double hache : toi qui jettes à l'eau les corps des Tyrrhéniens : qui fais porter le double joug, freins de couleur. au cou magnifique des lynx : les bacchantes et les satyres te suivent, ainsi que ce vieillard, ivre, qui soutient ses jambes titubantes d'un bâton et ne tient pas sur son âne voûté. Partout où tu entres, un cri de jeunesse - en même temps des voix de femmes, des tambours frappés des paumes des mains, des bronzes creux qui sonnent, la flûte de buis au long trou. Les femmes de l'Isménos te demandent de venir calme et doux, elles font ce qu'il faut de sacré. Seules, les filles de Minyas, à l'intérieur, troublent les fêtes, inspirées par une inconvenante Minerve. Elles tissent les laines, du pouce remuent les tissus, s'accrochent à leur toile, poussent leurs servantes au travail. Parmi elles, une, qui tisse le fil d'un pouce léger : « Pendant que les autres paressent et s'occupent de rites imaginaires, nous, que Pallas, la meilleure des déesses, retient ici, allégeons le travail de nos mains par des récits variés, que chacune, pour que le temps ne paraisse pas long, apporte, aux oreilles libres des autres, une histoire. » Les sœurs approuvent et lui demandent de raconter la première. De toutes les histoires (elle en connaît beaucoup), laquelle ? Elle se demande, elle hésite : elle racontera la tienne, Dercétis

de Babylone, dont la transformation, écailles voilant le corps,

Ou comment une naïade, à force de chants et d'herbes puissantes

a remué les lacs, comme le croient les Palestiniens ?

a passé ses dernières années sur de blanches tours ?

Ou plutôt que sa fille, porteuse de plumes,

a changé en poissons muets des corps de jeunes gens jusqu'à ce qu'elle vive la même chose ? Ou cet arbre aux fruits blancs, comment maintenant, arrosé de sang, il en porte de noirs ? Celle-là. Car ce n'est pas une histoire banale. Elle commence ainsi. La laine suit son fil.

Pyrame et Thisbé

« Pyrame et Thisbé, l'un, très beau jeune homme, l'autre, la plus aimée des filles d'Orient, habitaient des maisons qui se touchaient, là où on dit que Sémiramis avait entouré de murs de brique la ville haute. Ce voisinage a permis la rencontre, c'est un premier pas. Avec le temps, l'amour a grandi. Les torches du mariage les auraient réunis, mais les parents empêchaient. Ce qu'ils ne pouvaient empêcher : qu'ils se consument de la même façon, esprit malade, tous les deux. Personne pour savoir. D'un geste, de signes, ils parlaient. Plus il est caché, plus il brûle, le feu caché. Était fendu d'une légère entaille (faite autrefois, quand on le construisit) le mur commun à la maison de l'un et de l'autre. Ce défaut, personne, par les longs siècles, ne l'avait remarqué. Mais que ne sent pas l'amour ? Les premiers, vous l'avez vu, amants, vous en avez fait un chemin de voix. Tranquillement, par là, dans un tout petit murmure, vos caresses passaient. Souvent ils s'installaient, ici Thisbé et là Pyrame, chacun attrapait le souffle de la bouche de l'autre et : « Jaloux, mur jaloux, disaient-ils, pourquoi fais-tu obstacle aux amants ? Tu ferais mieux de permettre de nous joindre de tout corps. Ou, si c'est trop, au moins, de t'ouvrir pour qu'on se donne des baisers ? Nous ne sommes pas ingrats. Nous le reconnaissons, nous te devons ce qui nous est donné : le passage des mots dans les oreilles aimées. » Ils parlaient, à leur place, ainsi, chacun pour soi et en vain : sous la nuit ils se disaient au revoir, chacun donnait de son côté

comme d'habitude, ils se retrouvent là. Alors, dans un petit murmure,

des baisers qui ne parvenaient pas à l'autre, en face.

et que le soleil a séché de ses rayons les herbes arrosées,

Après que l'Aurore a écarté ses feux de nuit

après beaucoup de plaintes, ils décident que dans la nuit silencieuse ils vont tenter de tromper leurs gardiens et de franchir les portes. Quand ils seront sortis de la maison, ils laisseront la ville. Pour ne pas errer en vagabonds dans un trop vaste espace, ils se retrouveront auprès du tombeau de Ninus, se cacheront à l'ombre de l'arbre. L'arbre bien abondant de fruits de neige est un très haut mûrier, tout proche d'une fraîche fontaine. Leur projet est au point. Le jour est lent à descendre, il se jette dans les eaux, des eaux la nuit surgit. Espiègle, à travers les ténèbres, la porte ouverte, Thisbé sort, trompe les siens, visage couvert elle parvient au tombeau, s'assied sous l'arbre qu'on a dit. L'amour fait le courage. Voici qu'arrive une lionne, gueule trempée, bavant d'un récent carnage de bœuf. Elle vient étancher sa soif dans l'eau de la fontaine voisine. De loin, sous les rayons de la lune, Thisbé de Babylone la voit et, dans la grotte obscure, d'un pied timide, fuit. Elle fuit - et laisse derrière elle tomber son voile. La lionne sauvage a bien bu, a épuisé sa soif et, quand elle retourne aux forêts, tombe par hasard sur cette légère étoffe qu'à gueule sanglante elle lacère. Il est sorti plus tard. Il voit des traces, dans la haute poussière, de bête fauve, c'est sûr : il devient blanc de visage, Pyrame. Et puis c'est le vêtement teint de sang qu'il repère. « Qu'une nuit, dit-il, perde deux amants.

Elle était la plus digne d'une longue vie,

mon cœur l'a perdue. Je t'ai fait mourir, malheureuse,

et je ne suis pas venu avant. Mon corps, déchiquetez-le,

dans ces lieux pleins d'effroi, je t'ai ordonné de venir la nuit

mes viscères de meurtrier, détruisez-les d'une morsure cruelle,

ô vous qui habitez sous ce rocher, lions. Il est lâche de désirer la mort. » Le voile de Thisbé, il le prend, l'apporte à l'ombre de l'arbre des promesses. Il donne des larmes, il donne des baisers au vêtement bien connu : « Maintenant reçois mon sang, dit-il, bois-le. » Le fer qu'il portait à la ceinture, il le plonge dans ses flancs, vite, mourant il le retire de la blessure brûlante, il tombe à la renverse, au sol. Le sang saute haut, comme quand un tuyau au plomb abîmé se coupe en deux et par le petit trou strident giclent de longues eaux qui brisent les airs sous leurs coups. Les petits de l'arbre sous les éclaboussures deviennent noirs, et la racine mouillée de sang teint de couleur pourpre les mûres suspendues. Thisbé a encore peur, mais pour ne pas manquer à son amant revient : elle cherche le jeune homme des yeux et du cœur, à combien de dangers elle a échappé, elle exulte de le lui raconter. Elle reconnaît le lieu, la forme de cet arbre qu'elle a vu, mais la couleur des fruits l'étonne : elle ne bouge pas : est-ce le même ? Tandis qu'elle hésite, frissonnante, elle voit, qui palpite sur le sol, un corps : elle fait un pas en arrière, sa bouche est plus pâle que le buis, elle frémit comme la mer, quand tremble sa surface, fripée d'une minuscule brise. Après un moment elle reconnaît son amour, frappe d'un coup clair ses pauvres bras, arrache ses cheveux, enlace le corps aimé. Elle comble les blessures de larmes, mêle au sang les pleurs et fiche son visage sur le visage gelé : « Pyrame, crie-t-elle, quel destin t'a enlevé à moi, Pyrame, réponds, c'est ta chérie, Thisbé, qui t'appelle. Entends et relève ta tête qui tombe. » A ce nom, Thisbé, Pyrame redresse ses yeux lourds de mort, il la voit, les referme. Après, elle reconnaît son voile et voit le fourreau d'ivoire, vide

d'épée. « C'est ta main, dit-elle, c'est l'amour qui t'a perdu, malheureux! Moi aussi j'ai la main forte, moi aussi j'ai de l'amour : il me donnera la force de me frapper. Je te suivrai dans la disparition, on me dira très misérable cause et compagne de ta mort : tu ne pouvais m'être arraché que par la mort. hélas, tu ne pourras plus m'être arraché par la mort. Nous vous demandons tous les deux une chose, ô très malheureux parents, les miens, les siens : que ceux qu'un amour certain a réunis, l'heure dernière a joints, vous ne refusiez pas de les enterrer dans le même tombeau. Et toi, arbre, de tes feuilles qui ne couvres plus qu'un seul corps, bientôt, tu en couvriras deux, garde les signes de ce carnage et toujours fais-nous des petits bien noirs, propres au deuil, mémoire de nos sangs jumeaux. » Elle dit. L'épée pointée sur sa poitrine, elle se couche sur le fer, tiède encore de sang. Ses vœux ont touché les dieux, ont touché les parents : la couleur du fruit, quand il est bien mûr, est noire, et ce qui reste après le bûcher repose ensemble dans l'urne. »

La conteuse

Elle se tait. Et, après un petit temps, commence à parler Leuconoé. Ses sœurs sont suspendues à sa voix.

« Lui aussi, qui arrange de lumière toutes les étoiles, le Soleil, l'amour l'a pris : racontons les amours du Soleil. L'adultère de Vénus et de Mars, on pense qu'il est le premier, ce dieu, à l'avoir vu. Ce dieu qui voit tout le premier. Le mari se plaint auprès du fils de Junon, le mari. Il montre le lit des coucheries et le lieu des coucheries. Le mari perd la tête, l'ouvrage que sa main d'artisan formait, il le laisse tomber. Il polit plutôt de frêles chaînes de bronze, des filets, des lacets à tromper la lumière,

les plus fins tissages n'égalent pas son ouvrage, ni ceux que l'araignée pend aux poutres, tout en haut : il s'arrange pour qu'un léger toucher et un petit mouvement les fassent céder, il en entoure le lit, les place comme il faut. La femme et le dieu adultère sont dans le même lit : art du mari, dans les liens préparés à cet effet, les deux, saisis en pleins embrassements, restent accrochés. Le dieu de Lemnos aussitôt ouvre en grand les portes d'ivoire et fait entrer les dieux : les amants ligotés sont allongés, la honte. Mais parmi les dieux, qui ne s'attristent pas, l'un d'eux désire la même honte. Les immortels rient et longtemps cette histoire a été la plus connue dans tout le ciel. La déesse de Cythère exige une punition en mémoire de la traîtrise. Lui qui a maltraité ses amours secrets, en retour elle le maltraitera dans son amour secret. Enfant d'Hypérion, à quoi te servent maintenant ta beauté, ta couleur, ta lumière rayonnante ? Toi qui consumes toute terre de tes feux, tu seras consumé d'un feu nouveau : toi qui dois tout voir, tu regardes Leucothoé, tu fixes sur une jeune fille des yeux que tu dois au monde. Alors tu surgis, dans le ciel d'Aurore, trop tôt : alors trop tard tu tombes dans les eaux, tu restes à la regarder, étires les heures de brume, t'abandonnes un moment, et ton absence passe dans la lumière - obscur, tu terrifies les cœurs mortels. Non, l'image de la lune rapprochée de la terre ne te cache pas, mais tu pâlis : c'est ton amour qui fait la couleur. Tu l'aimes, elle seule. Ni Clymène, ni Rhodos, ni la très belle qui enfanta Circé à Ea, ni Clytie qui malgré ton mépris voulait coucher avec toi et en avait une grosse blessure alors. Leucothoé te les a fait oublier, la plus jolie de toutes chez le peuple à parfums, née d'Eurynome : quand la fille a grandi, comme la mère les autres, la fille a vaincu la mère.

Orchamus le père règne sur les villes perses, il est le septième depuis la première origine, Bélus. Sous le ciel d'Hespérie sont les pâturages des chevaux du soleil : ils ont pour gazon l'ambroisie qui nourrit leurs membres fatigués des tâches du jour, qui les prépare au travail. Quand ici les bêtes à quatre pattes cueillent leur céleste fourrage, quand la nuit a achevé son tour, le dieu entre dans la chambre aimée, transformé en visage d'Eurynome, sa mère : au milieu de douze servantes il voit à la lumière Leucothoé qui tisse les fils légers et fait tourner le fuseau. Quand il lui a donné des baisers comme une mère à sa fille chérie, « La chose, dit-il, est un secret : servantes, sortez, ne retirez pas à une mère le plaisir de faire des mystères. » Elles obéissent. Dans la chambre, le dieu, sans témoin : « Je suis celui, dit-il, qui mesure la longue année, celui qui voit tout, par qui la terre voit tout, je suis l'œil du monde. Et crois-moi, tu me plais. » Elle est épouvantée : de peur laisse de ses doigts tomber la pelote et le fuseau. La crainte aussi lui va. Il ne tarde pas : il revient à son vrai visage, à sa splendeur habituelle. La fille, terrifiée par la vision inattendue, vaincue par la splendeur du dieu, supporte sa force, ne s'en plaint pas. Clytie est jalouse. C'est vrai, jadis le Soleil a eu pour elle un amour passionné. Excitée de colère contre sa rivale, elle raconte partout l'histoire, la critique, la dénonce au père. Lui, féroce, sans cœur, la fille a beau prier et tendre les mains vers le Soleil : « C'est lui, il m'a forcée, je ne voulais pas », il creuse en terre profonde, le barbare, et la couvre d'un tombeau de sable lourd. Le fils d'Hypérion disperse le sable de ses rayons, il te donne une issue pour y glisser ton visage enterré, mais tu ne peux plus, nymphe, assommée sous le poids de la terre, soulever ta tête et, le corps sans vie, tu gis. Rien, dit-on, le maître des chevaux ailés

n'a rien vu de plus douloureux depuis Phaéthon en feu. De la force de ses rayons, s'il pouvait, il le tente, rappeler à la chaleur de vie les membres gelés : Mais puisque le destin s'oppose à tous ses efforts, il arrose de nectar odorant le corps et le lieu et pleure beaucoup : « Tu toucheras l'Éther », dit-il. Aussitôt, le corps baigné de nectar céleste s'évanouit et mouille de son odeur la terre : Une petite branche, à travers terre, qui fait peu à peu racine, de l'encens, a poussé, a brisé de sa pointe le tombeau. Et Clytie ? Même si l'amour peut excuser la douleur et la douleur la dénonciation, plus jamais l'auteur du jour n'est venu faire l'amour avec elle. Depuis, elle se dessèche, follement usée d'amour, ne supporte pas les nymphes, sous le ciel de Jupiter nuit et jour reste assise, au sol, nue, cheveux nus, décoiffée, neuf jours privée de mets et d'eau, nourrit son jeûne de pure rosée et de larmes, ne bouge pas du sol : juste, elle regarde le visage du dieu quand il vient et pousse vers lui sa face. On dit que son corps s'accroche au sol, qu'une pâleur de mort transforme une partie colorée en herbes blêmes, une autre partie est rouge et, comme une violette, une fleur cache la bouche. Même si une racine la tient, elle se tourne vers son Soleil: ainsi changée, elle lui garde son amour2. »

Hermaphrodite

Leuconoé a dit. L'histoire merveilleuse a captivé les oreilles :

Des filles nient qu'elle ait pu avoir lieu, d'autres rappellent que les vrais dieux peuvent tout. Mais Bacchus n'est pas parmi eux.

On réclame Alcithoé, ses sœurs se sont tues.

De sa navette elle fait courir les fils sur sa toile dressée :

« Je tairai, dit-elle, les amours du berger Daphnis, de l'Ida, qu'une nymphe en colère contre une rivale a changé en rocher : si grande la douleur qui brûle les amants. Je ne dirai pas qu'autrefois, sous une loi nouvelle de nature, Sithon a été ambigu, un peu homme, un peu femme. Je ne dirai rien de toi, maintenant diamant, autrefois très fidèle au petit Jupiter, Celmis. Des Curètes nés d'une large pluie ou de Crocus changé avec Smilax en petites fleurs, je ne dirai rien : je captiverai vos esprits d'une douce nouveauté. D'où lui vient sa mauvaise réputation, pourquoi dans ses eaux de mauvaise vigueur, Salmacis énerve et ramollit son corps qui y est plongé ? Écoutez. La cause est cachée, le pouvoir de la source est célèbre. Un enfant de Mercure et de la déesse de Cythère est nourri par les naïades sous les grottes de l'Ida3. Il a un visage où mère et père peuvent être reconnus : son nom aussi, il le tire d'eux. Il fait trois fois cinq années, il quitte les montagnes paternelles et laisse l'Ida nourricière, se réjouit d'errer en lieux inconnus, de voir des fleuves inconnus, le plaisir amenuise sa fatigue. Après les villes de la Lycie, celles de la Carie, voisines de la Lycie : il voit ici un étang d'eau diaphane jusqu'au fond du sol, ici ni roseaux de marais, ni algues stériles, ni joncs de pointe aiguë, mais une surface transparente : les bords du lac sont cerclés d'un gazon vif et d'herbes toujours bien vertes. Une nymphe y habite. Qui n'aime pas la chasse, qui ne va ni tendre l'arc, ni faire des concours de vitesse. Seule naïade que Diane la rapide ne connaît pas. L'histoire dit que ses sœurs lui répètent : « Salmacis, prends un javelot ou des carquois colorés, partage ton temps entre loisir et rude chasse. » Mais elle ne prend ni javelot ni carquois colorés, ni ne partage son temps entre loisir et rude chasse.

parfois elle baigne son beau corps dans la fontaine, souvent elle lisse au peigne de Cytore ses cheveux et, pour savoir ce qui lui va, elle consulte les eaux. Un voile transparent autour de son corps, elle se couche dans les douces feuilles, les herbes douces. Souvent elle cueille des fleurs. Et, tandis qu'elle cueille, elle voit un garçon : à peine vu, elle veut l'avoir. Elle ne s'approche pas encore, mais pressée de s'approcher se prépare, vérifie son voile, étudie son visage : on peut la trouver belle. Alors elle se lance : « Garçon digne qu'on le croie un dieu, si tu es un dieu, tu peux être Cupidon, si tu es un mortel, heureux ceux qui t'ont fait naître. Et comblé ton frère et très chanceuse, c'est sûr, si tu en as une, ta sœur, et la nourrice qui t'a donné le sein. Mais beaucoup plus, beaucoup plus heureuse que tous, elle, si tu en as une, ta fiancée, si tu acceptes de l'épouser. Si jamais tu en as une, donne-moi un plaisir furtif, si tu n'en as pas, ce sera moi, allons au lit ensemble!» Après cela, la naïade se tait. La rougeur marque le visage du garçon, il ne sait pas ce qu'est l'amour. Mais cela lui va bien de rougir. Cette couleur est celle de l'arbre de plein soleil où pendent les fruits, ou de l'ivoire teint, ou, de blancheur rougissante, quand on frappe le bronze pour l'encourager, celle de la lune⁴. La nymphe réclame sans fin, au moins comme une sœur, des baisers, elle porte ses mains au cou d'ivoire et lui : "Tu arrêtes, oui? Ou alors, je m'en vais, je te laisse. " Salmacis est effrayée : « Je libère les lieux, étranger », dit-elle : demi-tour, elle fait semblant de s'éloigner. Elle regarde en arrière, au cœur d'une forêt d'arbrisseaux se cache, fléchit le genou, se baisse. Lui, comme personne ne le voit au milieu du désert d'herbes, il va par-ci par-là et dans les eaux qui jouent plonge le bout du pied, jusqu'au talon.

HERMAPHRODITE

Aussitôt, pris par la caresse des eaux, il ôte le linge doux de son corps tendre. Il plaît à Salmacis. Du désir de la forme nue elle brûle. Les yeux de la nymphe s'enflamment comme, très resplendissant, pur rayon, Phœbus, dans l'image d'un miroir, en face. À peine elle peut attendre, à peine elle retarde la jouissance, là elle veut le prendre, là, folle, elle ne se retient pas. Lui, vif, tapote son corps du creux de ses mains, saute dans le bain, bouge un bras, puis l'autre, brille dans les eaux limpides, comme si on couvrait une statue d'ivoire ou un lys blanc d'un verre clair. « J'ai gagné, il est à moi ! » s'exclame la naïade et, tout vêtement jeté loin, elle plonge au cœur des eaux, elle le tient, il se bat, elle lui prend des baisers de force, glisse ses mains sous lui, touche sa poitrine qui refuse, par ici se colle au garçon, par là. À la fin il a beau faire effort pour lui échapper, elle le serre comme un serpent tient l'oiseau royal et l'enlève dans l'air. Celui-là s'attache, suspendu, à la tête, aux serres, enlace de sa queue les ailes déployées : comme font les lierres lacés aux longs troncs, comme dans les profondeurs un rapace saisit son ennemi et le maintient, le fouettant de tous côtés. Il tient bon, le petit-fils d'Atlas ; la jouissance espérée de la nymphe, il la refuse. Elle le presse, se joint à lui de tout son corps, comme accrochée : « Tu peux te débattre, salaud, dit-elle, tu ne t'échapperas pas. Dieux, faites qu'il n'y ait pas un jour où tu seras loin de moi ou moi de toi!» Ses vœux touchent les dieux. Les corps mêlés des deux se joignent, leurs visages deviennent un, comme quand on mène deux branches sous une écorce, elles se joignent en croissant, se développent ensemble. Ainsi, lorsque les corps sont unis, d'un ferme embrassement,

ils ne sont pas deux, mais une forme double, on ne peut dire ni fille ni garçon. Aucun des deux et les deux à la fois.

Lui, qui dans les eaux limpides est descendu homme, quand il voit qu'il est Double Sexe, que dans les eaux ses membres mollissent, il tend les mains et, d'une voix qui n'est plus d'un homme, il dit, Hermaphrodite : « Faites un cadeau à votre enfant, mon père, ma mère, car je porte vos deux noms : quiconque viendra homme dans ces fontaines, qu'il en sorte demi-homme, qu'au toucher des eaux il mollisse d'un coup! »

Les parents de l'enfant Double Forme sont émus, exaucent sa parole et trempent la fontaine d'un poison impur. »

Les chauves-souris

C'est la fin de l'histoire. Les filles de Minyas encore se pressent au travail, méprisent le dieu qu'on fête, le profanent. Quand soudain, on entend sans les voir des tambourins aux sons raugues, une flûte au bec crochu et des bronzes qui tintent et résonnent, on sent la myrrhe et le crocus : et, c'est trop pour le croire, les toiles verdissent, un tissu suspendu y pousse à la façon du lierre, d'autres se changent en pieds de vigne, tout ce qui était trame devient sarment, des fils de chaîne sortent les pampres, la pourpre donne de l'éclat aux grappes qu'elle teinte. On en avait fini avec le jour, le temps arrivait où tu ne peux pas dire si c'est la nuit ou la lumière, peut-être les confins d'une nuit incertaine avec de la lumière. Soudain les toits tremblent, les grasses torches, on dirait qu'elles brûlent, la maison resplendit de feux roux, de fausses images de bêtes sauvages hurlent. Alors sous les toits fumants les sœurs, ici, là, de lieu en lieu, fuient feux et lumières : elles cherchent les ténèbres, une membrane se tend le long

de leurs petits membres, dans une aile fine elles ferment leurs bras : comment ont-elles perdu leur ancienne figure? À cause des ténèbres, on ne sait pas. Aucune plume ne les soulève, elles se soutiennent de leurs ailes transparentes, elles essaient de parler, c'est une voix minuscule comme le corps qu'elles émettent, elles poussent en cris stridents des plaintes légères, elles occupent les toits, pas les forêts, elles détestent la lumière, volent de nuit et tiennent leur nom de Vesper⁵, étoile du soir. En ce temps-là, à Thèbes, Bacchus était une divinité remarquable. Sa tante, Ino, raconte partout les grandes forces du nouveau dieu : de toutes les sœurs elle est seule à n'avoir de chagrin que pour ses sœurs. Junon la remarque : ses enfants, le lit d'Athamas, le bébé dieu, Ino en a les idées exaltées : Junon ne supporte pas ça : « Un fils de putain pourrait jeter dans l'eau et transformer les marins de Maéonie, donner à sa mère les entrailles lacérées de son enfant, couvrir d'ailes nouvelles les trois filles de Minyas? Et Junon, elle, ne pourrait rien - sauf pleurer des injures qu'elle ne venge pas ? C'est ça? C'est ça, ma puissance? C'est lui qui m'apprend ce que je dois faire. On apprend d'un ennemi. Ce que peut la fureur, avec le meurtre de Penthée, il me le montre et plus que ça : pourquoi je ne l'exciterais pas pour qu'elle suive, à force de fureurs, l'exemple de sa famille, Ino ? »

Junon se venge d'Ino

Il y avait un chemin en pente avec un if, funeste, ombreux, le chemin conduisait, par les silences muets, aux places d'Enfer, le Styx immobile soufflait des nuages et les jeunes ombres descendaient par là, images passées au tombeau.

La pâleur et le froid tiennent, larges, les lieux épineux : les mânes nouveaux ignorent où est le chemin, où est la ville du Styx,

ignorent où est le royaume sauvage du noir Pluton. La ville a mille entrées, des portes ouvertes partout. Comme la mer reçoit les fleuves de toute la terre, le lieu reçoit les âmes, il n'est pour nul peuple trop étroit : ce n'est rien, pour lui, cette foule. Elles errent, exsangues, sans corps ni os, les ombres, certaines fréquentent le forum, d'autres les maisons du maître d'en bas, d'autres s'exercent aux arts, imitent leur vie d'avant, d'autres encore, une peine les tient. Elle se résout à y aller, elle laisse sa place céleste tant elle donne à sa haine, à sa colère, Junon, fille de Saturne. À peine est-elle entrée que le seuil, touché de son corps sacré, gémit : Cerbère dresse ses trois têtes, jette trois aboiements. Elle, elle appelle les Sœurs nées de la nuit, divinités terribles et sans pardon. Assises devant les portes d'acier, fermées, de leur prison, les Sœurs coiffent les serpents noirs de leur chevelure, elles la reconnaissent entre les ombres du brouillard : elles se dressent devant la déesse. On appelle cette place « la criminelle » : Tityos y montre ses entrailles à déchirer, sur neuf arpents il est éparpillé: toi, Tantale, tu ne peux laper aucune eau et, si tu veux un fruit d'arbre, il fuit : toi tu attrapes, pousses et repousses ton rocher, Sisyphe: Ixion tourne, retourne et se suit et se fuit : elles ont osé travailler à la mort de leurs cousins, sans cesse les filles de Bélus puisent les eaux qu'elles versent.

Tisiphone

Après que la fille de Saturne de son œil tordu les a tous regardés, et surtout Ixion, de nouveau elle observe Sisyphe et : « Pourquoi lui, entre tous ses frères, souffre-t-il une peine à perpétuité ? Quand un riche palais

460

abrite l'orgueilleux Athamas, lui qui avec sa femme toujours m'a méprisée! » Elle expose les raisons de sa haine et de son voyage, ce qu'elle veut. Ce qu'elle veut ? Qu'il n'y ait plus de palais de Cadmus, que la fureur pousse Athamas au crime. Ordre, promesses, prières, tout en un, elle supplie les déesses. Junon a parlé. Tisiphone, cheveux blancs en désordre, remue, rejette les couleuvres qui lui couvrent la bouche et : « Ne fais pas tant d'histoires, dit-elle, ce que tu veux, tu l'as. Quitte l'horrible royaume, retourne aux bons airs du ciel. » Junon s'en va, heureuse : avant qu'elle n'entre au ciel, Iris, fille de Thaumas, l'arrose d'une brise de pluie. Tisiphone la brutale prend une torche mouillée de sang, rouge et dégoulinante, elle met sa robe; autour, un serpent s'entortille. Elle sort de la maison. Le Deuil l'accompagne avec Épouvante, Terreur, Folie au visage frémissant. Elle s'arrête sur le seuil : on dit que la maison a tremblé, une blancheur couvre les portes d'érable du fils d'Éole, le soleil fuit le lieu. Monstrueux, l'épouse panique pour de bon, Athamas panique : ils sont prêts à quitter la maison, une triste Érinye les en empêche, bloque le passage, ouvre ses bras liés par des nœuds de vipère, secoue sa chevelure, les couleuvres remuées sifflent, celles-là couchées sur ses épaules, d'autres ont glissé de sa poitrine, sifflent, vomissent du pus, pointent la langue. Tisiphone arrache du tas de ses cheveux deux serpents, de sa main malade les lance : eux, sur Ino, son sein, sur Athamas, ils se promènent, soufflent, lourds, ne blessent pas les corps, mais c'est l'âme qui en prend un coup affreux. Elle a porté avec elle des poisons monstres, liquides, de la bave de Cerbère et du venin d'Échidna,

des erreurs vagues, des oublis d'esprit aveugle, le crime, les larmes, la rage et l'amour du meurtre, elle a tout trituré, mêlé à du sang neuf, a cuisiné dans un bronze creux, touillé avec une brindille verte... Et le temps de l'épouvante, elle leur verse ce poison de Furie dans la poitrine et remue au profond de leurs entrailles. De sa torche qui tournoie encore et encore, en rond, elle fait, à force de remuer les feux, d'autres feux. Victoire, Tisiphone a fait ce qu'on lui a dit, elle rentre aux règnes vides du grand Cruel. Elle retire son serpent-ceinture. Aussitôt, le fils d'Éole, dans la cour du palais, fou furieux, crie : « Io! Camarades! Tendez les filets dans les forêts! À l'instant, j'ai vu une lionne avec ses deux petits!» Comme on suit une bête féroce, il suit, affolé, les traces de sa femme : du sein de la mère il arrache, qui lui rit et lui tend ses petits bras, Léarque, et deux fois, trois fois, dans les airs, comme une fronde, le balance, contre un dur rocher éclate la tête de l'enfant. La mère, vive de douleur ou à cause du poison répandu dans ses veines hurle: cheveux défaits, esprit perdu, dans ses bras nus elle porte le petit Mélicerte et : « Évohé, Bacchus! » crie-t-elle. Au nom de Bacchus, Junon rit : « Voici le cadeau de ton bébé. » Des eaux dépasse un rocher. La partie basse est creusée par les flots, elle abrite de la pluie des eaux fermées. Le sommet se dresse, tend son front à la mer ouverte. Elle y grimpe, Ino, la folie lui donne des forces et, par-dessus les eaux, sans hésiter, sans peur, elle jette tout son poids : l'eau frappée blanchit. Vénus, triste de la peine imméritée infligée à sa petite-fille, attendrit ainsi son oncle : « Ô divinité des eaux, à toi, première puissance, qui ne recule que devant le ciel, Neptune, à toi je demande une grande chose, prends pitié des miens, tu les vois ballottés dans l'immense mer d'Ionie,

fais-en des dieux. Moi on m'aime bien dans la mer, dans les grandes profondeurs, jadis, j'ai été écume, écume durcie - il m'en reste mon nom grec. » Neptune d'un signe accepte la prière, retire à tous les deux ce qu'ils ont de mortel, leur offre une majesté remarquable, renouvelle leur nom et leur visage, appelle la mère Leucothée et le fils-dieu Palémon. Ses camarades de Sidon, tant qu'elles ont pu, ont suivi la trace de ses pas, jusqu'au bord du rocher, elles croient la mort certaine, se frappent de leurs mains, pleurent la maison de Cadmus, s'arrachent vêtements et cheveux : elle est injuste et trop cruelle pour sa rivale, la jalousie de la déesse. Ces criailleries, Junon ne les supporte pas et : « Je ferai de vous le plus grand exemple de ma cruauté. » Le fait suit le mot. Celle qui était la plus proche d'Ino : « Je suivrai, dit-elle, la reine dans les flots. » Elle va pour sauter, mais ne peut plus bouger : collée au rocher, elle y est accrochée. L'autre, qui veut, avec les pleurs, frapper sa poitrine, sent que les bras qu'elle agite se raidissent : celle-là, comme elle a tendu la main vers les eaux de la mer, sa main faite pierre se porte vers les eaux : ici, on se tire les cheveux de la tête, les arrache et soudain tu peux voir dans les cheveux les doigts durcis : chacune est saisie dans son geste, attachée à lui. D'autres sont faites oiseaux : aujourd'hui encore tourbillonnent, du bout des ailes rasent les flots les isméniennes.

Cadmus

Le fils d'Agénor ne sait pas que sa fille et son petit-fils sont des dieux de la mer : vaincu par le chagrin et la série des malheurs, après tous les prodiges qu'il a vus, il s'en va,

fondateur de sa ville, comme si c'était la malchance des lieux, non la sienne, qui le pressait : poussé dans de longues errances, il touche les frontières d'Illyrie, avec son épouse fugitive. Lourds de malheurs et d'années, tous deux revoient les destins premiers de leur maison, relisent leurs peines : "Était-il sacré, ce grand serpent, traversé de ma lance, dit Cadmus, quand, après Sidon, i'ai répandu sur le sol, en nouvelle semence, ses dents de Vipère ? Si le souci des dieux est de le venger, à force de colère tenace, pitié: que je sois serpent, tendu en un long corps. » Il dit et aussitôt, serpent, s'allonge en un long corps, il sent pousser sur sa peau dure les écailles, son corps noir est tacheté de gouttes bleues, il tombe sur la poitrine, tête en avant, et jointes en une seule, peu à peu, ses jambes se tiennent en pointe arrondie. Restent les bras et ces bras qui restent, il les tend et des larmes coulent sur son visage jusque-là humain : « Viens, ma femme, viens, ma très malheureuse, dit-il, tant qu'il reste quelque chose de moi, touche-moi, reçois ma main tant qu'il y a une main, le serpent n'a pas tout pris. » Il veut parler plus, mais sa langue, soudain, en deux morceaux se fend, les mots pour parler ne viennent plus, chaque fois qu'il est prêt à lancer ses plaintes, il siffle. Cette voix, la nature la lui a laissée. Frappant de sa main sa poitrine nue, son épouse crie : " Cadmus, reste! Malheureux! Dégage le monstre de toi! Cadmus, qu'est-ce que c'est? Où sont tes pieds? Où tes épaules, tes mains, ta couleur, ton visage - et, au fur et à mesure que je parle, tout ? Pourquoi pas moi, dieux du ciel? Pourquoi vous ne me changez pas en serpent? » Elle a fini. Lui il lèche le visage de sa femme et sur le sein chéri, bien connu, il va, donne des baisers, cherche, comme avant, le cou. Tout le monde est terrorisé. Mais elle caresse le cou baveux du serpent crêté,

soudain ils sont deux à ramper, à rouler, à descendre aux cachettes de la forêt d'à côté. Maintenant ils ne fuient plus l'homme, ni ne le blessent, ce qu'ils ont été, ils s'en souviennent, les doux serpents.

Persée et Atlas

À tous les deux, après transformation, leur petit-fils donne une grande consolation, petit-fils que l'Inde soumise honore, que la Grèce, dans ses temples élevés, célèbre. Seul le fils d'Abas, né du même sang que Bacchus, Acrisius, survit : il va repousser le dieu des remparts de la ville d'Argos, porter les armes contre lui, il ne le croit pas dieu. Il ne croit pas non plus fils de Jupiter Persée, né de l'or, en pluie, et de Danaé. Bientôt Acrisius va regretter, tant est grande la force du vrai, d'avoir fait violence à un dieu, d'avoir ignoré un petit-fils : l'un est installé au ciel et l'autre rapporte la dépouille célèbre d'un serpent monstre, cueille les airs tendres de ses ailes bruissantes. Quand, vainqueur, Persée plane au-dessus des sables libyens, des gouttes de sang tombent de la tête de Gorgone : la terre les reçoit, les anime en serpents de toutes sortes, et voici cette terre encombrée, infestée de couleuvres. Persée, agité par les vents divisés à travers l'immensité, ici et là, comme un nuage de pluie, est porté : du haut du ciel, de loin, il regarde les plaines dont il s'écarte, survole le globe. Trois fois il voit les Ourses gelées, trois fois les bras du Cancer, parfois il est au Couchant, parfois emporté au Levant. Déjà le jour tombe, il a peur de se confier à la nuit et s'arrête sur la terre d'Hespérie, au royaume d'Atlas : il demande un petit repos, le temps que Lucifer appelle

les feux d'Aurore et Aurore les chars du jour. Ici, de son grand corps plus grand que l'humanité entière, vit le fils de Iapétus, Atlas : les bords de la terre sont sous son règne, l'océan aussi, qui ouvre aux chevaux du soleil, essoufflés, ses plaines et reçoit le char fatigué. Mille troupeaux, mille bêtes par les herbes errent, aucun voisin ne piétine le sol. Les feuilles d'arbre brillantes, d'or rayonnant, couvrent les branches d'or et les fruits d'or. « Étranger, lui dit Persée, si la gloire d'une belle naissance te touche, Jupiter est l'auteur de ma naissance. Si tu admires les œuvres, tu peux admirer les miennes. Je te demande un toit et du repos. » Atlas se souvient d'un vieil oracle, c'est Thémis sur le Parnasse qui avait rendu l'oracle : « Le temps viendra, Atlas, où ton arbre perdra son or, où un enfant de Jupiter se fera du butin un titre de gloire. » Il avait peur, Atlas, il avait enfermé dans de solides montagnes ses vergers, à un grand dragon les avait données à garder et tenait à ses frontières tous les étrangers. Il dit à Persée : « Va-t'en, sinon tes belles histoires menteuses vont te perdre pour de bon, et Jupiter aussi, pour de bon. » Aux menaces il ajoute la violence : il va repousser de ses mains Persée qui insiste, mêle paroles douces et moins douces. Celui-ci a moins de force (qui aurait plus de force qu'Atlas?) et : « Puisque mon amitié t'est si peu de chose, reçois ce cadeau », dit-il ; il se retourne et à gauche : Méduse, il en hisse la face hérissée. Grand comme il était, Atlas, il devient montagne. Barbe et chevelure se défont en forêts, pics sont ses épaules et ses mains, ce qui était tête est sommet en haut de la montagne, les os deviennent pierres. Alors de tous côtés il s'élève, grandit en immensité, ainsi les dieux le veulent - et tout le ciel, avec toutes les étoiles, se repose sur lui.

Persée et Andromède

Le fils d'Hippotès a enfermé les vents dans une prison éternelle : le Très Lumineux, du haut du ciel, qui nous rappelle à l'ouvrage, Lucifer, est né. Persée reprend ses ailes, les noue, à l'un, à l'autre pied, ceint son arme crochue. Il fend l'air limpide à coups de talonnières. Autour et derrière lui il laisse des peuples innombrables, aperçoit les tribus d'Éthiopie et les plaines de Céphée. C'est là qu'innocente, payait pour le langage de sa mère, Andromède : ainsi l'avait ordonné l'injuste Ammon. À un dur rocher, attachée par les bras, le petit-fils d'Abas la voit (et si une légère brise ne bougeait ses cheveux, si ses yeux ne coulaient d'un pleur tiède, il croirait à une œuvre de marbre) : malgré lui il prend feu, il est stupéfié, pris par l'image de la beauté incroyable, presque il oublie de secouer ses ailes dans l'air. Il s'arrête : « Ô, dit-il, tu n'es pas faite pour ces chaînes mais pour celles qui unissent les amants dans le désir : apprends-moi, s'il te plaît, ton nom, le nom de ta terre, pourquoi tu portes les fers. » D'abord la jeune fille se tait, n'ose parler à un homme : de ses mains elle cacherait bien son visage pudique, si elle n'était attachée : ses yeux (ça, elle peut) se remplissent de larmes naissantes. Il insiste et elle a peur de paraître ne pas vouloir avouer une faute : alors, et son nom, et sa terre, et combien sa mère a cru en sa beauté, elle dit tout. Elle n'a pas fini quand l'onde retentit : venant de l'océan immense un monstre menace, sous sa large poitrine il couvre toute la mer. La fille hurle. Le père endeuillé avec la mère arrive, les deux malheureux, mais leur fille à plus juste titre. Avec eux ils ne portent aucun secours, mais des pleurs de circonstance, des lamentations, ils s'accrochent au corps attaché.

Soudain, l'étranger : « Vous aurez tout le temps de pleurer, mais pour l'aider nous n'avons qu'un instant. Si je la demande, moi, Persée, fils de Jupiter et de celle que Jupiter a enfermée et remplie d'or fécond, Persée, vainqueur de Gorgone aux cheveux de serpent, qui, remuant mes ailes vais dans les airs du ciel, me prendrez-vous pour gendre ? À tant de qualités i'en ajoute une, que m'aident les dieux : si je la sauve de mon talent, elle est à moi : c'est le pacte. » Les parents acceptent le contrat, comment hésiter, ils prient et promettent en plus le royaume pour dot. Voici que, comme un navire excité, éperon en proue, laboure les eaux, poussé, par les bras des garçons en sueur, la bête, les eaux tranchées sous le choc de sa poitrine, s'est approchée du rocher : aussi proche qu'est le ciel de la fronde des Baléares, quand on lance le plomb : soudain le garçon, des pieds poussant la terre, droit, aux nuages s'élève. Dès qu'à la surface de l'eau on voit l'ombre de l'homme, la bête fonce sur l'ombre qu'elle voit. Comme l'oiseau Vole-Vite de Jupiter, quand il voit dans un champ vide un serpent qui offre à Phœbus son dos blanc, l'attaque dans le dos et, pour que sa gueule cruelle ne se retourne contre lui, plante ses griffes avides dans le cou d'écailles. Ici, d'un vol rapide, tête en avant, jeté dans l'espace, Persée tombe sur le dos de la bête tremblante : dans son épaule droite, il fourre le fer, jusqu'au crochet courbé⁶. La bête lourde, blessée, parfois soulevée dans les airs, se dresse, parfois se cache sous les eaux, parfois féroce tourne comme un sanglier qu'une meute de chiens bruyante effraie. Persée, lui, échappe, d'ailes vives, aux morsures avides. Partout où il peut, sur le dos couvert de coquillages creux, sur les flancs, à l'endroit où la queue très mince finit en poisson, il frappe, de son épée arquée. Le monstre vomit par la bouche des flots mêlés

de sang pourpre. Les ailes de Persée, alourdies, se mouillent,

émerge quand les eaux reposent, est couvert quand la vague remue. Il s'y appuie, de sa main gauche se tient à la pointe du rocher,

éclaboussées, à ses talonnières imbibées d'eau il n'ose plus

se fier. Il aperçoit un rocher. Le bout du sommet

trois fois, quatre fois, pousse le fer dans les flancs du monstre, encore. Alors clameur et applaudissements remplissent le rivage et les maisons supérieures des dieux, ils se réjouissent - saluent leur gendre, leur soutien, le sauveur de leur maison, ils l'avouent, Cassiope et le père, Céphée. Libérée de ses chaînes, la fille s'avance, prix et cause de l'épreuve. Lui, il lave d'eau puisée ses mains de vainqueur. La tête aux serpents, il ne faut pas l'abîmer sur le sable dur, il amollit le sol de feuilles et de petites branches nées sous l'eau l'adoucit : il y pose le visage de Méduse, fille de Phorcys. La petite brindille nouveau-née imbibée de moelle encore vive prend la force du monstre, se durcit au toucher, reçoit raideur nouvelle dans les branches et le feuillage. Les nymphes de la mer veulent encore du miracle, elles sont ravies, ça marche avec un tas de petites brindilles : dures comme elles sont, elles les jettent dans l'eau. Maintenant c'est le corail qui a pris cette nature, touché par l'air il a pris la dureté, ce qui était algue dans les mers devient par-dessus les mers pierre. Persée installe des autels sur le gazon pour trois dieux : à gauche pour Mercure, à droite pour toi, fille de la guerre, l'autel du centre est celui de Jupiter : il sacrifie une vache à Minerve, un veau pour le dieu ailé, un taureau pour toi, le plus grand des dieux.

Aussitôt, il enlève Andromède, butin de sa grande œuvre

leurs torches, les feux sont gorgés de bonnes odeurs

et des guirlandes pendues aux toits : partout des lyres,

d'esprit heureux, résonnent. Les portes sont ouvertes, on voit

sans dot. Hymen et Amour secouent

des flûtes, des chants, preuves joyeuses

les salles d'or, tout est si bien préparé, les chefs des Céphéniens entrent au festin du roi.

Persée et la Méduse

Après le repas, quand le vin du bon Bacchus a réjoui les esprits, Persée demande : la culture, l'origine des lieux, les coutumes, l'état d'esprit du peuple. On le lui apprend. « Maintenant, très courageux Persée, je t'en prie, dis-nous : avec quel talent, avec quel art as-tu arraché cette tête chevelue de serpents ? » L'enfant d'Agénor raconte que sous l'Atlas glacé il y a un lieu, protégé d'un rempart de rochers solides. À l'entrée, habitent deux sœurs, les filles de Phorcys, qui se partagent l'usage d'un seul œil. Rusé, habile, voleur, c'est ce qu'on raconte, il prend l'œil dans sa main camouflée et par de longs chemins secrets, détournés, rochers horrifiants et forêts escarpées, il arrive à la maison des Gorgones. Dans les champs, un peu partout, sur les chemins, il a vu des simulacres d'hommes et de bêtes transformés, car ils ont vu Méduse, en pierres. Lui, la beauté de l'horrible Méduse, dans le reflet du bronze du bouclier qu'il porte à la main gauche, il l'a aperçue. Pendant que le sommeil la tenait, elle et ses serpents, il a tranché la tête du cou, et Pégase, fugueur ailé, et son frère sont nés du sang de cette mère. Il ajoute les dangers réels de sa longue course, les mers et les terres que sous lui il a vues, et les étoiles qu'il a touchées de ses ailes battantes. On attend la suite : il se tait. L'un des chefs lui demande pourquoi, seule, parmi ses sœurs, Méduse porte des serpents mêlés à ses cheveux. L'étranger : « Tu veux savoir ? C'est vraiment à raconter.

Persée et la Méduse

Écoute la réponse à ta question. Très célèbre pour sa beauté, Méduse était l'espérance même, recherchée par tant de chefs, rien n'était plus attirant en elle que ses cheveux.

J'en ai rencontré un qui se souvient de l'avoir vue.

Le maître de la mer l'a violée dans le temple de Minerve – c'est ce qu'on dit. La fille de Jupiter alors s'est détournée, de l'égide a caché son visage pur. Il ne fallait pas laisser le viol impuni : elle a changé les cheveux de Gorgone en hydres de la honte.

Maintenant encore, pour terroriser ses ennemis, les foudroyer, la déesse porte, sur le devant de la poitrine, ces serpents qu'elle a créés. »

Persée et Phinée

Au milieu des Céphéniens, le héros, fils de Danaé, raconte ; une foule frémissante emplit les salles royales, mais ce n'est pas la noce que chante cette clameur, elle annonce des guerres sauvages, le banquet est transformé en brusque tumulte : compare-le à une mer tranquille que la rage cruelle des vents, sous les eaux remuées, hérisse.

Premier de tous, vient Phinée, auteur téméraire de la guerre.

Il secoue sa lance de frêne à la pointe de bronze :

« Me voici, dit-il, me voici, je viens venger la femme qu'on m'a prise, ni tes ailes ni Jupiter transformé en or faux ne me l'arracheront. » Il va lancer son arme, mais Céphée s'exclame : « Que fais-tu ? Quelle idée, mon frère, te pousse, furieux, au crime ? C'est comme ça que tu réponds aux mérites ? Tu paies comme ça la vie de ma fille ?

10

Ce n'est pas Persée qui te l'a volée, si tu veux savoir, mais les lourdes néréides, mais Ammon le cornu, mais le monstre qui venait de l'océan pour la manger, la fille de mes entrailles. C'est alors qu'elle t'a été arrachée, quand elle allait mourir. Ou bien c'est ce que tu voulais, cruel : qu'elle meure ? Mon chagrin te consolerait ? Tu regardais et elle était attachée ; ça ne te suffit pas ? Oncle ou fiancé tu ne lui portais pas d'aide - et, maintenant qu'elle a été sauvée par quelqu'un, tu viens te plaindre ? Tu viens prendre ton butin? Si le butin te semble beau, il fallait venir le chercher sur le rocher où il était fiché. Permets à celui qui est venu, grâce à qui ma vieillesse ne sera pas solitaire. de prendre, selon ses mérites et ma promesse, ce qui a été décidé. Ce n'est pas à toi mais à la mort qu'on le préfère, comprends-le. » Pas de réponse. Phinée regarde une fois le père, une fois Persée ; un visage, un autre ; va-t-il frapper celui-ci, - il ne sait pas - celui-là? Il hésite ; sa lance, jetée à toute force, autant que la colère lui en donne, il l'envoie sur Persée - rien. L'arme se plante dans le lit, de sa couche alors Persée jaillit, fou de rage, de son arme en retour il briserait la poitrine ennemie, si Phinée n'allait derrière l'autel – un autel bien utile au criminel, quelle honte. Dans le front de Rhétus la pointe s'accroche, Rhétus1 tombe, on lui ôte le fer de l'os, on piétine, arrose de sang les tables dressées, pour de bon la foule brûle d'une colère indomptable et jette des traits ; certains disent que Céphée doit mourir avec son gendre ; du seuil de sa maison Céphée sort, jure sur le droit, la bonne foi et les dieux de l'hospitalité que tout va contre sa volonté. Pallas, la guerrière, est là. De l'égide elle protège Persée son frère, lui rend courage. Il y a un Indien, Athis - que du fleuve Gange Limnée a fait naître sous les eaux de verre, dit-on -, remarquable de beauté, que de riches toilettes

rehaussent, jeune, seize ans, vêtu de la chlamyde de Tyr qu'une frange borde, toute d'or. Des bijoux tout d'or à son cou, un peigne incurvé dans ses cheveux mouillés de myrrhe. Il a appris, à la distance que tu veux, à planter le javelot, il est le meilleur à l'arc. Le voici, ployant l'arc d'une main tranquille : Persée, d'une bûche posée sur l'autel fumant, le percute, lui brouille la bouche d'os. Athis gît dans le sang et quand Lycas l'Assyrien voit le visage aimé, l'homme qui lui est cher, le compagnon qui ne cache pas l'amour vrai, il pleure Athis qui dans une atroce blessure souffle sa vie; puis il prend son arc et : « Maintenant, à nous deux, dit-il. Tu ne vas pas rire longtemps de la mort d'un enfant, reçois la haine, pas la gloire. » Il n'a pas fini de parler qu'un trait perçant jaillit de sa corde, et, esquivé, se prend dans les plis de l'habit. Persée tourne vers lui la harpé du meurtre de Méduse, la plonge dans sa poitrine; l'homme meurt, ses yeux nagent dans la nuit noire, il regarde Athis, se couche près de lui, emporte chez les mânes la consolation de mourir avec lui. Voici le fils de Métion, Phorbas de Syène, et Amphimédon le Libyen, désireux du combat. Dans le sang où la terre mouillée tiédit, ils ont glissé. Persée fait face à leurs épées dressées ; dans les côtes de l'un, dans la gorge de Phorbas, il fonce. Voici Érytus, fils d'Actor, une hache à deux tranchants Pour arme : Persée ne l'attaque pas de son épée crochue. Ce vase, posé ici, avec ses magnifiques dessins, qui pèse un bon poids, immense, il le soulève de ses deux mains et en frappe l'homme qui vomit un sang rouge feu

et heurte le sol de sa tête mourante. Puis c'est Polydegme, né de Sémiramis, Abaris du Caucase, Lycétus, fils de Sperchius, Hélix aux cheveux jamais coupés, Phlégyas, et Clytus, des monceaux de mourants, qu'il abat et piétine. Phinée n'ose pas défier son ennemi de face, il lui jette une lance, Idas la reçoit par erreur, en vain il se tenait loin du combat, sans choisir son camp. Il regarde de son œil tordu Phinée le barbare et : « Puisque je dois prendre parti, reçois, Phinée, l'ennemi que tu t'es fait, et paie coup pour coup. » Il va renvoyer la lance extraite de son corps, mais glisse sur lui-même, les membres défaits de sang, et tombe. Au premier rang après le roi des Céphéniens, Hoditès meurt de l'épée de Clymène, Hypsée frappe Prothoénor, le fils de Lyncée Hypsée. Il y avait ici un vieil homme, Émathion, il aimait le juste et respectait les dieux. Puisque ses années l'empêchent de se battre, il se bat en parole : il s'avance et maudit les armes perfides. Il embrasse les autels de ses mains tremblantes quand Chromis le décapite de son épée ; sa tête tombe sur l'autel et d'une langue demi-vivante il profère des paroles d'imprécations, puis au milieu des feux souffle sa vie. Les deux frères, Brotéas et Ammon invincible au gant (mais l'épée peut-elle être vaincue au gant²?), tombent de la main de Phinée, le prêtre de Cérès aussi, Ampycus, voilé au front d'un turban blanc, et toi, Lampétides, ce n'est pas ton affaire, toi tu fais œuvre de paix, tu bouges la cithare sur la voix, on t'a demandé de célébrer le festin en chantant, tu te tiens à l'écart avec le plectre innocent. Pettallus se moque de toi : « Va chanter la suite chez les mânes du Styx », dit-il. Dans la tempe gauche il te fiche l'épée. Le chanteur tombe, de ses doigts mourants touche

les cordes de la lyre et voici le pauvre chant qui chute. Le sauvage Lycormas ne laisse pas cette chute impunie : il arrache les poutres robustes au montant droit de la porte, frappe Pettalus sur les os, en plein crâne, Pettalus s'abat à terre – un taureau sacrifié. Pélatès du Cinyps essaie de retirer un pan du montant gauche, il essaie, et sa main droite fichée par la pointe de Corythus de Marmarie s'accroche au bois. Accroché comme il est, Abas lui défonce le flanc, mais il ne s'écroule pas. Mourant, le voilà pendu par la main à la porte qui le tient. Gît Mélanus, qui a soutenu Persée, et Dorylas, le plus riche de la terre de Nasamon, et, riche en terres, Dorylas - personne ne possède plus, ni n'a accumulé plus d'encens. De biais, dans le bas-ventre, on lui plante le fer, endroit de mort. L'auteur de la blessure, Halcyone le Bactrien, le voit râler et tourner de l'œil : « Cet espace que tu foules, dit-il, de tous les champs de la terre, prends-le »; il abandonne le corps exsangue. Le fils d'Abas, vengeur, jette la lance arrachée à la blessure chaude : elle passe par la narine, touche la tête, traverse des deux côtés. La Fortune aide la main, écrase Clytius et Clanis, nés de même mère, de coups différents : un javelot de frêne, balancé d'un bras ferme, mord les cuisses de Clytius, un autre la bouche de Clanis. Il meurt aussi, Céladon de Mendes, et il meurt, Astrée, de mère palestinienne, né de père inconnu, et Aéthion, habile jadis à voir ce qui va venir, un jour trompé par un oiseau menteur, et Thoactès l'écuyer du roi et Argutès l'infâme qui a tué son propre père. Persée a fait beaucoup et il lui reste à faire ; le but de tous est de l'étouffer, lui ; partout des émeutiers se battent, leur cause bafoue le mérite et la foi donnée.

De son côté : le beau-père, fidèle, la nouvelle épouse, la mère de l'épouse. Ils le soutiennent, remplissent la salle de hurlements. Le son des armes est plus fort, comme les cris de ceux qui tombent. Bellone mouille les foyers pollués de sang abondant, lève de nouveaux combats. Phinée et les mille hommes qui suivent Phinée entourent l'homme. Les traits volent, plus nombreux qu'une grêle d'hiver, à ses flancs, à ses yeux, à ses oreilles. Il appuie ses épaules contre la pierre d'une grande colonne, en protège son dos et, tourné vers l'armée ennemie, soutient les attaques. L'attaquent sur sa gauche Molpée le Chaonien, sur sa droite Échemmon de Nabatée. Un tigre, qui dans des vallées écartées entend les gémissements de deux troupeaux, que la faim excite, ne sait sur lequel se ruer et brûle de se ruer sur les deux, Persée, même chose, hésite : va-t-il frapper à droite, à gauche ? Il écrase Molpée d'une blessure à la cuisse, il va fuir, Échemmon ne lui laisse pas de répit, fou de rage il veut blesser Persée en haut du cou, ne mesure pas ses forces, jette son épée, la brise : à la surface de la colonne frappée saute un éclat, qui se fiche dans la gorge de l'homme. Mais il n'est pas assez pour donner la mort, ce coup. L'homme, qui frémit, tend en vain ses bras sans force, Persée le frappe de la harpé de Mercure. Quand il voit que son courage va succomber à la foule, Persée dit : « Vous m'y forcez, je vais demander de l'aide à l'ennemi. Tournez la tête, mes amis, si j'ai des amis. » Il sort le visage de Gorgone. « Cherche quelqu'un que tes miracles impressionnent », dit Thescélus. Il se prépare, d'une main fatale, à lancer le javelot. En ce geste il reste figé, statue de marbre. Tout près de lui, Ampyx cherche du glaive la poitrine au grand cœur, pleine, du petit-fils de Lyncée, il la cherche

et sa main droite durcit : elle n'avance ni ne recule. Et Niléus, engendré par le Nil aux sept bouches, à ce qu'il raconte, les sept fleuves, partie en argent, partie en or, gravés sur son bouclier, dit : « Vois, Persée, où commence ma famille, tu auras de bonnes consolations près des ombres muettes de la mort : avoir été tué par un homme comme moi. » La fin de sa voix disparaît en demi-son, tu croirais qu'il veut entrouvrir la bouche pour parler, les mots ne passent pas. Un autre, Éryx, hurle : « C'est une question de courage, pas de pouvoir de Gorgone, vous dormez! Allez! Avec moi! Jetez au sol ce gamin qui remue ses armes magiques », il y courait - la terre retient ses pas, reste une pierre muette, une image armée. Ceux-là ont subi une peine méritée. Mais un soldat de Persée, alors qu'il combattait, Acontéus, à peine voit-il la Gorgone, durcit en pierre naissante. Astyage pense qu'il vit encore et de sa longue épée le frappe : la lame résonne de tintements aigus. Astyage est stupéfié, prend même nature, il reste un trait d'étonnement sur sa bouche de marbre. Ce serait bien long de dire les noms des hommes du peuple, deux cents corps ont survécu au combat, deux cents corps se sont durcis au regard de la Gorgone. Enfin, Phinée regrette cette guerre injuste; que faire? Il voit des simulacres divers de figures, il reconnaît les siens, à chacun, appelé par son nom, il demande de l'aide et il n'y croit pas, il touche chaque corps Près de lui : du marbre. Il se détourne et suppliant, tend ses mains dans l'aveu et ses bras sur le côté: " Tu gagnes, dit-il, Persée. Reprends ton monstre, cache le visage pétrifiant de ta Méduse, quoi qu'elle soit, s'il te plaît. Ce n'est pas la haine ni le désir du pouvoir qui m'a poussé à la guerre ; pour une femme j'ai pris les armes.

Ta cause est meilleure, fondée sur le mérite. La mienne sur le temps. Je regrette de ne pas avoir cédé. Rien, ô très courageux, sauf la vie, ne me donne rien, tout est à toi. » Il parle ainsi et vers l'homme que de sa voix il appelle, il n'ose se retourner : « Ô très peureux Phinée, ce que je peux t'offrir, et il est grand, ce cadeau, pour un lâche, n'aie pas peur, je vais te l'offrir ; le fer ne te percera pas. Je te donnerai un souvenir durable dans les siècles, dans la maison de mon beau-père on te verra toujours, ma femme se consolera de l'image de son fiancé. » Il dit. Et présente la fille de Phorcys du côté où Phinée a tourné son visage frissonnant. Celui-là essaie de retourner le regard ; sa tête durcit, l'eau de ses yeux se fige en roche; visage peureux, traits suppliants pris dans le marbre, mains soumises et air coupable. Le descendant d'Abas, victorieux, avec sa femme rentre aux murs de son père. Justicier, vengeur d'une famille sans mérite, il attaque Proétus: Proétus a fait fuir son frère et envahi la citadelle d'Acrisius. Ni les armes ni la citadelle qu'il a prise injustement ne l'ont protégé des yeux tordus du serpent monstre. Et toi, gouverneur de la petite Sériphe, Polydecte, ni le courage du garçon, qu'on a vu traverser tant de dangers, ni ses malheurs ne t'ont adouci : dur, tu lui portes une haine sans pardon et à ta colère injuste il n'y a pas de fin. Tu nies même sa gloire et expliques que le meurtre de Méduse est faux. « Je vais te donner une preuve du vrai, cachez vos yeux. » Persée dit, et la tête de ce roi, de la tête de Méduse, il en fait une roche vide de sang.

Minerve et les Muses

La déesse du Triton accompagne son frère né de la pluie d'or. Au creux d'un nuage, bien enveloppée, elle quitte Sériphon, à droite elle laisse Cythnos et Gyaros et, par ce chemin qui semble le plus court, va à Thèbes, jusqu'à l'Hélicon des vierges. Elle atteint la montagne, s'installe et dit à ses sœurs savantes : « On parle d'une fontaine nouvelle, c'est arrivé à mes oreilles, que le sabot du cheval Vole-Vite, le fils de Méduse, a ouverte. C'est la cause de mon voyage. Je veux voir cette chose miraculeuse. Lui, je l'ai vu naître du sang de sa mère. » Uranie répond : « Quoi que tu viennes voir chez nous, déesse, tu nous fais le plus cher plaisir. Tu as bien entendu, Pégase est à l'origine de cette source » - Uranie conduit Pallas aux sources sacrées. Pallas admire longuement les eaux créées sous le coup de sabot, regarde les bois des vieilles forêts, les grottes et les herbes de toutes sortes aux fleurs innombrables, elle les dit heureuses dans leur travail et dans leur lieu, les filles de Mnémosyne. Une des Muses lui répond : « Ah, si ta valeur ne t'avait portée vers de plus grandes œuvres, tu aurais participé, fille du Triton, à nos chœurs. Tu dis vrai, tu as raison d'apprécier notre art et notre lieu, nous avons une belle chance - tant qu'on nous laisse tranquilles. Mais rien n'est interdit au crime et tout effraie l'esprit des vierges ; le sinistre Pyrénée tourne dans ma tête, je n'ai pas l'esprit tranquille. Avec son armée thrace il a pris Daulis et les champs phocéens, le féroce, et possède d'injustes royaumes. Nous allions aux temples du Parnasse - il nous voit venir, vénère d'un air faux notre divinité :

MINERVE ET LES MUSES

« Filles de Mnémosyne ! (il nous reconnaît), arrêtez-vous, dit-il, n'hésitez pas, je vous prie, à éviter sous mon toit le ciel lourd et la pluie

(il pleuvait), souvent les dieux d'en haut entrent dans de pauvres baraques. » Émues par ses paroles et par le temps, nous acceptons, entrons chez lui. Les pluies ont cessé, les Aquilons ont vaincu l'Auster, les nuages sombres fuient dans le ciel lavé. Notre désir ? Partir. Pyrénée ferme sa porte, prépare sa violence ; nous nous échappons de nos ailes. Comme pour nous suivre, il monte, balourd, sur le toit, « C'est votre route, dit-il, ce sera la mienne », il se jette, en délire, du haut de la tour, tombe sur la face, les os de son crâne se brisent, mourant il frappe la terre, la teint d'un sang assassin. » La Muse parlait, des plumes frissonnent dans les airs, une voix la salue du haut des arbres. Pallas regarde là-haut, cherche de quelle bouche à paroles sonnent des mots si sûrs : la fille de Jupiter pense que c'est un homme qui parle. C'est un oiseau. Neuf oiseaux, qui pleurent leur sort, perchés sur des arbres - des pies, qui imitent tout. Une déesse explique à la déesse étonnée : « Il n'y a pas longtemps elles ont perdu une lutte et ont grossi le peuple des oiseaux. » Le riche Piérios les a engendrées dans le champ de Pella. Leur mère était Évippe de Péonie. Qui neuf fois a appelé Lucine la puissante, neuf fois pour accoucher. Ces sœurs vulgaires étaient fières de leur nombre et, par toutes les villes de l'Haémonie et par toutes les villes de l'Achaïe, elles allaient, venaient et engageaient le combat : « Cessez de tromper le peuple ignorant de vos charmes niais, si vous avez un peu confiance en vous, déesses de Thespies, luttez contre nous. Ni par la voix ni par l'art nous ne serons vaincues. Nous sommes de nombre égal. Ou vous nous donnez le pays des Hyantes, avec la fontaine de l'enfant de Méduse et Aganippe, ou c'est nous, des champs de l'Émathie jusqu'à la neigeuse Paéonie, qui vous donnons tout. Que les nymphes décident. »

Guerre des Géants contre les dieux

Lutter était honteux, abandonner plus honteux. Les nymphes choisies jurent par les fleuves, s'assoient sur des sièges de roche vivante. La première, celle qui a promis la lutte, est désignée : elle chante les guerres de ceux d'en haut, glorifie les Géants, ridiculise les faits des dieux ; Typhoée est sorti du profond de la terre, il a fait peur aux dieux, tous il les a fait fuir, jusqu'à ce que la terre d'Égypte et le Nil, divisé en sept bouches, les reçoivent, épuisés, Elle raconte : « Typhoée né de la terre y est venu aussi, les dieux se sont cachés sous figure de mensonges, Jupiter s'est fait chef de troupeau, d'où vient qu'on le dessine avec des cornes recourbées, Ammon le Libyen, le dieu de Délos, est en corbeau, l'enfant de Sémélé en chèvre, en chat la sœur de Phœbus, vache de neige est la fille de Saturne, Vénus se cache en poisson, le dieu du Cyllène sous les ailes d'Ibis. » Jusque-là elle variait le ton de sa voix sur la cithare. « Puis c'est à nous, filles d'Aonie. Mais peut-être tu n'as pas le temps ? Pas le loisir d'offrir tes oreilles à nos chants? » « Ne doute pas, raconte ton poème tout du long », dit Pallas qui s'installe sous l'ombre légère du bois.

Chant de Calliope : Cérès et Proserpine

La Muse répond : « Nous avons confié la lutte à une seule fille. » Elle se lève, un peu de lierre rassemble ses cheveux flottants, Calliope. Elle touche du pouce les cordes qui pleurent, soumet le poème aux cordes frappées :

"La première, Cérès, du soc courbé a ouvert la terre,

la première elle a donné des fruits et de doux aliments aux terres,

la première elle a donné des lois ; tout est cadeau de Cérès, c'est elle qu'il faut chanter. Pourvu que je dise des poèmes dignes de la déesse, déesse digne de poèmes. Trinacris, grande île, est posée sur les membres du Géant, de sa masse immense elle écrase, sous elle, Typhoée, qui a osé espérer le royaume du ciel. De toute sa force il lutte pour se relever, sa main droite sous le Pélore en Ausonie, la gauche sous toi, Pachynos, ses jambes pressées par Lilybée, l'Etna alourdit sa tête, à la renverse il crache du sable et féroce vomit de sa bouche une flamme, Typhoée. Souvent il se débat pour bouger les poids de terre, renverser de son corps les forteresses, les grandes montagnes. Alors la terre tremble et le roi des Silencieux a peur : que le sol s'ouvre, montre une large fente, que le jour y entre, effraie les ombres frissonnantes. Il craint ce désastre, le tyran du siège des ténèbres, et il sort, monté sur son char aux noirs chevaux ; prudent, il fait le tour des fondations de la terre. Il vient de vérifier que le terrain ne glisse pas et a quitté ses peurs ; Vénus, de la montagne d'Éryx, le voit qui erre ici et là, elle embrasse son fils-oiseau : « Mes armes, mes mains, mon fils, ma puissance, dit-elle, prends ces traits avec lesquels tu bats tout le monde, Cupidon. Dans la poitrine du dieu, plonge tes flèches vives, le sort lui a donné ce qu'il a de pire dans le triple royaume. Toi, les dieux d'en haut, Jupiter lui-même, les divinités de l'eau, tu les vaincs, tu les domptes - et celui qui dirige les divinités de l'eau. Pourquoi pas le Tartare? Pourquoi ne pas révéler le pouvoir de ta mère et le tien ? Il s'agit de la troisième partie du monde ! Même dans le ciel, quelle est ma patience, on nous méprise et avec moi diminuent les forces d'amour. Pallas, tu ne vois pas ? Et la lanceuse de flèches, Diane ? Comme elles s'éloignent de moi! La fille de Cérès aussi restera

vierge, si nous le supportons! C'est ce qu'elle espère. Toi, pour notre règne commun, si cela t'est cher, unis la déesse à son oncle », dit Vénus. Cupidon ouvre le carquois ; pour plaire à sa mère entre mille flèches il en choisit une, aucune n'est plus vive, aucune moins incertaine, celle qui obéit le mieux à l'arc. Contre son genou il courbe l'arc flexible, en plein cœur il frappe, du roseau crochu, Pluton. Non loin des remparts d'Henna, il y a un lac de hautes eaux, nommé Pergus. Caystros n'entend pas plus de chants de cygne que lui dans ses flots glissants. Une forêt couronne les eaux, en ceint un côté, de ses frondaisons comme d'un voile repousse les feux de Phœbus. Les branches donnent la fraîcheur, le sol humide des fleurs de Tyr, le printemps est infini. C'est là, dans ce bois, que Proserpine joue, elle cueille des violettes et des lys blancs, avec le plaisir d'une enfant emplit les paniers et sa robe, s'amuse à ramasser plus que les autres. Il la voit, il l'aime, il la prend, Pluton. Tant l'amour est pressé. La déesse, terrifiée, bouche triste, appelle sa mère et ses amies, surtout sa mère ; elle crie. Elle a déchiré le bord de sa robe, les fleurs cueillies s'échappent de la tunique qui tombe ; une si grande simplicité, elle est si jeune, la perte lui provoque un chagrin d'enfant. Le voleur lance son char, appelle les chevaux par leur nom, les excite, secoue leurs crinières et les rênes teintes de rouille sombre ; il va à travers les lacs profonds, les marais des Paliques qui sentent le soufre et bouillonnent dans la terre fendue, il va là où les bacchiades, nées à Corinthe aux deux mers, ont posé leurs remparts, entre des ports inégaux.

CHANT DE CALLIOPE : CÉRÈS ET PROSERPINE

La reine de l'Érèbe gémit : ce témoin elle le fait oiseau de mauvais augure, sa tête, arrosée d'eau du Phlégéthon, elle la change en bec, elle lui fait des plumes et de grands yeux ; il est ôté à lui-même, drapé dans des ailes fauves, il grossit de tête, se fléchit sous de longs ongles, à peine s'il bouge les ailes nées à ses bras immobiles, il devient un vilain oiseau, annonciateur de chagrin, hibou paresseux, présage sinistre pour les mortels. Il a dénoncé et on peut penser que sa langue a causé sa peine. Mais vous, filles d'Achéloüs, d'où portez-vous ces plumes et pieds d'oiseaux, ces visages de vierges ? Lorsque Proserpine cueillait des fleurs de printemps, vous étiez, sages sirènes, du nombre de ses compagnes ? Vous l'avez cherchée, en vain, sur tout le globe et, pour que la vaste mer sache votre souci, vous vouliez planer au-dessus des flots, de la rame de vos ailes et les dieux ont été bons pour vous, vous avez vu vos membres jaunir sous les plumes subites. Pour que le chant, né pour adoucir les oreilles, pour que le don si beau de votre bouche ne perde le langage, il vous reste un visage de fille et une voix humaine. Entre son frère et sa sœur triste Jupiter divise l'année à égalité; maintenant la déesse, divinité des deux règnes, est avec sa mère autant de mois qu'avec son époux. Se transforme aussitôt l'esprit et le visage de la mère. Et s'il pouvait paraître triste à Pluton, le front de la déesse est joyeux, comme un soleil couvert d'abord de pluvieux nuages qui des nuages sort vainqueur.

Le récit d'Aréthuse

Cérès la maternelle, rassurée, sa fille lui est rendue, demande la raison de ton exil : pourquoi, Aréthuse, es-tu une source sacrée ? Les ondes se sont tues. Leur déesse soulève à la surface de la source sa tête, sèche de sa main des cheveux verts et raconte les vieilles amours du fleuve de l'Élide : « J'étais une de ces nymphes d'Achaïe, dit-elle, il n'y en avait pas une pour courir les bois avec plus de plaisir, pour poser les filets avec plus de plaisir. Je n'ai jamais cherché à me faire une réputation de beauté et, même si j'étais courageuse, on m'appelait la belle. Que l'on vante mon visage ? Cela ne me plaisait pas. Les autres s'en réjouissent ; moi, de ce cadeau grossier, un corps, je rougis, et même, je crois que c'est une faute de plaire. Je revenais, lasse, je m'en souviens, de la forêt de Stymphale ; quelle chaleur, la fatigue redoublait la grande chaleur. Je trouve de l'eau, sans profondeur, sans murmure, transparente jusqu'au fond, on peut compter chaque caillou, à peine tu croirais qu'elle coule. Des saules blancs et des peupliers nourris à ses eaux donnaient de l'ombre à ses rives en pente. Je m'approche. D'abord je trempe le bout de mes pieds, puis ma tunique, ce n'est pas assez, je me déshabille, je pose ma robe douce sur un saule incliné, je plonge nue dans les eaux. Je les frappe, les fends, glisse de mille manières, bats l'eau de mes bras. J'entends, au milieu du gouffre, un je-ne-sais-quoi, un murmure, terrifiée je m'arrête sur le bord de la source.

"Où vas-tu si vite, Aréthuse, dit, sous ses eaux, Alphée, où vas-tu si vite? "me dit-il encore, d'une voix rauque. Comme je suis, je fuis sans ma robe, ma robe sur l'autre rive, le fleuve me presse, brûle, je suis nue, il me croit prête pour lui,

LE RÉCIT D'ARÉTHUSE

je cours, il me poursuit comme une bête, comme les colombes fuient d'une aile frissonnante le faucon, comme le faucon traque les colombes frissonnantes. Jusque sous Orchomène, Psophis, Cyllène, les vallées du Ménale, le froid Érymanthe et Élis, je cours. Il n'est pas plus vif que moi. Mais je ne peux plus, je n'ai pas les mêmes forces, supporter la course. Lui il endure les longs efforts. À travers plaines, montagnes couvertes d'arbres, rochers, grottes, partout où il n'y a pas de chemin, je cours. Le soleil est dans mon dos. Je vois l'ombre longue à mes pieds, à moins que ce ne soit la crainte. Mais le bruit, ça c'est sûr, de ses pieds, me terrifie, le puissant souffle de sa bouche fait voler les rubans de mes cheveux. Épuisée par l'effort de la fuite : « Aide-moi, je suis prise, dis-je, j'ai porté tes armes, Diane, tu m'as souvent donné ton arc et les flèches fermées dans le carquois. » La déesse est émue. De tous les nuages épais elle en prend un, le jette sur moi. Couverte de brouillard, le fleuve ignorant me cherche parmi les nuages creux, deux fois, au lieu où la déesse me cache, il vient, sans savoir, et deux fois : « Hé, Aréthuse, hé Aréthuse ! » il crie. Que je suis malheureuse dans mon cœur! Ne suis-je pas comme l'agnelle quand au fond de l'étable elle entend les loups hurler ? Ou comme le lièvre qui caché sous un buisson voit les bouches ennemies des chiens et n'ose, de son corps, faire un mouvement ? Alphée ne recule pas. Il ne voit aucune trace de mes pas ; il fixe le nuage et ma place. Une froide sueur envahit mes membres coincés, des gouttes bleues tombent de tout mon corps. Où que je bouge le pied je coule, de mes cheveux la rosée tombe et, plus vite que quand je te raconte l'histoire, je me change en liquide. Le fleuve reconnaît les eaux aimées, laisse le visage d'homme qu'il avait pris,

se transforme, pour se mêler à moi, en ses propres eaux. La déesse de Délos ouvre le sol ; plongée dans des cavernes aveugles je cours à Ortygie, chère pour son nom de déesse, celle qui la première m'a poussée sur les airs du dessus. »

Triptolème

Aréthuse a fini. La déesse de la Fertilité attelle à son char deux serpents et coince dans leur bouche des freins. Au milieu du ciel et de la terre, par les airs elle vole. Elle envoie, dans la ville de la déesse du Triton, son char léger. À Triptolème, elle donne des graines ; lui ordonne, ici dans la terre rude et ici dans la terre à cultiver de nouveau, de les semer. Maintenant, sur l'Europe, la terre d'Asie, par les hauteurs, Triptolème vole, puis tourne vers la rive des Scythes. Le roi d'ici était Lyncus. Il entre aux foyers de ce roi. D'où il vient, la raison de son voyage, son nom, on le lui demande, et son pays : « Mon pays, dit-il, c'est la célèbre Athènes, Triptolème, mon nom. Je suis venu par les eaux, sans bateau, sans mes pieds, par les terres : le ciel m'a ouvert le chemin. Je porte les cadeaux de Cérès ; répandus sur les vastes champs ils donneront des moissons fructueuses et de doux aliments. » Le roi barbare est jaloux : il voudrait être l'auteur d'un si grand bienfait. Quand le jeune homme est alourdi de sommeil, il l'approche avec le fer ; quand il va pour percer la poitrine, Cérès le fait lynx ; elle ordonne que par les airs le garçon de Mopsopus agite de nouveau son attelage sacré.

Le châtiment des piérides

La plus célèbre d'entre nous avait fini son chant savant. Les nymphes d'une voix commune disent

Arachné

La déesse du Triton a empli ses oreilles de ces paroles, apprécié les chants et la juste colère des filles d'Aonie.

Alors elle se dit : « Louer est peu de chose. Il faut être louée.

Ne pas laisser sans punir mépriser ma divinité. »

Elle se tourne vers le sort d'Arachné de Maéonie.

Celle-ci ne lui cédait pas dans le talent de tisser la laine, entendait-on. Ni par son état, ni par son nom elle n'était célèbre – mais par son art. Son père était Idmon de Colophon, il teignait de pourpre de Phocée les laines qui ont soif.

La mère était morte, mais venait du peuple comme son mari. Arachné pourtant, dans les villes, s'était fait un nom inoubliable à force de talent – même si elle était née dans une petite maison et habitait la petite ville de Hypaépa. Pour voir son magnifique travail, souvent, les nymphes laissaient les vignes du Tmolus,

les nymphes laissaient les ondes du Pactole. Arachné aimait regarder les robes toutes faites, et regarder aussi comment elles se font, il y a tant de beauté en cet art. Soit elle roulait la laine brute en pelotes, soit elle pressait l'ouvrage entre ses doigts, d'une longue poussée, répétée, attendrissait les cordons semblables à des nuages, soit elle tournait le fuseau arrondi d'un pouce léger, soit à l'aiguille elle dessinait : tu la croyais élève de Pallas. Elle le niait, offensée d'avoir une maîtresse, même grande : « Qu'elle se batte contre moi. Vaincue, je ne refuserai rien. » Pallas imite une vieille dame, à ses tempes colle de faux cheveux blancs et d'un bâton soutient ses membres fragiles. Elle commence : « Le grand âge ne nous porte pas que des maux à fuir. L'expérience nous vient avec les années. Ne méprise pas mon conseil. Cherche-toi la plus belle réputation de faiseuse de laine chez les mortels. Cède à la déesse et pour tes paroles, prétentieuse, à voix suppliante demande le pardon. Ce pardon qu'elle donne à qui le lui Arachné la regarde de travers, abandonne les fils commencés, retient à peine sa main, son visage montre sa colère et elle répond à Pallas méconnaissable : « Pauvre folle, au bout de ta longue vieillesse! Avoir trop longtemps vécu, misère! Que t'écoute

Arachné la regarde de travers, abandonne les fils commencés, retient à peine sa main, son visage montre sa colère et elle répond à Pallas méconnaissable :

« Pauvre folle, au bout de ta longue vieillesse !

Avoir trop longtemps vécu, misère ! Que t'écoute ta belle-fille si tu en as ou si tu en as, ta fille.

Moi j'ai assez de mes conseils à moi. Ne crois pas m'être utile avec ton avis. Mon opinion reste la même.

Et pourquoi ne vient-elle pas elle-même ? Pourquoi évite-t-elle le combat ? »

Alors la déesse : « Elle est venue. » Et elle retire sa forme de vieille et se montre Pallas. Les nymphes adorent sa divinité, les femmes de Mygdon aussi. La seule sans terreur, c'est la fille.

Elle a rougi – subite, la rougeur a marqué malgré elle son visage, puis s'évanouit comme l'air pourpre le fait dès qu'Aurore bouge,

comme après un petit temps l'air blanchit, soleil levé. Arachné reste là – dans le désir d'une palme stupide elle court à son malheur ; la fille de Jupiter ne recule plus, ne prévient plus, ne retarde plus le combat. Vite, les deux s'installent d'un côté et d'autre, tendent deux toiles sur les fins métiers à tisser; les toiles nouées, un roseau sépare le métier, au milieu, de la navette aiguë, la trame se faufile, que les doigts dévident, et entre les métiers les dents taillées dans le peigne qu'on frappe cognent. Toutes les deux vont vite, une robe ceint leur poitrine, leurs bras habiles bougent, le talent trompe le travail. Là, la pourpre qui sent le cuivre de Tyr est tissée avec des ombres fragiles de petites nuances, comme quand la pluie a frappé les rayons de soleil, un arc couvre le ciel immense d'une longue courbure, au-dedans, variées, les ombres brillent de mille couleurs, juste le passage trompe les yeux qui regardent, ce qui se touche est semblable, juste les extrémités diffèrent. Là, l'or souple se mêle aux fils et de la vieille histoire est racontée sur la toile. Pallas, c'est le rocher de Mars, sur la citadelle de Cécrops, qu'elle peint. Et l'antique débat autour du nom de cette terre. Les douze dieux du ciel, sur leurs sièges hauts, Jupiter au milieu, en majesté sacrée, sont assis. Chaque visage désigne chaque dieu. Jupiter, c'est une image de roi. Elle fait le dieu de la mer : debout, qui frappe de son long trident les rochers escarpés. Du milieu de la blessure du rocher jaillit le flot, preuve qu'il réclame la ville. Elle se donne le bouclier, se donne la lance de pointe aiguë, se donne le casque pour sa tête ; sa poitrine est défendue de l'égide, elle figure que la terre, frappée de la pointe de sa lance, fait naître un olivier avec des fruits pâles, et les dieux admirent. Une Victoire pour la fin.

Pour que sa rivale comprenne par l'exemple de sa gloire le prix qu'elle peut attendre pour sa folle audace, aux quatre coins elle ajoute quatre combats, clairs de couleur, différents parce qu'en miniature. Dans un coin, on a Rhodope de Thrace et Haémus, aujourd'hui montagnes glacées1, corps mortels alors, qui avaient pris sur eux les noms des plus grands dieux. Le sort lamentable de la mère de Pygmée, de l'autre côté. Junon l'a vaincue au combat, a ordonné qu'elle soit une grue et qu'elle déclare la guerre à son peuple. Elle peint aussi Antigone², qui a osé rivaliser avec l'épouse du grand Jupiter. La reine Junon l'a changée en oiseau et ni Ilion ni son père Laomédon n'ont empêché que toute blanche, vêtue de plumes, cigogne, elle ne s'applaudît elle-même de son bec cliquetant. Il reste un côté, c'est Cinyras en deuil, les escaliers du temple, les membres de ses enfants³, il les embrasse, se jette sur la pierre, pleure. C'est ce qu'on voit. Pallas dessine sur les bords les oliviers de la paix. Une manière, par son arbre, de mettre fin à son travail. La fille de Maéonie dessine Europe, trompée par l'image d'un taureau. Tu dirais un vrai taureau, de vrais flots. On voit Europe qui regarde les terres qu'elle quitte, on la voit crier vers ses compagnes et craindre le toucher de l'eau bondissante et relever ses pieds timides. Elle fait aussi Astérie, prise par un aigle en lutte, elle fait Léda, couchée sous les ailes d'un cygne, elle ajoute, caché sous une image de satyre, Jupiter, qui donne deux bébés à la très jolie fille de Nyctée. Le voici Amphitryon avec toi, reine de Tirynthe, il prend, il est or avec Danaé, feu pour jouer avec la fille d'Asopus, berger avec Mnémosyne, serpent bigarré avec la fille de Déo. Toi aussi, Neptune, changé en taureau fou de la fille d'Éole, elle te dessine ; sous visage d'Énipée

tu conçois les Aloïdes, bélier tu abuses de la fille de Bisalte et elle t'a senti passer, blonde de cheveux, la mère très tendre des moissons, elle t'a senti cheval et, avec sa crinière de couleuvres, elle t'a senti oiseau, la mère du cheval-oiseau, et elle t'a senti dauphin, Mélantho. À chacun elle rend son apparence, aux lieux elle rend leur apparence. Voici Phœbus sous image de paysan, avec une fois les plumes de l'épervier, une fois la peau d'un lion, berger il joue avec la fille de Macarée, Issé, Liber déguisé en grappe de raisin trompe Érigone, Saturne en cheval donne vie à Chiron le Double. Le bord de la toile, cerclé d'une fine frange, montre des fleurs et du lierre tout entrelacés. Pallas ne peut rien, la Jalousie ne peut rien contre l'œuvre ; la mégère blonde se plaint de ce succès, déchire l'œuvre de couleur, les crimes des dieux du ciel tissés, elle tient la navette, venue du mont Cyrore et avec, trois fois, quatre fois, frappe le front d'Arachné. La malheureuse ne supporte pas. Désespérée, d'un lacet elle se noue la gorge. Elle est pendue, Pallas a pitié et la soulage : « Que tu vives, mais vives pendue, pauvre fille! dit-elle. Et cette même loi, cette peine, n'espère pas sur l'avenir, je l'édicte pour toute ta famille, pour tes neveux lointains. » Elle s'éloigne et l'arrose des sucs d'une herbe d'Hécate, aussitôt les cheveux touchés du triste poison tombent, et avec eux le nez et les oreilles, la tête devient minuscule, elle est toute petite de corps, à son flanc des doigts maigres s'accrochent, comme des jambes, tout le reste est ventre. Il lui reste pourtant de quoi tisser, l'araignée travaille comme autrefois sa toile.

NIOBE

Niobé

Toute la Lydie frémit. Par les places de Phrygie, la rumeur court et occupe, dans les conversations, le monde entier. Avant ses noces, Niobé connaissait Arachné, elle vivait comme elle en Maéonie, sur le Sipyle. La peine qu'a reçue Arachné, fille de son peuple, ne lui enseigne pas à céder aux dieux du ciel, ni à user de paroles modestes. Bien des choses lui donnent cet orgueil. Mais ni l'art de son mari, ni sa famille, ni la puissance de son grand royaume, qui pourtant la flattent, ne la flattent comme ses enfants. La plus heureuse des mères : c'est ce qu'on aurait dit de Niobé, si elle ne l'avait cru elle-même. La fille de Tirésias, celle qui sait le futur, Manto, allait, de rue en rue, poussée par le mouvement divin, elle annonçait : « Filles de l'Isménos, venez, nombreuses, donnez à Latone et aux deux petits de Latone vos prières pieuses et de l'encens. Tressez de laurier vos chevelures, par ma bouche Latone l'ordonne. » On obéit. Toutes les femmes de Thèbes ornent leur front de feuilles, comme elle a dit. Elles donnent aux flammes sacrées de l'encens et des paroles de prière. Et voici qu'elle vient, Niobé, avec la foule de ses compagnes, ses vêtements superbes de Phrygie, de l'or tissé. Autant que la colère le permet, belle, bougeant, avec sa tête magnifique, les cheveux lâchés sur ses épaules. Elle s'arrête. Elle pose, haute, autour d'elle, ses yeux fiers : « Quelle folie! dit-elle. Préférer les dieux dont on vous parle aux dieux que vous voyez ? Pourquoi célébrer Latone aux autels ? Moi, ma divinité n'a pas besoin d'encens ? Tantale est mon père, lui seul a pu toucher les tables des dieux, la sœur des pléiades est ma mère, le très grand Atlas est mon grand-père, qui porte sur son dos l'axe du ciel; et Jupiter est mon grand-père, et c'est ma gloire, il est aussi mon beau-père! Les peuples de Phrygie me craignent ; le palais de Cadmus

est sous mon règne; nous dirigeons les murs, bâtis grâce à la lyre de mon mari, avec leurs habitants. Où que je tourne les yeux dans la maison, je vois d'immenses richesses. Ajoutez à ça mon visage, digne d'une déesse. Ajoutez à ça sept filles, autant de garçons, bientôt des gendres, des belles-filles. Cherchez : j'ai peut-être une raison d'être fière ? Osez me préférer une fille de je ne sais qui, d'un Titan, Céos, une Latone, à qui la terre si grande, jadis, a refusé une place pour accoucher. Ni au ciel, ni sur terre, ni dans les eaux on ne l'a reçue, votre déesse, l'exilée du monde - à la fin, pitié pour la vagabonde : « Tu vas étrangère en toutes terres, comme moi dans les eaux », dit Délos, qui lui donne un lieu mouvant. Elle devient mère de deux enfants. La septième part de mon ventre. Je suis heureuse. Qui dit le contraire ? Je serai heureuse. Qui en doute ? J'ai tout, je suis tranquille. Trop grande pour que l'histoire me nuise. Qu'on m'enlève beaucoup, il me restera beaucoup plus. Mes bonheurs dépassent mes peurs. Imaginez qu'on retire quelque chose au peuple de mes enfants. Pillée, je ne serais quand même pas réduite à deux, ça, c'est la foule de Latone! Qu'est-ce qui la sépare de rien? Vite, laissez vos sacrifices, ôtez ce laurier de vos cheveux. » Les femmes ôtent, laissent le sacrifice, ce qu'elles peuvent faire, c'est vénérer, en un petit murmure, la déesse4. La déesse est révoltée. Sur la cime du Cynthe, elle parle comme ça à ses deux enfants : "Donc, moi, votre mère, exaltée de votre naissance, je ne le cède à aucune déesse sauf à Junon, mais est-ce que je suis déesse? Je doute ; on m'éloigne des autels où je suis depuis des siècles! Ô mes enfants, venez à mon secours! Ce n'est pas ma seule douleur. À ce redoutable affront, la fille de Tantale ajoute l'injure : elle vous met derrière ses propres

enfants, elle ose, et moi, que ça lui retombe dessus, elle me dit sans enfant, elle montre une langue digne de celle de son père. » Latone allait ajouter des prières à son récit. « Tais-toi, dit Phœbus, une longue plainte retarde la peine. » Phœbé dit pareil ; vifs, ils glissent par les airs, arrivent à la citadelle de Cadmus, cachés sous les nuages. Il y avait une plaine claire, large, ouverte, près des remparts, piétinée sans cesse par les chevaux, une foule de roues et de durs sabots avait molli les terres au-dessous. Quelques-uns des sept enfants d'Amphion montaient de bons chevaux, pressaient leurs dos rougis du suc pourpre de Tyr, les dirigeaient de rênes lourdes d'or. Parmi eux, Isménus, premier que sa mère autrefois dans son flanc a porté. Alors qu'il guidait en cercle sûr la course d'une bête au galop, qu'il forçait sa bouche écumante : « À moi ! » s'écrie-t-il. En pleine poitrine il reçoit une flèche, fichée ; d'une main mourante il lâche les freins et, sur le flanc, côté droit, doucement, s'écroule. Tout près, qui a entendu dans le vide le bruit du carquois, voici Sipylus ; il lâche les freins, comme un marin devinant la pluie aux nuages ; il fuit, en tous sens déploie ses voiles, que pas un souffle léger ne lui échappe. Il lâche les freins ; il n'évite pas le trait qui le suit ; la flèche, en tremblant, bien dans le cou, s'accroche, le fer nu traverse la gorge. Sipylus, tête la première, sur les jambes au galop et sur la crinière, roule, tache la terre de son sang chaud. Le malheureux Phaédimus et l'héritier du nom, Tantale, ont fini leur travail habituel et passent à la gymnastique des jeunes gens dans la palestre brillante. Ils se portent des coups, en étreinte serrée, poitrine contre poitrine ; lancée d'un arc tendu, unis comme ils sont, la flèche les perce l'un et l'autre. Ils pleurent ensemble, sous la douleur ensemble abandonnent

leurs membres au sol, ensemble gisent, se tournent vers la dernière lumière, soufflent ensemble leur vie. Alphénor les voit, frappe et déchire sa poitrine, v vole, veut soulager les corps gelés de ses baisers. Il tombe, en plein devoir d'amour. Le dieu de Délos le brise, au profond du cœur, d'un fer porteur de mort. Il l'arrache, voici une partie du poumon extraite à la pointe de l'épée, avec sa vie son sang coule dans les airs. Ce n'est pas une simple blessure qui touche Damasichthon aux cheveux longs. Le coup est à cet endroit où la cuisse commence et s'articule, souple, au mollet musclé. Tandis que d'une main celui-ci tente de retirer le trait qui le tue, une autre flèche lui passe par la gorge, jusqu'aux plumes. Le sang la chasse ; craché dans les hauteurs, il brille, saute au loin dans l'air vrillé. Le dernier, Ilioné, en priant, levait ses bras inutiles. « Dieux, vous tous, ensemble, disait-il, ignorant qu'il ne faut pas les supplier tous, épargnez-moi. » L'archer est ému, ne peut rappeler le trait, le tue - mais d'une plus petite blessure, la flèche n'a pas frappé profond le cœur. La rumeur, le chagrin du peuple, les larmes de la famille informent la mère de cette ruine si soudaine ; elle s'étonne que les dieux aient pu, s'indigne qu'ils aient osé, qu'ils possèdent tant de droits. Le père, Amphion, fer poussé dans la poitrine, met fin, en mourant, à la lumière et au chagrin. O, comme cette Niobé est autre que cette Niobé qui chassait autrefois le peuple des autels de Latone, et se promenait, tête haute, en pleine ville, jalousée des siens! Maintenant elle fait pitié, même à son ennemi! Sur les corps glacés, elle se couche et sans ordre distribue les derniers baisers à tous ses enfants. Puis elle lève ses bras livides au ciel :

« Nourris-toi, cruelle, de ma douleur, Latone, nourris-toi, dit-elle, rassasie ton cœur de ma tristesse5, rassasie ton cœur de bête, dit-elle encore, de sept morts je suis morte; bondis, gagnante; triomphe, ennemie. Pourquoi gagnante ? Je suis malheureuse, mais j'ai plus que toi qui es heureuse. Après toutes ces morts je gagne encore. » Elle dit. Et une corde, d'un arc tendu, résonne, qui effraie tout le monde, sauf Niobé. L'audace dans le malheur. Se tenaient dans leurs habits noirs devant les lits des frères les sœurs aux cheveux libres. Parmi elles, l'une retire le trait accroché à son ventre, mourante elle tombe sur son frère allongé; une autre, qui essaie de consoler sa pauvre mère soudain se tait, pliée en deux par la blessure, ne ferme la bouche que quand la vie s'en va6. Celle-ci qui veut fuir s'écroule ; celle-là meurt sur sa sœur ; celle-ci se cache, celle-là tu peux la voir frissonner. Six sont données à la mort, six reçoivent diverses blessures ; il en reste une. De tout son corps, la mère, de toute sa robe, la couvre. « Laisse-m'en une, la petite, de toutes je te demande la petite, elle crie. La seule. » Elle demande et, tandis qu'elle demande, la petite meurt. Elle a tout perdu, s'assied au milieu de ses fils, de ses filles, de son homme sans vie, se durcit de malheur. L'air ne bouge pas ses cheveux, le visage ne reçoit plus le sang, les yeux sont immobiles dans les joues tristes, rien n'est vivant sur l'image. À l'intérieur, la langue est gelée sous son palais dur et dans les veines ça cesse de bouger. La tête, elle ne peut la pencher, les bras les remuer, le pied le faire aller, et dans son ventre aussi, c'est de la pierre. Pourtant elle pleure, entourée d'un tourbillon de vent violent, on la porte en son pays. Fixée au sommet d'une montagne, elle devient liquide. Aujourd'hui encore le marbre coule de larmes.

Les paysans de Lycie, Marsyas et Pélops

Depuis, tout le monde, hommes et femmes, craint la colère de la puissance divine ; tous, avec respect, empressement, vénèrent la grande puissance de la déesse aux jumeaux. Comme il arrive, après ce dernier événement, on en raconte de plus anciens. Ouelqu'un dit : « Dans les champs fertiles de Lycie, de vieux paysans aussi ont méprisé la déesse, qui ont été punis. La chose n'est pas connue, il s'agissait d'hommes du peuple. C'est incroyable. J'ai vu, j'y étais, le lac et le lieu du prodige. Trop vieux, incapable de faire la route, mon père me demande de ramener de là-bas les bœufs qu'il a choisis ; il me trouve un guide, un homme du pays. On traverse les pâturages, et voici, au milieu d'un lac, noir de la cendre des sacrifices, un vieil autel entouré de roseaux tremblants. Mon guide s'arrête et d'un murmure effrayé : « Sois bonne pour moi », dit-il. Moi, du même murmure : « Sois bonne », dis-je. Je demande si c'est l'autel des naïades, de Faunus ou d'un dieu du pays. L'étranger me répond : « Non, dans cet autel, il n'y a pas de divinité de montagne. L'autel nomme la déesse à qui autrefois l'épouse royale a interdit cette terre, celle que Délos la nomade a reçue en prières, quand elle flottait, île légère. Là, couchée contre un palmier, à côté de l'arbre de Pallas, Latone a fait naître ses jumeaux, malgré leur marâtre. D'ici aussi, l'accouchée a dû fuir Junon, dit-on, sur son sein elle portait les deux bébés dieux. Alors que le soleil brûle les plaines, au pays de Chimère, au bord de la Lycie, la déesse épuisée après sa longue peine, asséchée de la chaleur de l'astre, connaît la soif : les enfants avides ont bu le lait à ses mamelles. Alors elle aperçoit au fond de la vallée un lac de petite eau, les paysans y ramassent l'osier

Les paysans de Lycie, Marsyas et Pélops

Cyané et Aréthuse

Il y a un endroit, entre Cyané et Aréthuse de Pise, qui serre et ferme entre ses bras étroits une plaine d'eau. Ici était Cyané, on a donné son nom au lac, la plus célèbre des nymphes de la Sicile. Du fond du gouffre elle s'est dressée jusqu'au ventre et a reconnu la déesse : « Vous n'irez pas plus loin, dit-elle, tu ne peux pas être le gendre de Cérès sans son accord ; il faut demander, pas prendre. Si je peux comparer de petites choses aux grandes, moi aussi Anapis m'a aimée. Il m'a suppliée, pas terrorisée comme tu as fait, et je l'ai épousé. » Elle dit. Des deux côtés elle tend les bras et empêche. Le fils de Saturne ne retient plus sa colère, il excite ses terribles chevaux et dans les profondeurs du gouffre il brandit son sceptre royal, d'un bras fort, et le plante. La terre frappée fraie une voie vers le Tartare et reçoit au milieu du cratère le char qui dégringole. Cyané, triste de l'enlèvement de la déesse, méprisée dans son droit et le droit de sa source, reçoit dans le cœur une inguérissable blessure, muette se consume de larmes. Elle a été autrefois leur grande déesse et en elles, les eaux, elle s'amincit. Tu peux voir ses membres mollir, ses os fléchir, ses ongles quitter leur dureté. De tout le corps, ce qui se liquéfie d'abord, c'est le plus menu : les cheveux de ciel, les doigts, les cuisses, les pieds; le passage en eaux gelées pour les membres maigres est bref ; après ça, les épaules, le dos, le flanc et la poitrine s'en vont en fins ruisseaux, elle est exténuée, au lieu d'un sang vif dans ses veines défaites coule un suc, ne reste rien que tu puisses toucher. Pendant ce temps la fille, par sa mère épouvantée, est cherchée en vain sur toutes terres, sous toutes mers. Aurore, cheveux mouillés, quand elle se lève ne la voit pas

traîner par là, ni Hespérus. La mère, de ses deux mains, allume à l'Etna le pin qui prend feu et jusqu'aux ténèbres glaciales, sans repos, le porte. Quand le jour maternel émousse les étoiles, du coucher du soleil jusqu'au lever, la mère cherche la fille. Morte de fatigue, elle a soif, aucune source ne rafraîchit sa bouche ; lorsqu'elle aperçoit, couverte de paille, par hasard, une baraque, elle frappe à la petite porte ; en sort une vieille femme, elle voit la déesse et lui donne, à sa demande, un doux breuvage saupoudré d'orge grillée3. La déesse boit ; un enfant de dur visage, pas gêné, s'arrête devant elle, rit, l'appelle gloutonne. Blessée, la déesse qui n'a pas tout bu, sur le garçon qui parle encore, jette l'orge mêlée au breuvage. Le visage se tache, et où il porte des bras il porte des jambes. Ajoute une queue à ses membres changés. De format réduit, sans grand pouvoir de nuire, il est tout serré, de taille plus petite qu'un petit lézard. La vieille femme le regarde, pleure, veut toucher le miracle, il la fuit, cherche les ténèbres, prend un nom qui va avec sa couleur, corps étoilé de gouttes variées4. Par quelles terres la déesse erre-t-elle, par quelles mers ? il serait long de le dire. Elle cherche ; le monde manque. Elle retourne en Sicile. Elle court partout, vient au bord de Cyané. Si elle n'avait pas été changée, celle-ci lui raconterait tout. Elle veut, mais la bouche, mais la langue ne peuvent dire. Elle n'a rien pour parler. Elle donne des signes évidents, des indices à la mère. En ce lieu, par hasard, dans le gouffre sacré, la ceinture de Perséphone est tombée, elle la montre dans les eaux. La déesse la reconnaît et, comme si enfin elle comprenait l'enlèvement, elle arrache ses cheveux en désordre, frappe et refrappe des paumes sa poitrine. Elle ne sait pas encore où est sa fille, elle insulte toutes terres,

les appelle ingrates, indignes des fruits qu'elle offre, tout d'abord Trinacria, où elle a trouvé des traces de sa perte. D'une main cruelle elle brise les charrues qui remuent la glèbe, furieuse donne la mort aux paysans et aux bœufs de labour, s'arrange pour que les champs ne rendent rien et pour gâter les récoltes. Cette terre est abondante, dans le grand monde on le sait, mais cela devient faux. Les blés meurent en herbe, trop de soleil, trop de pluie les abîment, les étoiles et les vents les ravagent, les oiseaux avides picorent les graines semées, l'ivraie, le chardon épuisent les moissons de froment, comme la mauvaise herbe. Alors l'amante de l'Alphée porte sa tête hors des eaux de l'Élide, secoue ses cheveux mouillés du front aux oreilles et dit : « Mère d'une fille cherchée par le monde entier, mère des fruits, arrête ta peine immense. Ne t'attire pas, violente, la colère d'une terre fidèle. La terre n'a pas mérité ça, ouverte malgré elle pour l'enlèvement. Je ne te supplie pas pour ma patrie, je suis ici en invitée, Pise est ma patrie, je suis née dans l'Élide, je vis étrangère en Sicile, mais cette terre m'est plus chère que toute autre; maintenant Aréthuse, j'ai ici mon foyer, j'y ai ma demeure ; toi, très douce, préserve-la. Pourquoi m'a-t-on changé de lieu, m'a-t-on fait traverser de si grandes eaux, pourquoi m'a-t-on portée à Ortygie ? L'heure viendra de te le dire, la bonne heure, quand tu seras libre de soucis et que tu auras meilleure mine. La terre m'offre une voie praticable, je m'emporte dans ses grottes profondes, je soulève la tête, je vois des étoiles inattendues. J'ai donc glissé sous les terres, dans le gouffre du Styx, et je l'ai vue, de mes yeux, là-bas, ta Proserpine, elle est bien triste, son visage n'est pas sans terreur, mais elle est reine, mais elle est la plus grande du monde aveugle, mais elle est femme puissante du tyran des Enfers. »

La mère, stupéfiée, comme une roche, longtemps ressemble à une foudroyée ; frappée de lourde douleur et lourde de folie, elle monte sur son char dans les airs du ciel. Là, des nuages plein le visage, elle se dresse devant Jupiter, cheveux défaits, révoltée : « Pour moi, je viens, suppliante, devant toi, Jupiter, dit-elle, pour mon sang, pour le tien. Si la mère ne peut rien, la fille peut émouvoir le père ; je t'en prie, prends bon soin d'elle, même si elle est née de moi. l'ai cherché longtemps ma fille et je l'ai trouvée enfin, si on peut dire trouver quand on perd, ou si on peut dire trouver quand on sait où elle est. L'enlèvement, je peux le supporter, si on me la rend. Ce n'est pas d'un mari brigand dont ta fille est digne - elle n'est pas que ma fille. » Jupiter répond : « Elle est notre témoin, notre devoir commun, à toi et moi, mais, si tu veux bien donner de vrais noms aux choses, ce qui s'est passé n'est pas un outrage, c'est de l'amour. Ce gendre n'est pas une honte pour nous, il suffit, déesse, que tu l'acceptes. Si même il n'avait que ça : être frère de Jupiter! Il n'a pas que ça. Il m'a cédé la place ? C'est le hasard. Si ton désir est grand de les séparer tous les deux, Proserpine reviendra au ciel, mais retiens ceci : seulement si là-bas elle n'a pris aucun aliment dans sa bouche, une précaution des Parques. » Il dit. Pour Cérès, c'est sûr, il faut faire revenir sa fille. Les destins ne le permettent pas, la jeune fille a rompu le jeûne, alors qu'elle se promenait dans les beaux jardins, elle a cueilli, à un arbre incliné, un fruit pourpre, et de l'écorce pâle elle a sorti sept grains, elle les a pressés dans sa bouche ; de tous, seul Ascaphale l'a vue, qu'autrefois dit-on, Orphné, une des plus connues des nymphes de l'Averne5, a enfanté avec l'Achéron, sous les forêts noires. Il l'a vue. Le cruel la dénonce, empêche le retour.

Médée, Jason et la Toison d'or

Les descendants de Minyas coupaient les flots de la poupe des vaisseaux de Pagase et, dans une nuit perpétuelle, traînant sa pauvre vieillesse, on pouvait voir Phinée; les jeunes, nés de l'Aquilon, avaient chassé loin du visage du vieux les oiseaux-femmes¹, avaient beaucoup souffert sous le commandement de Jason; à la fin ils arrivent aux eaux rapides du Phase boueux.

Les voici chez le roi, ils lui demandent la toison du bélier de Phrixus.

Une masse terrible de grands travaux leur est imposée.

Chez la fille d'Aétès naissent des feux puissants, elle lutte longtemps; elle ne peut vaincre sa fureur par la raison: « Tu résistes en vain, Médée, je ne sais quel dieu t'empêche. Étonnant, non, ça ressemble à ça, ce qu'on appelle l'amour?

Pourquoi les ordres de mon père me paraissent trop durs?

Parce qu'ils sont trop durs. Pourquoi, à peine je le vois,

j'ai peur qu'il ne meure ? Pourquoi une si grande peur ? Secoue les flammes nées dans ton cœur de fille, si tu le peux, malheureuse. Si je pouvais, je guérirais. Une force nouvelle, le désir, me pousse à faire quelque chose, mon esprit me conseille autre chose. Je vois le mieux, je suis d'accord, je fais le pire. Pourquoi, fille de roi, pour un étranger, te consumes-tu? Pourquoi rêves-tu tes noces dans un autre pays du monde? Ta terre peut te donner ce que tu aimes. Qu'il vive ou meure ? Aux dieux de voir. Qu'il vive ! Je peux bien les en prier, même sans amour. Qu'a-t-il fait, Jason? L'âge de Jason ne peut pas vous toucher ? Il faut être cruel ! Et sa naissance ? Et son courage ? Et qui, même s'il n'y avait pas ça, ne peut s'émouvoir de son visage ? Moi, il émeut mon cœur. Si je ne lui porte pas d'aide, il va être soufflé par la gueule du taureau, il va courir sur des ennemis sortis de terre, sa propre moisson, il sera donné en proie, en bête sauvage, au dragon gourmand. Si je supporte ça, je suis née d'une tigresse, je porte dans le cœur du fer ou de la roche, j'avoue. Et pourquoi pas : le regarder mourir ? faire le crime par les yeux ? Pourquoi pas : exciter le taureau contre lui ? Exciter ceux qui naissent de la terre et le dragon qui ne dort pas ? Que les dieux veuillent le meilleur! Je ne dois pas espérer, je dois faire. Est-ce que je vais offrir le royaume de mon père et par mon aide, je ne sais qui, un étranger, sera sauvé ? Grâce à moi il s'échappera? Sans moi il donnera ses voiles au vent? Il sera l'homme d'une autre ? Et moi, Médée, je resterai avec ma peine ? S'il peut faire ça, me préférer une autre, qu'il meure, l'ingrat. Mais ce visage qu'il a, cette noblesse dans l'esprit, cette beauté! Je peux craindre qu'il me trompe ou qu'il oublie ce que j'ai fait ? Avant, il me donnera sa parole, je le forcerai à prendre pour témoins les dieux. Qu'est-ce que tu crains? Tout est sûr. Vas-y, fais vite. À toi toujours il se devra, Jason. Sous une torche solennelle, il te joindra à lui ; dans les villes

des Grecs tu seras fêtée par une foule de mères, en sauveuse. Alors moi, ma sœur, mon frère, mon père, mes dieux, le sol natal, emportée par les vents, je vais les laisser? Oui, parce que mon père est cruel, oui parce que ma terre est barbare, mon frère est un bébé et ma sœur est d'accord avec moi, le plus grand des dieux est en moi. Je ne laisse pas de grandes choses, je trouve de grandes choses : le titre de sauveuse de la jeunesse grecque, un lieu meilleur, un pays de belle réputation, des coutumes, les arts du lieu, et cet homme, qu'à la place des choses que possède toute la terre, Jason, je veux. Il sera mon mari, on me dira heureuse, chérie des dieux. Je toucherai de la tête les étoiles. Je ne sais pas ce que c'est, ils parlent de montagnes qui se choquent au milieu des eaux, d'une Charybde ennemie des navires, qui avale les flots, les vomit, d'une Scylla rapace, entourée de chiens sauvages, qui aboient dans la Sicile profonde... Oui, tenant ce que j'aime, accrochée à sa poitrine, j'irai par les longs flots ; embrassée à lui je ne craindrai rien ou, si j'ai peur, j'aurai peur pour mon mari, c'est tout. Mais tu penses ça, « ton mari » ? Tu mets un beau nom sur ta faute, Médée. Vois un peu quelle grande barbarie tu vas commettre et, si tu peux, fuis ta faute. » Elle dit. Devant ses yeux : le droit, l'amour des parents, la pudeur s'installent et Cupidon tourne son dos vaincu. Elle allait aux autels anciens d'Hécate, fille de Persès, qu'un bois ombragé couvrait au cœur de la forêt. Déjà elle était plus forte, son ardeur, chassée, reculait, soudain elle voit le fils d'Aéson - la flamme éteinte se rallume, ses joues rougissent, son visage resplendit; comme se nourrit de vent la petite étincelle cachée sous la cendre, comme elle grandit, resurgit, tout agitée, avec la force d'avant, ainsi l'amour adouci, que tu croyais tranquille, reprend feu dès qu'elle le voit, dès qu'il paraît.

MÉDÉE, JASON ET LA TOISON D'OR

Et il est plus beau que d'habitude, le fils d'Aéson, sous cette lumière! Tu peux comprendre son amour! Elle le regarde et sur son visage, comme si elle le voyait enfin, tient les yeux fixés et ne croit pas, la folle, qu'elle voit un mortel ; elle ne se détourne pas de lui. Il commence à lui parler, il lui prend la main, l'étranger, lui demande, à voix douce, de l'aide, lui promet son lit; elle dit, versant des larmes : « Ce que je dois faire, je le sais. Ce n'est pas l'ignorance qui me trompe, c'est l'amour. Tu seras sauvé, c'est mon cadeau. Sauvé, donne-moi ce que tu promets. » Lui, par les autels de la déesse aux trois formes, par la divinité de cette forêt, par le père qui voit tout, père de son futur beau-père, par ses aventures, par tous ses dangers, il jure. On le croit. Aussitôt il reçoit les herbes enchantées, il apprend à s'en servir et tout heureux rentre chez lui. Le jour suivant, l'aurore a chassé les étoiles palpitantes, le peuple se rassemble sur le champ sacré de Mars, s'installe sur les hauteurs. Le roi lui-même s'assied au milieu de l'armée, vêtu de pourpre, on le reconnaît à son sceptre d'ivoire. De leurs narines dures comme du diamant, les taureaux aux pieds de bronze soufflent Vulcain, les herbes touchées de vapeurs brûlent ; comme des cheminées pleines résonnent, quand des cailloux dissous dans une fournaise souterraine produisent du feu, aspergés d'eau, ainsi, fermées dans les poitrines, les flammes roulent, ainsi les gorges embrasées résonnent. Pourtant le fils d'Aéson marche aux taureaux. Ils tournent vers lui de menacantes têtes, terribles, des cornes pointées de fer, ils frappent le sol poussiéreux de leurs pieds fourchus, remplissent le lieu de gémissements fumants. Les Minyens sont raides de peur. Lui, Jason, descend, il ne sent pas l'haleine de feu tant les remèdes sont puissants, d'une main audacieuse il caresse les poils pendants,

soumet les bêtes au joug, les force à conduire le poids lourd de la charrue, à creuser au fer un champ qui ne l'a jamais été. La Colchide s'émerveille. Les Minyens, de leurs cris, gonflent et poussent son courage. Alors lui, de son casque de bronze, sort les dents du serpent, les sème dans les champs labourés. La terre mollit les semences teintes du venin vigoureux, les dents croissent et deviennent, engendrées, de nouveaux corps. Comme dans le ventre de la mère le bébé prend son aspect d'homme, compose à l'intérieur ses petits morceaux, et ne sort pas tant qu'il n'est pas mûr vers les airs communs, ainsi, dans les entrailles de la terre fécondée une image d'homme est fabriquée, elle surgit sur la plaine qui l'accouche ; plus étonnant : l'image secoue ses armes, créées en même temps. Lorsque les Pélasges² voient ces hommes prêts à jeter les lances au bout pointu à la tête du garçon d'Haémonie, ils perdent, de peur, la face et le courage. Elle aussi est effrayée, celle qui l'a protégé; - elle voit que le garçon, seul, est menacé de tant d'ennemis, elle pâlit, soudain, glacée, vide de sang, tombe assise. Peut-être que ses herbes ne sont pas assez fortes ? Un chant! Elle fredonne un chant d'aide, elle évoque les arts magiques. Lui, il jette au milieu des ennemis une lourde pierre, il retourne vers eux ce Mars qu'il éloigne de lui. Nés de la terre, les frères meurent, de blessures mutuelles, ils sont tombés en une guerre civile. Les Achéens félicitent le vainqueur, le tiennent, le serrent dans leurs bras jaloux. Toi aussi tu voudrais, fille barbare, embrasser le vainqueur. La pudeur t'arrête. Tu ne vas pas l'embrasser quand même ? Non, tu ne le fais pas, par souci pour ta réputation. Ce que tu peux, c'est être heureuse en secret, tu remercies tes poèmes et les dieux qui en sont les auteurs. Reste à endormir par des herbes le dragon veilleur qui, remarquable, avec sa crête, ses trois langues, ses dents courbées, est l'horrifiant gardien de l'arbre d'or.

Elle le couvre de l'herbe au suc du Léthé, dit trois paroles pour lui faire un bon sommeil, des paroles qui arrêtent la mer en mouvement et les fleuves excités. Le sommeil vient dans les yeux ignorants ; le héros, fils d'Aéson, fier, s'empare de l'or, son butin. Il emporte avec lui l'auteur du cadeau, un autre butin. Vainqueur, il arrive au port d'Iolcos, avec sa femme.

Le rajeunissement d'Aéson

Pour leurs enfants retrouvés, les mères d'Haémonie et les pères de grand âge portent des cadeaux, des encens amassés sur la flamme fondent, on met de l'or aux cornes des victimes, on fait des vœux ; mais Aéson n'est pas à la fête, il est tout près de la mort, épuisé par ses vieilles années ; alors son fils : « Ô toi à qui je dois le salut, j'avoue, ma femme, tu m'as tout donné, la somme de tes bienfaits dépasse toute croyance, si tu peux (tes poèmes, que ne peuvent-ils pas?) ôte un peu de mes années et donne-les à mon père. » Il ne retient pas ses larmes. Elle est émue par l'amour de la demande, et Aétès, abandonné, revient en son esprit troublé. Elle n'avoue pas ses sentiments : « Quoi ? dit-elle, Quel crime tu dis, là, mon mari ? À quelqu'un tu crois que je peux transmettre un morceau de vie ? Hécate ne le permet pas, ce que tu veux n'est pas juste - mais ce que tu veux je vais le faire, je vais te donner mieux, Jason. Par mon art je vais attaquer le grand âge de mon beau-père, sans le rajeunir de tes années, si la déesse aux trois formes m'aide, si par sa présence elle favorise mes immenses projets. » Manquent trois nuits avant que les cornes de la lune ne se joignent pour former un cercle. Quand, tout à fait pleine, luit la lune et regarde la terre, de son image refaite,

Médée sort de chez elle, vêtue d'une robe libre, pieds nus, cheveux nus sur les épaules, elle va, à pas errants, par les muets silences du milieu de la nuit, seule; hommes, oiseaux et bêtes sont livrés au grand repos ; elle rampe, sans bruit, comme endormie, aucun bruit dans les haies, les feuilles immobiles font silence, l'air humide fait silence, seules les étoiles clignotent, vers elles Médée tend les bras, trois fois tourne sur elle, trois fois dans le fleuve prend de l'eau, arrose sa chevelure, pousse trois hurlements, bouche ouverte, genou ployé sur la terre dure : « Nuit, dit-elle, si fidèle aux secrets, vous, qui aux feux du jour, toutes d'or, avec la lune, succédez, étoiles, toi, Hécate aux trois têtes, tu sais mes idées, tu viens pour aider mes chants, mes arts magiciens, c'est toi, Terre, qui fournis aux magiciens les herbes du pouvoir, et les airs et les vents et les monts et les fleuves, les lacs, les dieux, tous les dieux des forêts, tous les dieux de la nuit, venez. Avec votre aide, quand je veux, sur les rives étonnées, les fleuves remontent aux sources, j'arrête ce qui bouge, je bouge de mon chant les flots immobiles, je pousse les nuages, je fais venir les nuages, les vents je les chasse, je les appelle, J'écrase la bouche des serpents d'un mot, d'un poème, vivantes roches arrachées à la terre robuste, je les remue, et les forêts et je veux que tremblent les monts, et que le sol meugle et que les mânes sortent des tombeaux. Toi aussi, Lune, viens à moi, les bronzes de Témèse allègent tes douleurs, mon poème fait pâlir le char de mon aïeul, mes poisons font pâlir l'Aurore. Pour moi, vous avez affaibli les flammes des taureaux, du poids de la charrue courbée vous avez écrasé leur cou douloureux. Vous avez jeté en guerre fauve les enfants du serpent, vous avez endormi le rude gardien et l'or, trompant son justicier, vous l'avez envoyé dans les villes grecques.

Maintenant, au tour des potions. Qu'un vieux, rajeuni, retourne en la fleur de son âge et en ses premières années. Vous me donnerez ça. Pas en vain qu'elles ont clignoté, les étoiles, pas en vain qu'on l'a tiré, ce char de dragons-oiseaux - et il est là. » Il était là. Tombé du ciel, le char. Aussitôt elle monte, caresse les cous soumis des dragons, de ses mains légères agite les rênes, tout en haut est emportée, regarde Tempé, en Thessalie, au-dessous. Elle dirige ses serpents vers les régions choisies. Les herbes nées sur l'Ossa, les herbes du haut Pélion, celles de l'Othrys et le Pinde et l'Olympe plus grand que le Pinde, elle les étudie, arrache à la racine celles qu'il faut, les autres elle les tranche du croissant de sa faux de bronze. Sur les rives de l'Éridan, de nombreuses herbes lui plaisent, de nombreuses sur celles de l'Amphryse, et tu n'es pas de reste, Énipée, ni toi, Pénée, ni les eaux du Sperchius, on ne peut pas dire que vous ne l'aidez pas, ni les rives de joncs de Bœbé. Elle cueille une graine de vie à Anthédon, près de l'Eubée, on ne savait pas encore qu'elle changerait le corps de Glaucus. Déjà le neuvième jour, sur son char aux ailes de dragon, et déjà la neuvième nuit on l'a vue courir par toutes les plaines ; elle revient. Les dragons n'ont été touchés que par l'odeur et pourtant ont perdu leur peau de vieillesse pleine d'années. Elle arrive, s'arrête ici, avant le seuil, avant les portes. Elle n'est couverte que de ciel. Elle fuit le contact des hommes. Elle a élevé deux autels de gazon, un à droite pour Hécate, un à gauche pour la Jeunesse. Elle les entoure de rameaux, de branches de forêt, non loin elle creuse la terre de deux trous et y fait des sacrifices : elle plonge le couteau dans la gorge d'une toison noire, arrose de sang les fosses béantes. Elle verse un bol de vin limpide, elle verse un autre bol de lait tiède. elle invente des phrases, apaise les divinités de la terre,

demande au roi des ombres et à l'épouse qu'il a enlevée de ne pas priver trop vite le corps du vieil homme de son souffle. Quand elle les a apaisés par les prières, par un long murmure : le corps épuisé d'Aéson, qu'il soit porté dans les airs, dit-elle - et par le poème elle le livre au plein sommeil. Semblable à un mort, elle l'étend sur un tapis d'herbes. Le fils d'Aéson, au loin! Au loin, dit-elle, ses ministres! Ou'ils détournent les yeux des secrets interdits. Ils fuient, comme elle a dit. Cheveux défaits, Médée, facon bacchante, fait le tour des autels brûlants et plonge les torches fendues dans les noirs fossés, teintes de sang elle les allume sur les deux autels. Trois fois par la flamme, trois fois par l'eau, trois fois par le soufre elle purifie [le vieil homme. En même temps, un bon remède dans un vase de cuivre bouillonne, mijote, blanchit dans des grosseurs d'écume. C'est là que les racines coupées dans la vallée d'Haémonie, les graines, les fleurs et le jus noir, elle les cuisine, elle ajoute des pierres du fin fond de l'Orient, des sables que le flux de l'Océan a lavés, les rosées cueillies par une nuit de lune, les ailes de l'horrible vampire, sa chair, les entrailles du loup de double nature, celui qui change en homme sa face féroce ; elle n'oublie pas la peau d'écailles, fine, de la vipère du Cinyps, le foie d'un cerf qui a beaucoup vécu, elle ajoute des œufs et une tête de corneille qui a passé neuf siècles. Avec ces choses et mille autres qui n'ont pas de nom elle prépare un plan, la barbare, trop grand pour les mortels. Avec un rameau de doux olivier, sec depuis longtemps, elle brasse, mélange le tout de bas en haut. Et voici que le vieux bâton versé dans le cuivre chaud d'abord devient vert, vite après se revêt de feuilles, soudain est chargé de lourdes olives.

Partout où le feu jette, du cuivre creux, ses écumes, partout où sur terre tombent les gouttes brûlantes, l'herbe verdit, des fleurs et de doux pâturages poussent. Dès qu'elle voit ça, épée dégainée, Médée tranche la gorge du vieux, fait sortir le sang ancien et remplit le corps du suc ; Aéson le reçoit, le boit par la bouche ou la blessure, adieu barbe blanche et cheveux blancs, qui prennent couleur noire.

La maigreur, chassée, fuit ; la pâleur, la vieillerie s'en vont, on remplit les rides creuses de matière de corps, les membres s'assouplissent. Aéson s'étonne : autrefois, il y a quarante années, il se souvient, il était ainsi.

D'en haut, Liber a vu ce miracle monstre, il comprend qu'à ses nourrices, les jeunes années peuvent être rendues et il prend ce cadeau de la Colchidienne.

Médée et Pélias

Les ruses ne s'arrêtent pas : la fille du Phase simule une colère contre son mari, suppliante se réfugie chez
Pélias ; puisqu'il est lourd de vieillesse,
ses filles la reçoivent. En peu de temps la maligne
Colchidienne les prend dans un mensonge d'amitié.
Elle leur raconte les plus grands de ses mérites, Aéson qui
a perdu sa vieillerie – là-dessus elle insiste.
L'espoir est soumis aux filles nées de Pélias :
avec un art pareil rajeunir leur père!
Elles le veulent. Que Médée fixe son prix, même sans limite.
Elle, un bref moment, se tait. Elle semble hésiter.
Elle laisse en suspens, faussement sévère, la demande.
Bientôt elle promet : « Pour que vous ayez vraiment confiance en mon cadeau, dit-elle, je ferai de la plus vieille des bêtes de votre troupeau, par mes remèdes, un agneau. »

Aussitôt on lui apporte un bélier épuisé d'innombrables années, cornes courbées autour du creux des tempes. Avec le couteau d'Haémonie elle pique la gorge flétrie, et ne tache que d'un petit peu de sang son fer. L'empoisonneuse plonge les membres de la bête, les sucs de vie, dans le cuivre creux ; les membres du corps diminuent, les cornes brûlent et les années avec les cornes ; on entend un tendre bêlement qui vient du fond du cuivre. Aussitôt, tout le monde s'étonne du bêlement, un agneau bondit, il joue, il fuit, il cherche des mamelles de lait. Les filles de Pélias sont saisies. Les promesses se sont montrées fiables ; les filles insistent d'autant plus. Trois fois Phœbus a ôté leur joug à ses chevaux plongés dans le fleuve d'Hibérie, scintillent pour la quatrième nuit radieuse les étoiles, quand la fille menteuse d'Aétès sur le feu pose de l'eau pure et des herbes sans puissances : alors, comme un mort, le corps lâché, le roi et les gardes du roi tombent dans le sommeil; les chants et la puissance de la langue magique les y ont plongés. On appelle les filles, elles entrent dans la chambre avec la Colchidienne, entourent le lit. « Qu'est-ce que vous attendez, à ne rien faire ? Sortez vos glaives, videz le sang ancien que je remplisse les veines d'un sang jeune. Entre vos mains est la vie, l'âge de votre père. Si vous avez de l'amour, si vous ne nourrissez pas de vains espoirs, faites le travail pour votre père, aux armes chassez sa vieillesse ; en enfonçant le fer expédiez le pus. » Ainsi, la plus aimante devient la moins aimante, pour ne pas faire le crime elle fait le crime ; aucune ne peut regarder les coups ; les filles détournent les yeux, donnent des blessures à l'aveugle, tête tournée, mains cruelles. Lui, dégoulinant de sang, sur un coude soulève son corps, à moitié déchiqueté tente de quitter le lit et, au milieu de tant de coups de glaive, tend ses bras blancs :

« Que faites-vous, mes filles ? Qui vous arme à mort contre un père ? » dit-il. Les filles, leur tombent et le cœur et la main. Il allait en dire plus ; la Colchidienne lui arrache les mots et la gorge et dans les eaux chaudes le plonge, en morceaux.

Fuite de Médée

Si elle ne s'en était allée avec les serpents ailés dans les airs, elle n'aurait pas échappé à sa peine ; elle fuit dans les hauteurs, par-dessus le Pélion ombragé, les toits de Philyra, par-dessus l'Othrys et ces lieux qu'on connaît par l'aventure du vieux Cérambus. Ici, aidé par les nymphes, soulevé dans l'air par des ailes, du temps où la terre lourde était étouffée sous l'océan, il a échappé, sans étouffer, aux eaux de Décalion. À sa gauche, Médée laisse Pitane d'Éolie, la figure de pierre du long serpent, le bois de l'Ida, où Liber a caché ce qu'a volé son fils, le petit taureau, sous image d'un faux cerf, là où le père de Corythis est enterré sous un peu de sable ; elle laisse ces champs, que Maéra a effrayés d'un aboiement nouveau, la ville d'Eurypylus, où les mères de Cos ont porté des cornes alors que s'éloignait l'armée d'Hercule, Rhodes de Phœbus, Ialysus chez les Telchines, d'un coup d'œil ils ensorcelaient tout, Jupiter les déteste, il les enfouit sous les eaux de son frère. Elle franchit les remparts de Carthée, dans la vieille Céos, où le père Alcidamas vit ; du corps de sa fille, une douce colombe va naître, et il s'en étonnera. De là elle voit les lacs d'Hyrié, Tempé, chez Cygnus, que bientôt on fêtera en cygne. Phyllius, à la demande de l'enfant Cygnus, lui donne des oiseaux et un lion sauvage, domptés. L'enfant lui ordonne de vaincre un taureau et Phyllius le vainc ; celui-ci, irrité de voir son amour toujours méprisé,

refuse le taureau à l'enfant qui réclame ce dernier cadeau. Révolté : « Tu vas désirer me l'avoir donné », dit l'enfant ; il saute d'un haut rocher. Tous pensent qu'il est tombé. Il est devenu cygne, suspendu dans l'air, avec des ailes de neige. Sa mère Hyrié, ignorante qu'il vit, en pleurant fond et de son nom on fait un étang. à côté est Pleuron, où de ses ailes tremblotantes, Combé, fille des Ophias, a fui les coups de ses enfants. Ici, Médée aperçoit les champs de Calaura, consacrés à Latone, qui ont vu un roi et sa femme transformés en oiseaux. À droite est Cyllène, où Ménéphron avec sa mère couche, à la mode des bêtes sauvages. Plus loin elle voit Céphison, il pleure sur le sort de son petit-fils, transformé par Apollon en gros phoque, elle voit la maison d'Eumélos, en deuil de son fils enlevé dans les airs. Enfin, avec ses serpents ailés, elle atteint Éphirée, près du Pirène. Ici au premier âge les vieux corps mortels, dit-on, sont nés de champignons du temps des pluies. Après que la Colchidienne a brûlé de poisons la nouvelle fiancée³, après que les deux mers ont vu la maison du roi en flammes, que l'épée de la haine s'est plongée dans le sang des enfants, la mère, affreusement vengée, fuit les armes de Jason. Emportée par les dragons du Titan, elle entre dans la citadelle de Pallas, qui, très juste Phénè, et toi, vieux Périphas, vous a vus voler ensemble et a vu, en équilibre sur ses jeunes ailes, la fille de Polypémon. Egée reçoit Médée, la seule chose qu'on puisse lui reprocher. L'hospitalité ne suffit pas, il la met dans son lit, par mariage.

FUTTE DE MÉDÉE

Thésée et Médée

Thésée arrivait, enfant ignorant de son père, le courageux avait pacifié l'isthme aux deux mers. Pour le perdre, Médée prépare ce qu'autrefois elle a emporté avec elle des rives de la Scythie : l'aconit. On se souvient que l'aconit est né des dents du chien Échidna ; il y a une grotte aveugle, à la béance de ténèbres, il y a un chemin en pente, le héros de Tirynthe en a fait sortir l'habitant, qui refusait le jour et ses rayons scintillants, qui tournait les yeux, attaché par des chaînes d'acier : Cerbère. Qui, excité d'une colère rageuse remplit l'air de trois aboiements, arrose les champs verts d'écumes blanches. On croit que ces écumes ont poussé dru, ont trouvé aliment dans le sol fertile et fécond, ont pris la force de nuire. Cette plante qui naît, vivace, sur les durs rochers, les paysans l'appellent « aconit⁴ » ; trompé par sa femme, Égée lui-même, le père, en donne à son fils, comme à un ennemi. De sa main ignorante, Thésée prend la coupe qu'on lui offre, et quand le père, sur la poignée d'ivoire, reconnaît la marque de famille, il écarte de la bouche de son fils la boisson du crime. Médée, elle, fuit la mort dans un nuage qu'inventent ses poèmes. Le père se réjouit que son fils soit sauvé, et pourtant, cela tenait à un fil, une immense barbarie aurait pu être commise ; le père allume de feux les autels et remplit les dieux de cadeaux, les haches frappent les cous costauds des bœufs, les cornes liées de bandelettes. Aucun jour, dit-on, plus festif, n'a brillé pour le peuple d'Érechtée5. Les pères et le peuple s'occupent des banquets, les poèmes ne manquent pas, le vin donne du talent, on chante : « Toi, grand Thésée, Marathon s'est émerveillé du sang du taureau de Crète, le paysan est tranquille, il laboure ses champs près de Corinthe,

c'est ton cadeau, c'est ton travail ; la terre d'Épidaure grâce à toi a vu tomber le fils de Vulcain le porteur de massue⁶, le bord du Céphise a vu tomber Procuste le cruel, Éleusis, qui appartient à Cérès, a vu la mort de Cercyon. Sinis est mort aussi, il usait de ses grandes forces, il pouvait courber les troncs et de là-haut poussait vers la terre, bien fort, les pins, pour briser les corps ennemis. La frontière aux remparts des Lélèges, à Alcathoé, est sûre : après la mort de Sciron elle s'est ouverte ; aux os brisés du brigand la terre refuse un lieu, l'onde refuse un lieu, on raconte que longtemps ballottés les os durcissent en rochers ; à ces rochers le nom de Sciron s'attache. Si on veut compter tes titres et tes années, tes actes sont plus que tes années ; pour toi, très courageux, nous formons des vœux publics et prenons les boissons de Bacchus. » Résonne de la faveur du peuple et des prières pour le héros la maison royale et aucun lieu n'est triste dans la ville.

Minos contre Égée

Minos contre Égée

Pourtant (il est vrai qu'aucun plaisir n'est pur, toujours un souci s'introduit dans les bonheurs), Égée ne reçoit pas, en recevant son fils, une joie tranquille.

Minos prépare la guerre. Il est fort sur terre, il est fort sur mer – mais c'est en colère paternelle qu'il est le plus fort. Il veut venger de ses armes justes la mort d'Androgée.

D'abord il réunit pour cette guerre des forces amies.

Puissant comme toujours, il parcourt les flots sur son bateau volant. Ici il se lie avec Anaphé et le royaume d'Astypalée.

Anaphé, c'est par des promesses, le royaume d'Astypalée, par la guerre. Ici, l'humble Mycone, ici les champs crayeux de Cimolus,

Cythnus fleurie de thym, la plate Sériphos,

Paros de marbre, et celle qu'a livrée Arnée l'impie,

160

440

la Sithonienne, qui a accepté l'or qu'en avare elle avait réclamé, a été changée en oiseau qui adore l'or, noir de pieds, le choucas, couvert d'ailes noires. Mais Oliaros, Didyme, Ténos, Andros, Gyaros et Péparéthos, fécondes en brillantes olives, ne vont pas aider les bateaux de Gnose. Sur la gauche, vers Énopie, Minos se dirige, c'est le royaume d'Éaque. Les anciens l'ont appelé Énopie, mais lui, Éaque, lui donne le nom de sa mère, Égine. La foule se précipite pour connaître un homme d'une si grande réputation. Courent à lui Télamon et, plus jeune que Télamon, Pélée, et le troisième fils d'Éaque, Phocus. Éaque lui-même sort, lent, lourd de vieillesse, et il demande pour quelle raison Minos vient à lui. Alors son chagrin de père est réveillé et il soupire et lui dit ces mots, le chef des cent peuples : « Je t'en prie, viens en aide à mes armes, que je prends pour mon fils. Participe à cette pieuse armée. Je demande en consolation une tombe. » Le petit-fils d'Asopus dit : « Tu demandes, en vain, ce que ma ville ne peut pas faire ; aucune terre n'est plus unie à celle de Cécrops que la mienne ; ce sont nos accords. » Minos s'en va, triste. « Tes traités vont te coûter cher », dit-il. Il pense qu'il lui est plus utile de menacer de guerre que de la mener et d'y épuiser ses forces. Des murs d'Énopie, on pouvait encore voir les bateaux de Crète, lorsque, rapide, à pleine voile, voici une poupe grecque, entrant au port ami. Elle porte Céphale et un message de son pays. Les jeunes fils d'Éaque le reconnaissent, il y a longtemps qu'ils l'ont vu, ils lui donnent la main, le conduisent à la maison de leur père. Le héros remarquable, qui garde trace de son ancienne beauté, entre, il tient une branche de cet olivier cher au peuple. Se tiennent à la droite et à la gauche du vieux,

deux jeunes, Clytos et Butès, nés de Pallante. Après les premières paroles de bienvenue, Céphale porte son message, demande de l'aide, rappelle le traité et ce qu'ont juré leurs pères. Il ajoute que Minos veut le pouvoir sur toute l'Achaïe. Son éloquence sert la cause qu'il défend et Éaque, main gauche sur le manche de son sceptre : « Ne cherche pas de l'aide, dit-il, prends-la. Athènes, ne doute pas, les forces que possède cette île sont à toi, prends-les, comme tout ce qui est à moi7. L'énergie ne manque pas ; trop de soldats pour moi et mes ennemis. Grâce aux dieux, les temps sont heureux, pas d'excuse. » « Qu'il en soit ainsi, dit Céphale, je veux que ta ville croisse de citoyens, je suis arrivé tout à l'heure et j'ai connu la joie : si beaux, ces jeunes, du même âge, sont venus à ma rencontre. Je cherche les autres, nombreux, que j'ai vus autrefois, quand tu m'as reçu ici. » Éaque gémit, à voix triste il parle ainsi : « Le début est triste à pleurer ; la suite, un peu meilleure. Je voudrais te la raconter sans le début! Mais j'y vais dans l'ordre ; je ne vais pas faire de détours : os et cendre gisent ceux dont tu te souviens. Avec eux, tout ce que j'avais a péri!

La peste d'Égine

Une peste atroce, sur le peuple, par la colère de l'injuste Junon est tombée. Junon détestait ces terres nommées par sa rivale. Tant que le mal paraît mortel, tant qu'est cachée la cause terrible du si grand désastre, on lutte par la médecine. La mort va plus loin ; les secours, vaincus, renoncent. Au début, le ciel sous un épais brouillard presse les terres et dans les nuages enferme la chaleur molle.

La couronne d'Ariane

Minos paie ce qu'il doit à Jupiter, cent corps de taureaux. Dès qu'il touche la terre des Curètes, qu'il débarque, il décore son palais, y fixe ses butins. La honte d'une famille croît, l'adultère odieux de la mère est une évidence, vu l'incroyable monstre à deux formes. Minos va faire en sorte d'éloigner sa honte dans une maison aux nombreux replis, aux toits ouverts. Dédale, célèbre pour son talent dans l'art de construire, fait le travail, brouille les repères, mène les yeux en erreur le long de chemins sinueux et variés. Comme le Méandre de Phrygie dans les eaux limpides joue, en mouvements de va-et-vient flue et reflue, court, voit venir sur lui les eaux. là est changé en source, là en mer ouverte, fatigue ses eaux folles, ainsi Dédale remplit d'erreurs d'innombrables chemins ; à peine peut-il revenir lui-même sur le seuil, si grande est la tromperie du lieu. Après, il y enferme, de double figure, le garçon-taureau, deux fois le monstre se nourrit du sang de l'Actée, la troisième fois, neuf ans plus tard, l'histoire va le dompter. Une jeune fille aide Thésée : la porte que personne avant lui n'a trouvée, si difficile, il la découvre, par un fil suivi à tâtons ; il enlève la fille de Minos, mène ses voiles vers Dia et, cruel, laisse sa compagne sur le rivage. Abandonnée, elle pleure beaucoup, Liber l'embrasse, l'aide, veut faire d'elle une étoile claire et immortelle ; il prend la couronne sur son front et la jette au ciel. Elle vole par les airs menus et, tant qu'elle vole, ses pierres font des feux brillants, ils s'arrêtent ici, elle garde forme de couronne entre Celui qui est appuyé sur un genou et Celui qui tient un serpent.

Cependant, Dédale, fatigué de la Crète et de son long

prisonnier de la mer : « S'il me ferme les terres et les eaux,

Je conduis, suis mon chemin. » Il lui donne des leçons

de vol, arrange à ses épaules ces ailes de nouveau genre.

ne lui en donnera plus, s'élève d'un coup d'aile,

du nid conduit son tendre petit dans les airs.

ses mains de père tremblent. Il donne des baisers à son fils,

En plein ouvrage, en pleins conseils, ses vieilles joues se mouillent,

vole devant, craint pour l'enfant, comme un oiseau qui du haut

exil, touché de l'amour de sa terre natale,

le ciel me reste ouvert! Nous irons par là.

Il possède tout ? Il ne possède pas les airs, Minos. » Il dit. Il travaille à des arts inconnus, pour une nature nouvelle. Range en ordre les plumes, commence par la plus petite, une courte à côté d'une plus longue, tu peux les voir, inclinées ; ainsi la flûte de campagne autrefois, construite de roseaux variés. Il les attache au milieu avec du lin, en haut avec de la cire, ainsi disposées il les courbe un peu, imite de vraies ailes. Son enfant, Icare, est là, avec lui. Ignorant qu'il touche des outils de danger, sourire étincelant, quand la vague brise les envole il attrape les plumes, du pouce mollit la cire fauve, par son jeu retarde l'œuvre géniale du père. Quand il a mis la dernière main à son projet, l'artisan balance entre les deux ailes son corps, se pend dans les airs remués. Il explique à son fils : « Cours à mi-route, Icare, c'est un conseil, si tu vas trop bas, l'eau alourdira tes ailes, trop haut, le feu les brûlera. Vole entre deux. Ne regarde ni le Bouvier, c'est un ordre, ni la Grande Ourse, ni l'épée nue d'Orion.

Il crie de le suivre, lui enseigne cet art de malheur, bouge ses ailes, regarde derrière celles de son fils. Un pêcheur de poisson au roseau frissonnant, un berger appuyé sur son bâton, un laboureur sur sa charrue les voient, saisis : ils peuvent prendre les airs ? Ce sont des dieux ! Déjà sur la gauche était Samos, chère à Junon, on a dépassé Délos et Paros, à droite il y a Lébinthos et Calymné féconde en miel, l'enfant commence à se réjouir du vol fou, quitte son guide, poussé par ce désir de ciel, fait chemin plus haut. Juste à côté du soleil rapide, la cire odorante qui attache les plumes mollit. Il n'y a plus de cire. Ses bras nus, l'enfant les agite, il n'y a plus d'ailes, plus d'air à saisir, la bouche qui crie le nom du père tombe dans une eau bleue de ciel, qui prendra son nom. Le père malheureux, le père qui n'est plus père : « Icare, dit-il, Icare, dit-il, où es-tu? Où te chercher? Icare », dit-il – et il voit dans les eaux les plumes, il maudit son art ; le corps, il le cache dans un tombeau. La terre a pris le nom de celui qui y est enterré.

Perdrix

Il déposait le corps de son pauvre fils sous terre quand la perdrix bavarde le voit, posée dans une rigole de boue, elle applaudit des ailes, manifeste sa joie en chantant.

Unique dans l'espèce ailée, on ne l'a jamais vue avant, depuis peu oiseau, et pour toi, Dédale, un long reproche.

Sa sœur, ignorante du destin, a donné en apprentissage à Dédale son enfant; un enfant de douze ans, un esprit qui retient bien les leçons.

Il a tiré des arêtes qu'on remarque au milieu du poisson

un exemple : a taillé dans du fer acéré
des dents en série et inventé l'usage de la scie.
Le premier, d'un seul nœud, a joint deux bras de fer,
de sorte que, lorsqu'ils sont à égale distance,
l'un est immobile, l'autre trace un cercle.
Dédale est jaloux. Du haut de la citadelle sacrée de Minerve,
il le précipite. Il dit un mensonge : il a glissé. Mais l'enfant,
pour ses talents Pallas l'aime, le recueille et le change
en oiseau qu'elle couvre de plumes au milieu des airs.
La vigueur de son talent jadis si vif passe dans les ailes
et les pieds ; son nom, celui d'avant, lui reste.
C'est un oiseau qui ne porte pas son corps très haut,
il ne fait pas son nid dans les plus hautes branches ;
tout près de la terre il volette, dans les haies dépose ses œufs,
il se souvient d'autrefois et craint tout ce qui est hauteur.

Le sanglier de Calydon

La terre de l'Etna accueille un Dédale
bien fatigué; Cocale, qui a pris les armes, à sa prière,
se montre doux pour lui; en ce temps-là Athènes a cessé
de payer son lamentable tribut, grâce à Thésée.
Les temples sont décorés, on évoque Minerve la guerrière,
Jupiter, d'autres dieux; avec du sang en offrande,
des cadeaux, des tonnes d'encens, on les adore.

Dans les villes d'Argolide, une vague rumeur répand le nom
de Thésée et les peuples de la riche Achaïe
implorent son aide devant de grands dangers.
Son aide! Bien sûr la ville de Calydon a Méléagre,
mais suppliante, en prière, elle demande l'aide de Thésée. La cause?
Un sanglier, serviteur et vengeur de Diane la redoutable.
On raconte qu'Œnée, après les succès d'une année pleine,
a offert ses premiers fruits à Cérès, son vin à Lyaéus,

les breuvages de Pallas à la blonde Minerve. Il a commencé par les dieux des campagnes, poursuivi avec les autres ses hommages. Les seuls autels laissés sans encens, oubliés, ce sont ceux de Latone, dit-on. La colère touche aussi les dieux. « Je ne vais pas supporter qu'on ne m'honore pas. On ne dira pas que je ne me venge pas. » Dans les champs d'Œnée, Latone envoie, pour punir ce mépris, un sanglier, l'Épire herbeuse n'a pas de taureaux plus grands, mais la terre de Sicile en a de plus petits. De sang et de feu clignotent ses yeux, le cou hérissé se durcit, les poils comme de dures lances sont hérissés, Bouillante, dans des cris rauques, sur ses larges flancs, l'écume coule, les dents sont les dents des bêtes de l'Inde, la foudre sort de sa bouche, les feuilles brûlent à son souffle. Les blés qui croissent, en herbe, il les piétine, il fauche ce qui est mûr, l'espoir des paysans - ils peuvent pleurer. Il coupe Cérès quand elle est en épis. En vain les aires, en vain les greniers attendent les moissons promises. Les fruits lourds des longs sarments, il les abat, et le petit de l'olivier florissant, avec ses branches. Sauvage avec les bêtes : les bergers et les chiens ne peuvent les défendre, ni les farouches taureaux leurs troupeaux. Les gens s'en vont ; derrière les remparts de la ville, ils se croient en sécurité. Jusqu'à ce que Méléagre et une petite troupe de jeunes, en désir de gloire, s'unissent : les jumeaux de Tyndare, l'un il faut le voir au gant, l'autre à cheval, Jason, qui a construit le premier navire, Pirithoüs et Thésée heureux en amitié, les deux fils de Thestius, l'enfant d'Apharée, Lyncée, Idas le rapide, Cénus qui n'est pas encore femme, le sauvage Leucippe, Acaste fort au javelot, Hippothoüs, Dryas, Phœnix né d'Amyntor, les jumeaux d'Actor et Phylée, envoyé par l'Élide. Télamon ne manquait pas, le père du grand Achille,

avec le fils de Phérès, Iolaüs d'Hyantie, Eurytion l'infatigable, Échion invincible à la course, Narycius, Lélex, Panopéus, Hyléus et le sauvage Hippasus, Nestor en ses jeunes années, ceux que Hippocoon a envoyés de l'antique Amyclis, le beau-père de Pénélope, avec Ancée de Parrhasie, Ampyx le savant, et alors en paix avec son épouse, le fils d'Œclée. Et la fille de Tégée, beauté des bois du Lyrcée. Une petite épingle polie mord le bord de sa robe, sa chevelure toute simple, jointe d'un nœud, à l'épaule gauche résonne, d'ivoire, le carquois de flèches, dans la main gauche elle tient l'arc. Elle était comme ça, d'apparence. Son visage, vraiment, quoi dire, tu croirais une fille dans l'enfant, un enfant dans la fille. Il la voit, le héros de Calydon, il la voit et à peine il la voit la désire, en dépit des dieux ; il s'enflamme en cachette et : « Oh, comme serait heureux, digne d'elle, un homme! » Le temps et la pudeur ne lui laissent pas en dire plus. Le grand œuvre, le grand combat le presse. Une forêt plantée d'arbres, qu'aucun âge n'a abattue, commence ici, dans la plaine, donne sur ces terres en pente. C'est là que les hommes sont venus, certains tendent des pièges, certains détachent les chiens, certains suivent les empreintes et désirent trouver le danger. Il y avait une vallée profonde, où par ruisseaux les eaux de pluie tombaient ; au fond du ravin, le saule tendre, l'ulve légère, le jonc des marais, l'osier et les petites cannes sous le long roseau. Le sanglier, violent, dit-on, bondit au milieu de ses ennemis, comme un feu tapi sous des nuages entrechoqués. Par sa course, il piétine le bois, quel fracas dans la forêt frappée ; les jeunes crient, lancent de leur main forte les traits vibrants au large fer. La bête se rue, disperse les chiens et, si l'un d'eux empêche

sa fureur, d'un choc de travers, se débarrasse de l'aboyeur.

Mais elle va trop loin. L'auteur du coup est Jason de Pagase.

Une première arme, jetée du bras d'Échion,

elle accrochait le dos visé.

en vain fait au tronc d'un érable une miniblessure.

Une autre, si on ne l'avait lancée avec si grande force,

« Phœbus, dit le fils d'Ampyx, si je t'ai aimé, si je t'aime, donne-moi de toucher à coup sûr ce que je vise. » Autant qu'il le peut, le dieu exauce la prière. Le sanglier est frappé, mais pas blessé ; Diane au javelot qui volait a retiré le fer, le bois est arrivé sans pointe. La bête remue sa rage ; brûle fou comme la foudre, la flamme palpite dans ses yeux, souffle dans sa poitrine. Comme une masse vole, vive, lancée d'un nerf tendu, LE SANGLIER DE CALYDON va frapper les murs ou les tours pleines de soldats, sur les jeunes garçons, d'un élan sûr, le sanglier assassin se jette - et Hippalmon et Pélagon, qui défendent l'aile droite, il les renverse. Les alliés emportent ceux qui sont tombés. Mais Énésime, le fils d'Hippocoon, n'échappe pas aux coups de la mort, il tremble, prêt à tourner le dos quand, jarret coupé, ses muscles l'abandonnent. Peut-être le roi de Pylos serait lui aussi mort avant les temps de Troie, mais il prend appui sur sa lance plantée, saute sur les branches d'un arbre voisin, et voit, bien à l'abri, l'ennemi qu'il fuit. Celui-ci, féroce, frotte ses dents au tronc d'un chêne, il va en faire, des morts, avec ses nouvelles armes ; groin courbé, il plonge dans la cuisse du grand fils d'Eurytus. Les frères, pas encore astres célestes, jumeaux,

superbes tous les deux, tous les deux plus blancs que neige,

Ils l'auraient blessé, si le sanglier n'avait cherché, entre les forêts

opaques, les lieux inaccessibles aux javelots et aux chevaux.

à dos de cheval, agitent tous les deux dans les airs

les dards vibrants de leur lance, d'un geste tremblant.

Télamon poursuit la bête. Dans l'élan, imprudent, tête en avant, il tombe, piégé par la racine d'un arbre. Tandis que Pélée le relève, la fille de Tégée pose une flèche vive sur sa corde, la tire de son arc courbe. Fiché sous l'oreille, le roseau a frôlé le corps de la bête, la soie est rougie d'un peu de sang. Elle, heureuse du succès de son coup, ne l'est pas comme Méléagre ; le premier il a vu, le premier il montre ce qu'il a vu, le sang, aux camarades et : « Tu portes l'honneur que tu mérites », dit-il. Les hommes rougissent. Ils s'excitent, redoublent de courage ; dans les cris, jettent, en désordre, leurs lances. Trop de coups empêchent les coups. Voici, furieux, devant son destin, voici, d'Arcadie, l'homme à la double hache : « Apprenez que la lance d'un homme l'emporte sur celle d'une femme, ô jeunes gens, laissez-moi faire », dit-il. « Latone protège la bête de ses armes ? Diane n'est pas d'accord? Ma main détruira la bête. » Il dit des choses comme ça, orgueilleux, fanfaron, soulève la hache double des deux mains, debout sur ses orteils, les jambes tendues. La bête prévient son audace ; là où on meurt le plus vite, elle plonge ses deux dents, en haut de l'aine. Il tombe, Ancée, ses entrailles, dans un flot de sang, en masse, glissent, coulent, la terre en est toute mouillée. Le fils d'Ixion va à l'ennemi, Pirithoüs, dans sa main vigoureuse, secoue un pieu. « Éloigne-toi, lui dit le fils d'Égée, ô mon chéri, arrête-toi, mon âme. On peut être courageux au loin. La force téméraire d'Ancée lui a porté tort. » Il dit. Il envoie un lourd javelot à la pointe de bronze. Bien balancé, il pouvait exaucer son vœu, mais une branche feuillue, d'un arbre abattu, fait obstacle. Le fils d'Aéson envoie lui aussi une arme, le hasard la

LE SANGLIER DE CALYDON

détourne : la mort pour Céladon qui n'a rien demandé, l'arme lui entre dans le ventre, son ventre est fixé à la terre. La main du fils d'Œnée, c'est autre chose ; des deux lances qu'il envoie, une se plante en terre, l'autre en plein dans le dos de la bête. Tout de suite, sauvage, elle tourne en rond, sa bave frémit, se mêle au sang nouveau; voici l'auteur de la blessure, il irrite la colère de son ennemi, bien en face, lui enfonce un pieu resplendissant dans l'épaule. Les amis manifestent leur joie avec des cris de ferveur, veulent serrer de leur main la main du vainqueur. La bête sauvage, couchée sur ce grand espace de terre, ils la regardent, l'admirent ; la toucher n'est pas sans danger, pensent-ils, chacun trempe son arme dans son sang. Lui, vainqueur, pied posé sur la tête maudite : « Prends, fille de Nonacris, ce butin ; c'est mon droit, dit-il, qu'une part de ma gloire te revienne. » Aussitôt il lui donne la dépouille, dos hérissé de poils drus, bouche incroyable aux grandes dents. Un bonheur pour elle : tant le cadeau que l'auteur du cadeau. Les autres sont jaloux, on entend un murmure dans la troupe. À voix terrible, tendant les bras : « Va, pose ça, ne touche pas ces titres, femme, ils sont à nous ! crient les fils de Thestius, tu te fies à ta beauté, tu vas être déçue, le vainqueur ne va pas t'aimer longtemps. » À la fille ils prennent le cadeau, au garçon le droit d'en faire cadeau. Il ne supporte pas. Sa colère enfle, le fils de Mars grince des dents : « Apprenez, voleurs de la gloire d'un autre, ce que valent vos menaces. » Il plonge son fer de mort dans la poitrine de Plexippe, qui ne craignait rien de tel. Toxée hésite, que faire ? À la fois il veut venger son frère, à la fois craint le sort de son frère. Méléagre ne le laisse pas hésiter, il réchauffe son arme tiède du premier crime dans le sang de l'autre frère.

Atalante et Méléagre

Althée faisait des cadeaux aux temples des dieux pour la victoire de son fils, quand elle voit qu'on y porte les corps sans vie de ses frères. Elle se lamente fort, emplit la ville de clameurs tristes, change ses vêtements d'or contre des noirs. Dès qu'on lui révèle l'auteur du crime, elle quitte tout chagrin, il se change, après les larmes, en passion de vengeance. Il y avait une bûche : lorsque se reposait, après avoir accouché, la fille de Thestius, les trois Sœurs l'avaient posée sur la flamme ; de leur pouce elles avaient tissé le fil fatal : « Nous te donnons ce temps, le même pour ce bois et pour toi, petit bébé. » Après qu'elles ont dit ce poème, les déesses se retirent et la mère arrache au feu la branche ardente et l'arrose d'eaux limpides. Elle la cache longuement au fin fond de ses appartements, la conserve tout en conservant tes années, jeune homme. Maintenant la mère la déniche. Qu'on lui porte des éclats de bois, des torches, ordonne-t-elle, elle en approche les feux ennemis. Quatre fois elle essaie de porter la branche aux flammes, quatre fois elle commence, puis s'arrête; combattent mère et sœur, deux noms, de chaque côté, tiraillent un cœur. Souvent le visage pâlit par crainte du crime futur, souvent la colère étincelle, donne aux yeux cette couleur rouge, parfois le visage semble menaçant de je ne sais quelle cruauté, parfois tu crois qu'il a de la pitié. Quand l'ardeur furieuse de son esprit a séché ses larmes, on trouve encore des larmes. Comme un bateau, que le vent et la marée qui va contre le vent prend, sent les deux forces, confus obéit aux deux, la fille de Thestius erre entre émotions contraires, une fois pose sa colère ; à peine l'a posée la rallume. Elle commence à être plus sœur que mère et, pour apaiser les ombres de son sang par son sang,

YTALANTE ET MÉLÉAGRE

a de la piété sans piété. Quand le feu de malheur

Sa main sinistre tient le bois fatal,

croît : « Que ce bûcher, dit-elle, enflamme mes entrailles ! »

[la bûche:

elle se tient devant les autels de la mort. « Déesses triples de la vengeance, dit-elle, vers ces sacrifices de Furies tournez vos visages. Je punis et commets une barbarie. La mort est expiée par la mort. On ajoute un crime à un crime, un deuil à un deuil. À force de chagrins, que périsse notre maison impie. Œnée va profiter, heureux, de la victoire de son fils ? Thestius sera privé des siens ? Ils vont pleurer les deux, c'est mieux. Vous, mânes de mes frères, âmes neuves, voyez ce que je fais, prenez ce sacrifice qui me coûte, triste tribut de mon ventre. Pauvre de moi! Où je m'emporte? Mes frères, pardon, je suis mère! Mes mains n'y arrivent pas. J'avoue, il a mérité de périr. Être l'auteur de sa mort, je ne peux pas. Il restera impuni, vivant et vainqueur et bien fier de son succès, il aura le royaume de Calydon, et vous, petites cendres, ombres gelées, vous resterez couchées ? Je ne peux pas supporter. Qu'il périsse, ce criminel, qu'il emporte avec lui l'espoir d'un père, un royaume, la ruine d'un pays! Où est mon cœur de mère ? Où, mon amour, mon devoir de parent ? Et toutes ces peines, deux fois cinq mois, que j'ai portées ? Ah, si tu avais brûlé, enfant, avec le premier feu! Si je l'avais supporté! Tu as vécu grâce à moi. Tu vas mourir à cause de toi. Accepte les conséquences de ton geste. La vie, je te l'ai donnée deux fois, une en accouchant, une autre en retirant

Je veux, je ne peux pas. Que faire ? Tout à l'heure les blessures de mes frères

rends-la-moi ou jette-moi au tombeau de mes frères.

étaient devant mes yeux, image d'un si grand meurtre,

maintenant l'amour et le nom de mère brisent mon courage.

Pauvre de moi! Horribles vainqueurs, mes frères, vainqueurs,

je suivrai celui que je vous donne en consolation, je vous suivrai. » Elle dit et, d'une main tremblante, tête tournée, jette dans les flammes le tison funèbre. Ou le bois pousse ou on dirait qu'il pousse des gémissements ; pris par les flammes qui n'en veulent pas, il brûle. Inconscient de ce feu, Méléagre se consume, ses entrailles s'embrasent dans des flammes aveugles, il surmonte les grandes douleurs avec courage. Il tombe dans une mort passive, sans violence, s'en désole, dit que les blessures d'Ancée auraient été sa chance. Son vieux père, ses frères, ses sœurs aimantes, dans un gémissement, sa compagne de lit, d'une voix perdue, il les appelle - peut-être sa mère ? Montent les flammes et la douleur, puis tout faiblit, s'éteint en même temps, dans les airs légers le souffle de l'homme peu à peu s'échappe, peu à peu une cendre blanche voile la braise. Sur sa hauteur, Calydon repose. Les jeunes et les vieux sont en deuil, le peuple et les riches pleurent ; elles se sont coupé les cheveux et se frappent la poitrine, les femmes de Calydon, près de l'Évène. Le père souille de poussière ses cheveux blancs, son visage vieux, jeté à terre il maudit son âge qui n'a que trop duré. La mère ? La main, consciente de son acte horrible, cherche vengeance, pousse le fer dans son ventre. Non, si le dieu m'avait donné cent bouches sonnantes de langues, s'il m'avait donné du talent et tout l'Hélicon, je ne pourrais dire les paroles tristes des pauvres sœurs de Méléagre. Oublieuses de leur beauté, elles battent leur poitrine blanche, tant que reste un corps, elles le chauffent, le réchauffent, lui donnent des baisers, donnent des baisers à la civière qui l'emporte. Il est de cendre ? C'est la cendre qu'elles pressent contre leur poitrine ! Elles se jettent sur la tombe, embrassent le nom gravé dans la pierre et sur le nom versent les larmes. Latone, que le désastre de la maison de Parthaon a rassasiée, laisse Gorgé et la belle-fille

ATALANTE ET MÉLÉAGRE

de la noble Alcmène⁴, fait pousser de petites plumes sur le corps des autres, les soulève, tend de longues ailes à leurs bras, leur fait un bec de corne et les envoie, transformées, par les airs,

Thésée chez Achéloiis

Pendant ce temps, Thésée, qui a accompli sa part d'épreuves collectives, s'en va vers la citadelle d'Érechtée, chère à la déesse du Triton. Le chemin lui est fermé. L'Achéloüs gonflé de pluies cause du retard au voyageur. « Viens, dit-il, sous mon toit, célèbre enfant de Cécrops, ne t'expose pas aux eaux rapaces. Elles charrient souvent des troncs solides, roulent en gros murmure des rochers qui dégringolent : j'ai vu, voisines de la rive, avec leurs troupeaux, les hautes étables emportées ; ici la force des bœufs ne sert à rien, ni la vitesse des chevaux. Ce torrent, gros des neiges fondues de la montagne, noie beaucoup de corps, des jeunes, dans son flot tourbillonnant. Il est plus sûr de te reposer jusqu'à ce que les eaux courent en leur sentier habituel, que le lit retrouve ses petites eaux. » Le fils d'Égée est d'accord. « Je prends, Achéloüs, ta maison et ton conseil », dit-il ; il prend l'un et l'autre. Les salles sont de pierres creuses et de tuf non poli ; il y entre, la terre est humide d'une mousse douce. Des coquillages couvrent en alternance les plafonds. Déjà Hypérion a couru deux bonnes parts du jour quand Thésée, avec ses compagnons de travail, se couche dans un lit. Ici, le fils d'Ixion, là le héros de Trézène, d'un côté Lélex, avec déjà sur les tempes des cheveux blancs, et d'autres, jugés dignes du même honneur. Le fleuve d'Acarnanie est heureux d'un si grand hôte. Aussitôt des nymphes, pieds nus, dressent les tables, desservent les nourritures, dans des vases de pierre portent le vin. Le très grand héros

contemple les eaux sous ses yeux : « Quel est, dit-il, ce lieu ? » Il le montre du doigt et : « Le nom que porte cette île, dis-le-nous. Mais elle ne semble pas être une. »

Périmèle

Le fleuve, alors : « Non, elle n'est pas une. Il y a là cinq terres. L'éloignement nous trompe. Ce qu'a fait Diane, quand on l'a méprisée, ne doit pas t'étonner. Ces îles étaient naïades. Elles avaient immolé deux fois cinq taureaux, aux fêtes sacrées avaient invité les dieux de campagne. Elles m'avaient oublié! Elles faisaient leurs danses de fête! Je me gonfle, m'emporte comme jamais, le plus possible, autant que je peux, dans mon cœur cruel comme dans mes eaux, les forêts par les forêts, les plaines par les plaines sont arrachées, le pays et ses nymphes qui maintenant se souviennent de moi, je les roule en la mer. Mes flots et ceux de la mer séparent une terre unie, l'arrachent en autant de morceaux que tu vois d'îles Échinades dans le milieu des eaux. Comme tu le vois toi-même, loin, très loin, qui s'en va, il y a une île, elle m'est chère, les marins l'appellent Périmèle, je lui ai ôté, en l'aimant, son nom de vierge. Son père Hippodamas l'a mal pris, et dans les profondeurs du haut d'un rocher il a poussé le corps de sa fille pour la faire mourir. Je l'ai soutenue dans sa nage : « Ô, Porteur de Trident, tu as reçu le royaume tout près du monde, le royaume des eaux vagabondes! En toi nous tombons, vers toi nos fleuves sacrés courent, tu es là, écoute-moi, calmement, Neptune, je t'en supplie. A celle que je porte j'ai fait du mal. S'il était doux, s'il était juste, s'il était père, Hippodamas, s'il était aimant, il devait la plaindre et il devait me pardonner. Aide-moi, elle se noie à cause de la cruauté d'un père, je t'en prie, donne-lui un lieu. Elle peut être un lieu.

les fiche au sol, me piétine dans le sable. Ce n'est pas assez : une de mes cornes, solide, de sa main brutale, il la tient, la brise, l'arrache à mon front qu'il mutile. Les naïades la remplissent de fruits, de fleurs odorantes, la consacrent, la Bonne Abondance s'enrichit de ma corne. » Il dit. Une nymphe, troussée à la façon de Diane, une de ses servantes, cheveux libres ici et là, s'avance : elle porte, dans la corne de l'abondance, tout l'automne et des fruits délicieux pour les desserts. Le jour vient, le premier soleil frappe les cimes, les jeunes s'en vont sans attendre que les fleuves soient en paix, les courants tranquilles, que les eaux s'arrêtent. Achéloüs cache son visage paysan, sa tête amputée d'une corne, au fond des eaux. Il est vaincu par le sacrifice de sa beauté, mais le reste est intact; sous une feuille de saule ou un roseau, il cache l'accident.

Hercule et Nessus

Toi, féroce Nessus, ton ardeur pour la même fille t'a perdu, transpercé au dos d'une flèche qui vole.

Avec sa nouvelle femme, en route vers les murs de son père, le fils de Jupiter arrive sur le bord des eaux rapides de l'Évène.

Plus plein que d'habitude, grossi des eaux d'hiver, le fleuve impraticable était plein de gros courants.

Hercule est intrépide ; il se fait du souci pour sa femme.

Nessus s'approche de lui, corps costaud, connaisseur des bas-fonds : « Laisse-moi la porter jusqu'à la rive, et toi, sers-toi de tes forces en nageant. »

Elle est pâle de peur, elle craint le fleuve et le porteur, le héros d'Aonie confie à Nessus la fille épouvantée de Calydon.

Bientôt, tel qu'il est, lourd du carquois, de la peau de lion,

(sa massue et son arc courbe, il les a envoyés sur l'autre rive) : « Puisque j'ai commencé, je vaincrai le fleuve », dit-il. Il n'hésite pas, ne cherche pas où le fleuve est le plus clément, ni à se laisser porter au fil de l'eau. Déjà il touche la rive, va attraper l'arc qu'il y a envoyé, reconnaît la voix de sa femme et à Nessus qui s'apprête à trahir ce qui lui a été confié : « Tu crois trop à tes pieds, crie-t-il, où cours-tu? C'est à toi, Nessus aux deux formes, c'est à toi que je parle! Écoute-moi, ne prends pas mon bien! Si ru n'as aucun respect pour ce qui est à moi, la roue de ton père pourrait te dégoûter des coucheries interdites. Tu ne t'échapperas pas. Tu crois que ton côté cheval va t'aider ? Mes armes vont te suivre, pas moi. » Ses dernières paroles, il les met en acte : il envoie dans le dos qui fuit une flèche, elle le perce, le fer crochu sort de la poitrine. Il l'arrache; le sang, par l'un et l'autre trou, jaillit, mêlé au pus du venin de Lerne1. Nessus le recueille : « Je ne mourrai pas sans vengeance », dit-il. Sa tunique, teinte de sang chaud, il la donne à la captive, comme un excitant d'amour.

L'apothéose d'Hercule

Il y a eu une longue pause dans le temps, les travaux du grand Hercule rassasiaient les terres et la haine d'une marâtre. Vainqueur d'Œchalie, il prépare les sacrifices promis à Jupiter de Cénéum, lorsqu'une rumeur bavarde court à tes oreilles, Déjanire, une rumeur qui au vrai adore ajouter le faux, qui partie de peu grandit sous ses propres mensonges : le fils d'Amphitryon se serait pris de passion pour Iole. L'amante le croit ; bouleversée par la rumeur de cet amour nouveau elle se berce d'abord de larmes, en pleurant elle déploie sa douleur, la malheureuse ; mais bientôt : « Pourquoi

CAPOTHÉOSE D'HERCULE

pleurer, dit-elle, une rivale va se réjouir de mes larmes. L'autre arrive ? Il faut que je me presse, que j'invente quelque chose, tant qu'il en est temps, tant qu'elle n'est pas dans mon lit. Je proteste ou je me tais ? Je rentre à Calydon ou je reste ? Je quitte la maison ou, au moins, je les empêche? Si je me souvenais, Méléagre, que je suis ta sœur? Je prépare un gros crime ? Montrer ce que peut une offense, la douleur d'une femme ? J'étrangle ma rivale ? » Son esprit court de tous côtés. Entre tout, elle choisit le vêtement imbibé du sang de Nessus, l'envoie pour qu'il rende des forces à l'amour perdu. Lichas ne sait pas ce qu'il va donner et elle ignore ce qu'elle offre, son deuil ; avec de douces paroles, la malheureuse, elle confie le cadeau que Lichas va confier à son mari. Il le reçoit, inconscient, pose sur ses épaules le poison de l'hydre de Lerne. Il donne les encens aux premières flammes, des paroles de prière, verse les vins de la coupe sur les autels de marbre ; soudain la force du mal, libérée dans les flammes, chauffe, se répand largement dans les membres d'Hercule. Tant qu'il le peut, avec son courage habituel, il contient sa plainte, puis, sa patience vaincue par le mal, il pousse les autels, emplit les bois de l'Œta de sa voix. Vite il essaie de déchirer le vêtement porteur de mort, là où il tire, il tire la peau avec, affreux à dire, elle s'accroche à ses membres quand il essaie de l'arracher, elle dénude ses muscles déchiquetés et ses grands os. Son sang, comme une lame éclatante plongée dans un lac gelé, frémit, cuit sous le venin brûlant. Ce n'est pas fini, les flammes avides boivent ses entrailles, une sueur bleue coule de son corps, les muscles embrasés grésillent, avec le pus qu'on ne voit pas, la moelle qui fond, il tend ses mains aux étoiles : « À mon désastre, crie-t-il, fille de Saturne, prends ton plaisir, prends ton plaisir, regarde l'horreur, cruelle, de là-haut!

Nourris ton cœur de bête. Si un ennemi peut me plaindre, c'est-à-dire toi, prends ma vie malade d'affreuses tortures, ma vie odieuse, prends ma vie de peines. La mort me sera un cadeau. C'est le cadeau d'une marâtre. Celui qui souillait les temples du sang des étrangers, Busiris, c'est bien moi qui en suis venu à bout ? Moi qui ai arraché au cruel Antée ce dont la Terre, sa mère, le nourrissait ? Et le berger d'Hibérie, sa forme triple, et Cerbère, sa forme triple, j'en ai eu peur ? Et vous, mes mains, de quelle force vous avez pressé les cornes du taureau ? Votre œuvre ? Pour l'Élide. Votre œuvre ? Pour les eaux de Stymphale, pour le bois de Parthénius. C'est votre courage qui a ramené la ceinture ciselée de l'or du Thermondion, et les pommes gardées par le dragon qui ne dort pas. Et les centaures n'ont pas pu me résister, ni le sanglier qui dévastait l'Arcadie ; et ça n'a servi à rien à l'hydre de croître de ses pertes, de prendre des forces doubles. Quoi ? Quand j'ai vu les chevaux du Thrace gras du sang des hommes, les étables pleines de corps déchiquetés, ce que j'ai vu je l'ai mis à bas, l'homme et les chevaux je les ai tués. Par mes bras, écrasée, la grosse masse de Némée! Sur ma tête j'ai porté le ciel. L'épouse cruelle de Jupiter s'est fatiguée d'ordonner, je ne me suis pas fatigué de faire. Une nouvelle horreur : ni par le courage, ni par l'attaque, ni par les armes on ne peut y résister ; dans mes poumons erre au plus profond un feu dévoreur ; de tous mes membres il se repaît. Mais Eurysthée va bien! Il y en a qui imaginent qu'il y a des dieux ? » Il dit et en sang, sur les cimes de l'Œta, marche comme si un taureau portait un épieu fiché dans le corps – l'auteur du trait s'est enfui. Tu le verras pousser des plaintes, tu le verras trembler, tenter et retenter de déchirer sa tunique, piétiner des troncs d'arbre, tu le verras en colère contre les montagnes ou tendre les bras au ciel de son père. Voici, Lichas, frissonnant, caché dans une grotte,

L'APOTHÉOSE D'HERCULE

il l'aperçoit et au moment où la douleur rassemble toute sa rage : « C'est toi, Lichas, dit-il, qui m'a fait ce cadeau sauvage ? c'est toi, l'auteur de ma mort ? » L'autre tremble, épouvanté, pâle, timidement dit des paroles d'excuse. ll va parler, il est prêt à coller ses mains aux genoux de l'Alcide qui l'attrape, qui trois fois, quatre fois, le fait tournoyer dans les eaux de l'Eubée, plus fort qu'une machine de guerre. Lui, suspendu dans les brises de l'air, il durcit, comme les pluies, dit-on, se figent sous les vents gelés, deviennent neige, et de ces neiges qui tournoient, la matière molle se presse, se serre en grêlons compacts, ainsi, Lichas jeté dans le vide par les bras puissants, exsangue de peur, n'a plus rien de liquide, en caillou bien dur il est transformé, c'est le Vieil Âge qui le raconte. Maintenant, dans la mer d'Eubée, minuscule roc, il se dresse, au-dessus des abîmes, garde trace de sa forme humaine, si jamais il sent quelque chose, les marins craignent de lui marcher dessus, et l'appellent Lichas. Toi, enfant célèbre de Jupiter, des arbres coupés, que portait l'Eta escarpé, tu te fais un bûcher; ton arc, ton carquois bien large, les flèches qui vont revoir les royaumes de Troie, tu les donnes au fils de Péas qui ordonne qu'on y mette le feu. Le remblai est pris par les flammes avides, tu couvres cette haute masse de forêt de la peau du lion de Némée et tu te couches, tête posée sur ta massue, comme si tu étais allongé, en invité, au milieu des coupes de vin pur, couronné de guirlandes. Déjà puissante, de tous côtés propagée, la flamme grésillait, cherchait les membres tranquilles et l'homme qui la méprise. Les dieux tremblent pour le sauveur de la terre. Jupiter, fils de Saturne, le comprend et d'une voix joyeuse, il dit : « Votre peur me fait plaisir, dieux, j'en suis ravi, de tout cœur je vous remercie, on peut me dire père et chef d'un peuple à mémoire,

mon fils aussi est protégé de votre faveur. Bien sûr par ses propres actes, extraordinaires, il le mérite, mais je vous remercie. Vos cœurs fidèles, ne les épouvantez pas d'une peur vaine : méprisez les flammes de L'Œta. Celui qui a tout vaincu vaincra le feu que vous voyez, il ne sentira la puissance de Vulcain que dans sa partie de mère, éternel est ce qu'il tire de moi, intouchable, hors de mort, insoumis à la flamme. Sur terre il a fini, sur la rive du ciel ie le recevrai ; j'avoue, les dieux seront joyeux que je le fasse. Si jamais il y a quelqu'un, si jamais quelqu'un se plaint qu'Hercule est un dieu, libre à lui de ne pas apprécier ; qu'il sache que ce que je donne est mérité. Malgré soi on m'approuvera. » Les dieux sont d'accord. L'épouse elle-même, la reine, supporte sans dureté sur le visage – dureté à la fin pourtant – les paroles de Jupiter : c'est elle qu'il désignait. Cependant, tout ce qui peut être ravagé par la flamme, Mulciber le prend, il reste d'Hercule une figure qu'on ne reconnaît pas, il n'a plus rien de ce qui lui venait de l'image de sa mère, il conserve la marque de son père. Comme un serpent nouveau, qui laisse avec la peau sa vieillesse, paresse, brillant de sa peau récente, ainsi, quand l'homme de Tirynthe ôte ses membres mortels, il vit de la meilleure partie de lui-même, on le dirait plus grand, honoré d'un auguste respect. Son Père tout-puissant, entre les nuées creuses, l'enlève sur son char aux quatre chevaux ; au milieu des astres rayonnants il l'installe.

L'APOTHÉOSE D'HERCULE

Le châtiment de Galanthis

Atlas en sent le poids. Eurysthée², fils de Sthénélée, ne lâche pas sa colère, sur le fils exerce la haine qu'il a contre le père, atroce. Tourmentée de longs soucis, Alcmène d'Argos pousse des plaintes de vieille dame ; pour raconter les travaux de son fils dont témoigne le monde, toutes ses histoires, elle a Iole. Sous l'ordre d'Hercule, Hyllus a reçu la jeune fille dans son lit et son cœur, a rempli son ventre d'une généreuse semence. Voici qu'Alcmène commence : « Que les dieux te protègent et surtout, qu'ils abrègent tes souffrances quand tu appelleras, à la fin, Ilithyia, qui veille sur les pauvres femmes qui vont accoucher. Pour faire plaisir à Junon elle a été dure avec moi. Quand le jour de naissance d'Hercule aux nombreux travaux est arrivé, le dixième signe du zodiaque était touché par l'étoile, le poids tendait mon ventre, ce que je portais était si grand que tu devinais que l'auteur du poids secret était Jupiter ; davantage de souffrances, je ne pouvais en supporter. Maintenant encore, mon corps est froid quand j'en parle, quelle horreur, le souvenir est ma part de douleur, par sept nuits, par autant de jours, torturée, épuisée de maux, je tendais les bras vers le ciel, à grands cris j'appelais Lucine et celles qui aident à accoucher. Lucine est venue, corrompue ; elle voulait ma tête, pour Junon l'injuste. Elle a entendu mes gémissements, s'est assise sur l'autel, devant les portes, de la jambe droite a pressé son genou gauche, les doigts joints entre eux, comme un peigne, elle a fait attendre l'accouchement. À voix basse elle disait des poèmes et les poèmes retenaient l'accouchement. Je force, folle crie des injures vaines contre l'ingrat, Jupiter, je veux mourir, je pleure des mots à toucher les pierres dures ; les mères de la ville de Cadmus sont là,

elles font des vœux, m'encouragent dans ma douleur. L'une de mes servantes, une fille du peuple, Galanthis, blonde de cheveux, est là, vive, qui fait tout ce qu'il faut, que j'aime pour ses services. Elle comprend que l'injuste Junon me fait payer on ne sait quoi. Elle sort et rentre souvent dans la maison, elle voit la déesse assise sur l'autel, qui tient ses bras joints par ses doigts autour des genoux et : « Qui que tu sois, félicite ma maîtresse, dit-elle, elle est libérée, Alcmène d'Argos a accouché, son vœu est accompli. » La puissante déesse bondit, expédie ses mains jointes de son ventre ; je me libère de mes chaînes, elles se relâchent. Galanthis a trompé la déesse, on raconte qu'elle en rit. La déesse cruelle prend la rieuse aux cheveux, la traîne et, quand celle-ci veut soulever de terre son corps, elle l'en empêche, change ses bras en pieds de devant. L'ancienne vivacité demeure, le dos ne perd pas sa couleur, mais la forme est autre que la première. Parce qu'elle a aidé de sa bouche menteuse une femme en couche elle accouche par la bouche ; elle habite, comme avant, nos maisons. »

Dryope et Lotis

Elle dit. Et émue au souvenir de son ancienne servante, elle gémit ; sa belle-fille dit à la malheureuse :

« Toi, ô mère, c'est d'une étrangère à notre sang que la face arrachée t'émeut ; si je te racontais l'incroyable histoire de ma sœur ? Mais les larmes et la douleur m'arrêtent, m'empêchent de parler. Elle est fille unique de sa mère (mon père m'a eue d'une autre), elle est célèbre pour sa beauté, parmi les femmes d'Œchalie, Dryopé. Elle n'est plus vierge, elle a souffert la violence du dieu qui tient Delphes et Délos ; Andraémon l'a reçue en noces et on le dit heureux. Il y a un lac, en pente, bords inclinés, il fait la forme

d'un rivage, des myrtes couronnent le sommet. Dryopé y vient, elle ignore son destin. Tu peux te révolter : elle va offrir des couronnes aux nymphes, sur son sein un enfant qui n'a pas un an, elle porte le doux poids, le nourrit de son lait tiède. Non loin du lac, imitant les couleurs de Tyr3, en attente de baies, fleurit le lotus aquatique. Dryopé y cueille, pour amuser son enfant, des fleurs, les lui offre. Moi je vais faire pareil (j'étais là) ; je vois des gouttes tomber, sanglantes, de la fleur, des branches bouger d'horreur, frissonnantes. Comme l'ont dit plus tard, trop tard, les paysans, la nymphe Lotis, fuyant les obscénités de Priape, avait en la fleur versé son visage - et gardé son nom. Ma sœur ne savait pas. Terrorisée, elle veut faire demi-tour, s'éloigner des nymphes qu'elle adore, ses pieds sont accrochés à une racine, elle se bat pour s'arracher, mais rien, sauf le haut, ne bouge, d'en bas lui monte une écorce, peu à peu, lente, qui lui presse le ventre. Quand elle voit ça, de la main elle essaie de se tirer les cheveux et de feuilles remplit sa main : elle a des feuilles partout sur la tête. L'enfant Amphissos, son grand-père Eurytos lui a donné ce nom, sent le sein de sa mère durcir, le flot de lait ne vient plus à sa demande. J'étais là, spectatrice de la scène cruelle, je ne pouvais t'apporter d'aide, ma sœur ; ce que je pouvais : retarder la croissance du tronc et des branches par mes baisers, et j'avoue, je voulais me cacher sous la même écorce. Voici l'homme, Andraémon, et son père, très malheureux, qui arrivent, ils cherchent Dryopé, Ils cherchent Dryopé, je leur montre un lotus ; ils donnent au bois tiède des baisers, se couchent sur lui, s'accrochent aux racines de l'arbre. Rien, sauf le visage, qui ne soit pas arbre, tu n'avais plus rien, ma sœur chérie, les larmes arrosent les feuilles

de ton pauvre corps et, tant qu'elle peut, la bouche ouvre un chemin à la voix, répand dans l'air ces plaintes : « Si on croit les malheureux, moi, par les dieux, je le jure, je n'ai pas mérité ça. Je n'ai rien fait et je suis punie. l'ai vécu innocente. Si je mens, que je sèche, que je perde les feuilles que j'ai, que je brûle, fendue sous la hache. Retirez cet enfant aux branches de sa mère, donnez-lui une nourrice, sous mon arbre souvent faites qu'il boive le lait, sous mon arbre, qu'il joue. Ouand il pourra parler, faites qu'il salue sa mère, qu'il dise, triste : « Dans ce tronc ma mère est cachée. » Ou'il craigne les étangs, qu'il ne cueille pas les fleurs de l'arbre, et que, tous les fruits, il les croie corps d'un dieu. Au revoir, mon mari, mon chéri, et toi ma sœur, et mon père, si vous m'aimez, de la blessure de la faux tranchante et des morsures de bêtes, protégez mes feuilles. Moi je ne peux pas me coucher près de vous, redressez-vous, venez à mes baisers, tant que je peux le toucher, levez vers moi mon bébé. Je ne peux en dire plus. Déjà autour de mon cou blanc un doux parchemin s'enroule, je suis cachée sous une haute cime. Écartez vos mains de mes yeux, sans votre aide l'écorce qui pousse va couvrir mon regard mourant. » La bouche a cessé de parler et d'être. Longtemps les branches nouvelles, de son corps changé, gardent la chaleur. »

LE RAJEUNISSEMENT D'IOLAÜS

Le rajeunissement d'Iolaüs

Pendant qu'Iole raconte l'incroyable histoire, pendant que de son pouce Alcmène sèche les larmes de la fille d'Eurytos, et pleure elle aussi, une chose nouvelle chasse toute la tristesse. Sur le seuil élevé se tient un enfant ou presque, les joues couvertes d'une sorte de duvet,

RAJEUNISSEMENT D'IOLAÜS

Iolaüs, de visage revenu à ses premières années - c'est un cadeau d'Hébé, fille de Junon, vaincue par les prières de son mari ; elle jure qu'elle n'offrira plus à personne ce genre de choses, mais Thémis ne supporte pas : « Thèbes déjà mène une guerre ennemie, dit-elle, Capanée ne pourra être vaincu que par Jupiter, les frères seront pareils en la mort⁴, dans la terre entrouverte le devin5 encore vivant verra ses propres mânes ; l'enfant vengera son père sur sa mère, d'un même geste il sera aimant et criminel foudroyé par les malheurs, privé de raison, de maison ; agité des ombres vengeresses des Euménides et de sa mère, jusqu'à ce que sa femme lui réclame l'or fatal6 et que l'épée de Phégée fouille le flanc de son parent. Alors à la fin, la fille d'Achéloüs, Callirrhoé, suppliante, demandera à Jupiter des années pour ses enfants encore bébés. Que le meurtre du vainqueur ne reste pas sans vengeance! Jupiter sera ému et à sa fille (qui est aussi sa belle-fille)7 offrira un cadeau : de ses petits il fera des hommes, dès leurs années d'enfance. » Dès que de sa bouche Chante-Destin a parlé Thémis la diseuse d'avenir, les dieux grondent de récits variés : pourquoi ne serait-il pas permis à d'autres d'offrir la même chose, murmurait-on ; la fille de Pallas se plaint des vieilles années de son mari, la douce Cérès se plaint des cheveux blancs de Iasion, Mulciber demande pour Érichthon un âge recommencé, ce souci de futur touche aussi Vénus, elle décide de renouveler les années d'Anchise. Quelqu'un à choyer ? Chaque dieu en a, et, avec ce genre de faveurs, la révolte grossit, confuse, jusqu'à ce que Jupiter prenne la parole : « Vous n'avez pas un peu de respect pour moi ? Où courez-vous? Est-ce qu'il y a quelqu'un ici qui se croit plus fort que le destin ? Le destin a rendu Iolaüs à ses années passées ; le destin doit faire grandir les enfants de Callirrhoé, ni l'ambition ni les armes.

Vous, c'est pareil - supportez votre sort avec plus de courage. Moi, c'est pareil, les destins me mènent. Si je pouvais changer quelque chose, les longues années ne plieraient pas en deux mon Éaque, Rhadamanthe serait pour toujours dans la fleur de son âge, et Minos aussi, qu'à cause du poids amer de la vieillesse on méprise, qui ne règne plus comme avant. » Les paroles de Jupiter touchent les dieux. Personne n'ose se plaindre, quand on voit, fatigués d'années Rhadamanthe, Éaque et Minos - qui tant qu'il n'était pas touché par l'âge, terrorisait, de son nom, les grands peuples, qui maintenant est faible et craint le fils de Déionée, dans la force de l'âge - Milet, tout fier d'avoir Phœbus pour parent. Minos le croit dressé contre son royaume, il n'ose pourtant pas l'exiler du foyer paternel.

Biblis et Caunus

De toi-même tu fuis, Milet, sur ton vaisseau rapide, tu cours les eaux d'Égée, sur la terre d'Asie tu construis des remparts, ils prennent ton nom fondateur. C'est ici, alors qu'elle suivait les détours de son père le fleuve, que tu as connu la fille de Méandre qui revient toujours au même endroit, Cyané. Son corps est d'une beauté remarquable. Elle a mis au monde deux enfants, Biblis et Caunus. Biblis, un exemple pour que les filles aiment comme il faut, Biblis est prise de désir pour son frère, un Apollon, elle l'aime, ni comme une sœur un frère, ni comme elle devrait. Au début elle ne comprend pas ses feux, elle ne se sent pas coupable d'embrasser son frère, de mettre les bras autour de son cou, elle est trompée par l'ombre fausse d'un amour de famille. Peu à peu l'amour se transforme : elle vient voir son frère, arrive maquillée, désire trop qu'il la voie belle.

150

Si jamais une femme plus belle est là, elle est jalouse. Elle ne voit pas clair en elle, prise à cette flamme elle ne demande rien, mais s'échauffe. Elle lui dit « mon homme » ; les noms de famille, elle déteste, elle préfère qu'il l'appelle Biblis que « ma sœur ». Elle n'ose pas mettre, en son cœur, quand elle est éveillée, d'espérance obscène ; libre dans son doux sommeil, souvent, elle voit ce qu'elle aime ; elle voit même qu'elle joint son corps à son frère et rougit, couchée et endormie. Le sommeil s'en va. Elle reste en silence, longtemps, cherche l'image du rêve, l'esprit perdu dit : « Pauvre de moi! L'image de ma nuit de silence, que dit-elle? Je ne veux pas qu'elle soit vraie! Pourquoi ce rêve? Caunus est beau, même pour des yeux injustes! Il me plaît! Je pourrais, s'il n'était pas mon frère, l'aimer! Il est digne de moi ; le malheur d'être sa sœur! Pourvu qu'éveillée je ne tente rien, mais que mon rêve revienne, sous pareille image! Pas de témoin au rêve, un plaisir qui ressemble au plaisir. Ô Vénus! Et petit oiseau de ta douce mère, Cupidon, j'ai eu tant de joies! La claire jouissance que j'ai connue! Allongée, fondue jusqu'à la moelle! Que j'aime me souvenir! Le plaisir a été bref, la nuit s'est précipitée, jalouse de ce qu'on faisait. Moi, si je peux, je change de nom, je me joins à toi. Que ce serait bien, Caunus, je serais belle-fille de ton père. Que ce serait bien, Caunus, tu serais gendre de mon père. Que tout, grâce aux dieux, nous soit commun, sauf nos parents! Je te voudrais de plus grande naissance que moi. Je ne sais pas, beau garçon, qui tu feras mère, mais j'ai les mêmes parents que toi, tu ne seras que mon frère. Ce qui nous sépare est ce que nous avons. Mais que veulent dire mes visions? Quel poids ont mes rêves ? Est-ce que les rêves ont un poids ?

Dieux, de l'aide! Des dieux ont eu leurs sœurs! Saturne a épousé Ops, elle lui est jointe par le sang. Océan Téthys, le chef de l'Olympe Junon. Ce sont les droits des dieux. Quoi, j'essaie de régler les rites des hommes sur les traités des dieux du ciel ? Ou que cette passion interdite s'échappe de mon cœur, ou, si je ne peux pas, je vous prie, que je meure sur l'oreiller et, morte, qu'on me pose et, posée, que mon frère me donne des baisers. Mais c'est quelque chose qui demande la volonté des deux. Imagine que je veuille. Si pour lui c'était un crime ? Les fils d'Éole n'ont pas craint le lit de leurs sœurs. D'où je le sais ? Pourquoi je me répète cet exemple ? Je m'emporte ? Loin d'ici, retirez-vous, flammes obscènes ! Non, ne pas aimer, sauf comme le doit une sœur, un frère. Mais si lui le premier avait été pris d'amour, je pouvais peut-être me laisser aller à ma fureur ? Donc, si je ne le rejette pas quand il me cherche, je peux le chercher moi-même ? Tu pourras parler ? Tu pourras avouer ? L'amour me forcera. Je pourrai. Ou, si la pudeur retient ma bouche, une lettre secrète avouera le feu caché. » Elle décide. Cette idée gagne son esprit hésitant. Elle se dresse sur le flanc, s'appuie sur le coude gauche, « Il verra bien, dit-elle, je vais avouer mon amour fou. Malheur, je me lance? Mon esprit a pris feu - et quel feu!» D'une main tremblante elle écrit les mots qu'elle a pensés. La main droite tient le stylet de fer, l'autre la cire vide. Elle commence et hésite. Elle écrit, juge la tablette, note, détruit, change, blâme, approuve, Prend la tablette, la pose, la prend, la pose. Ce qu'elle veut, elle l'ignore. Ce qu'elle va faire lui déplaît. Sur son visage, une audace mêlée de pudeur. " Ta sœur », elle a écrit. Il faut effacer la sœur, graver sur la cire corrigée ces mots :

"Ce salut qu'elle n'aura pas, si tu ne le lui donnes,

BIBLIS ET CAUNUS

celle qui t'aime te l'envoie ; j'ai honte, ah, honte de dire mon nom ; si tu te demandes ce que je désire, je veux être sans nom, qu'on plaide pour moi, que te reste inconnue Biblis, tant que mon espérance n'est pas comblée. Il y avait des indices de mon cœur blessé : ma couleur, ma maigreur, mon visage, mes yeux souvent humides, les soupirs poussés sans cause ; tu le voyais, je ne faisais que t'enlacer, et tu l'as peut-être remarqué, mes baisers n'étaient pas toujours ceux d'une sœur. Même si j'avais dans le cœur une lourde blessure, même avec, dedans, la fureur du feu, j'ai tout essayé, les dieux m'en sont témoins, pour me soigner. J'ai lutté longtemps pour échapper aux armes violentes de Cupidon, pauvre de moi, et plus que tu crois qu'une fille peut supporter j'ai supporté ; je dois l'avouer, je suis battue, je réclame ton aide d'une timide prière. Toi seul peux sauver, toi seul peux perdre une amante. Choisis. Ce n'est pas une ennemie qui te prie, mais ta plus proche, qui cherche à être plus proche encore, liée à toi par un lien plus serré. Les vieux, qu'ils s'occupent du droit, de ce qui est permis, interdit, pas interdit, qu'ils cherchent, gardent le troupeau des lois ; Vénus l'aventurière, elle, convient à nos années. Ce qui est permis ? Nous ne savons pas encore, tout est permis ! Nous croyons tout permis et suivons les exemples des grands dieux. Ni un père sévère, ni le respect de la réputation, ni la peur ne nous empêchent. C'est bon d'avoir peur! Nous cacherons sous le nom de fraternité nos doux secrets. J'ai la liberté de te parler en secret, nous nous donnons des baisers, en public nous joignons nos bouches. Qu'est ce qui nous manque ? Beaucoup ? Pitié pour celle qui avoue l'amour, qui ne l'avouerait pas, si une ultime ardeur ne l'y forçait, qu'on n'écrive pas ton nom, cause de ma mort, sur ma tombe. » Voilà, elle laisse sa main labourer la cire pleine, en vain,

écrit en marge la dernière phrase. Aussitôt elle signe son crime du sceau d'une pierre mouillée de ses larmes, elle n'a plus de salive sur la langue, honteuse, elle appelle un de ses serviteurs, il est épouvanté, elle le séduit : « Tu vas porter ceci, mon très fidèle, à mon, dit-elle, et après un très long temps elle ajoute : frère. » Elle lui tend, la tablette s'échappe de ses mains, tombe. Flle est troublée par le présage, l'envoie quand même. Le serviteur trouve le bon moment, fait passer les paroles secrètes. Saisi, le garçon du Méandre, en une brusque colère, jette la tablette reçue, dès qu'il en a lu une partie, à peine retient-il sa main loin du visage du serviteur qui frissonne : « Témoin criminel d'un désir interdit, si tu peux, fuis, dit-il; si ta fin n'entraînait pas ma honte, tu me paierais de ta mort. » Le serviteur fuit épouvanté, à sa maîtresse répète les féroces paroles de Caunus. Tu pâlis quand tu l'entends, Biblis, repoussée, ton corps pris d'un froid glacial s'épouvante. L'esprit te revient, en même temps les fureurs, voici la langue qui offre à l'air frappé ces sons : « Bien fait pour moi. Pourquoi, téméraire, lui ai-je révélé ma blessure ? Pourquoi, ce qu'il fallait garder caché, l'ai-je envoyé en toutes lettres, sur ces tablettes hâtives ? Je devais avant, par des paroles à double sens, tâter ses sentiments ; j'aurais dû le suivre où il allait, par un bout de voile, selon la brise, j'aurais dû prendre note, puis courir en mer sûre ; au lieu de ça, J'ai rempli mes voiles de vents inconnus, je me suis jetée contre les rochers et renversée sous l'océan, écrasée, il n'y a pas de retour pour mes voiles. Un présage sûr m'empêchait de m'abandonner à l'amour : j'ordonnais qu'on lui apporte la tablette de cire et elle tombait ; envolé, mon espoir. Ou c'était le jour, ou tout le projet ?

C'était le jour qu'il fallait changer ? Même le dieu me prévenait, il me donnait des signes, mais j'étais trop malade. J'aurais dû parler moi-même, ne pas me confier à la cire, être là, présente, pour révéler mes fureurs. Il aurait vu mes larmes, il aurait vu le visage de l'amante, je pouvais dire plus que ce qu'une tablette contient. J'aurais pu malgré lui mettre mes bras à son cou et, repoussée, j'aurais fait semblant de mourir, j'aurais embrassé ses pieds, prosternée je lui aurais demandé la vie. J'aurais tout fait, si une chose ne pouvait fléchir son cœur dur, toutes les choses ensemble l'auraient pu. Peut-être est-ce la faute du serviteur envoyé? Il ne l'a pas bien abordé, il n'a pas choisi, je crois, le temps favorable, il n'a cherché ni l'heure ni l'esprit libres. Cela m'a nui. Parce qu'il n'est pas né d'une tigresse! Il ne porte pas de dures pierres, ni du fer solide dans la poitrine, ni du diamant, il n'a pas bu le lait d'une lionne! Il va céder. Il faut le chercher encore, sans s'épuiser à la tâche, tant qu'il me reste du souffle. D'accord, si je pouvais rappeler mes actes, je ne commencerais pas, mais je dois vaincre puisque j'ai commencé. C'est vrai, si j'abandonne à présent, il se souviendra toujours de ce que j'ai osé. Et comme j'aurai cessé, je lui semblerai de volonté légère, il pensera que je l'ai tenté, que j'ai cherché à le piéger, il croira que ce n'est pas par ce dieu, qui tant presse et brûle, que mon cœur est vaincu - mais par le désir. Enfin je ne peux rien faire qui ne soit abominable. J'ai écrit, j'ai cherché, ma volonté est souillée, je ne veux rien ajouter, je ne me dirai pas innocente. Ce que je veux est loin. Le crime, tout près. » Elle dit, si grande est la lutte en son esprit hésitant! Elle regrette d'avoir tenté, elle veut tenter, elle n'a plus de mesure, la pauvre, elle va être souvent repoussée.

Bientôt, quand il n'y a plus de limite, le frère fuit le pays et l'inceste. En terre étrangère il pose de nouveaux remparts. Alors on dit que la fille de Milet perd la tête, alors elle arrache son vêtement et frappe ses bras avec fureur, pour tout le monde elle est folle, elle avoue l'espoir rabou qu'elle met en son amour, puisque c'est ça elle quitte le pays, son foyer détesté, suit les traces de son frère exilé; alors que, remuées par ton thyrse8, enfant de Sémélé, les bacchantes de l'Ismarus te fêtent comme tous les trois ans, Biblis fait pareil, hurle par les champs larges; les filles de Bubasus la voient. Elle les laisse, parcourt le pays des Cariens, celui des Lélèges armés, la Lycie. Elle a laissé Cragon, Limyré, les eaux du Xanthe, sur cette hauteur est la Chimère, le feu dans le milieu du corps, une poitrine, une gueule de lionne, une queue de serpent. Il n'y a plus de forêts quand lasse de le poursuivre tu tombes, les cheveux sur la terre dure, Biblis. Couchée, tu presses de ton visage les feuilles mortes. Souvent, dans leurs bras tendres, les nymphes, Lélèges, essaient de la soulever : souvent elles lui recommandent de soigner son amour, à l'âme sourde elles offrent des consolations. Muette, couchée, elle tient sous ses ongles les herbes vertes, Biblis, et mouille le gazon d'une rivière de larmes. On dit que les naïades ont installé ici une source intarissable. Que pouvaient-elles offrir de mieux ? Aussitôt, comme des gouttes de résine tombent de l'écorce fendue, comme le bitume compact jaillit de la terre qui le porte, comme à l'arrivée du Zéphyr qui souffle doucement l'eau, durcie par le froid, se réchauffe au soleil, ainsi, épuisée de larmes, Biblis, petite-fille de Phœbus, se change en fontaine et encore aujourd'hui, dans ces vallées, elle porte le nom d'une femme et coule sous l'yeuse noire.

Iphis et Ianthé

L'histoire de ce nouveau prodige aurait fait le tour des cent villes de Crète, si récemment la Crète n'avait connu par le changement d'Iphis ses propres miracles. Jadis, la terre de Phaestus, voisine du royaume de Gnose, a engendré un inconnu du nom de Ligdus, homme du peuple libre. Pas plus d'argent que de noblesse, mais une vie et une bonne foi sans reproche. Il prévient sa femme enceinte alors qu'elle est près d'accoucher : « Je fais deux vœux, que tu sois soulagée à moindre mal, et que tu accouches d'un garçon. Un autre destin me coûterait cher, la situation ne le permet pas. Je déteste ça, mais s'il naît de ton accouchement une fille, j'ordonne, ô mon amour pardonne-moi, qu'elle soit tuée. » Il dit. Ils mouillent leurs visages de larmes abondantes, celui qui ordonne et celle à qui on ordonne. Jusqu'au bout Téléthuse, de vaines prières, supplie son mari, qu'il ne brise pas son espérance. Ligdus est décidé. À peine déjà peut-elle supporter son ventre lourd du poids mûr, qu'au milieu de la nuit, sous image de rêve, la fille d'Inachus, devant le lit, entourée d'un cortège sacré, se dresse ou semble se dresser. Des cornes de lune à son front, avec des épis blonds d'or brillant, une beauté de reine. Avec elle, Anubis l'aboyeur et la sainte Bubastis et Apis varié de couleurs, celui qui réprime la voix et impose d'un doigt le silence, il y avait des sistres et Osiris qu'on n'a jamais fini de chercher, et le serpent étranger plein de poisons somnifères. Téléthuse est comme arrachée au sommeil, elle voit ça clairement, la déesse lui dit : « Ô Téléthuse, ma fille, laisse tes lourds chagrins, trompe les ordres de ton mari;

ne doute pas ; quand Lucine t'aura délivrée par l'accouchement, élève l'enfant, quoi qu'il soit. Je suis la déesse qui aide, je porte assistance quand on me prie. Ne te plains pas d'honorer une divinité ingrate. » Elle dit et quitte la chambre. Joyeuse, la Crétoise bondit de son lit et vers les étoiles, suppliante, lève ses mains pures, prie pour que soit vrai ce qu'elle a vu. Elle a ses douleurs, pousse le poids de son ventre dans les airs : une fille est née, le père n'en sait rien, la mère ordonne qu'on la nourrisse, elle dit que c'est un garçon, on la croit, à part la nourrice personne ne sait le mensonge. Le père tient ses promesses, il lui donne le nom du grand-père, Iphis. La mère se réjouit du nom, qui est double, avec ce nom elle ne trompe personne. Les mensonges restent cachés par cette juste ruse. L'enfant est habillé en garçon. Son visage, tu dirais fille ou garçon, est beau, quoi qu'il soit. Trois ans après ta dixième année, ton père, Iphis, te fiance avec Ianthé la blonde, parmi les filles de Phaestus la plus célèbre en beauté, née de Télestès du Dicté. Même âge, même beauté, elles ont appris les premiers arts des mêmes maîtres, rudiments de leur âge. L'amour touche le cœur dur des deux filles, y fait la même blessure; mais elles n'ont pas la même attente. L'une, Ianthé, veut le mariage, le temps des flambeaux, et que cet homme qu'elle pense homme soit un homme. Iphis aime et désespère de jouir de l'amour, cela-même accroît sa flamme, fille elle brûle pour une fille. A peine si elle retient ses larmes : « Quelle sera l'issue, dit-elle, J'ai un souci que personne ne connaît, un souci prodigieux d'amour. Si les dieux voulaient m'épargner, ils devaient m'épargner; sinon, s'ils voulaient me perdre, ils m'auraient donné un mal naturel, un mal habituel! L'amour de la vache ne brûle pas la vache, l'amour de la chevale la chevale.

La brebis brûle le bélier, la femme du cerf cherche le cerf. C'est comme ça que les oiseaux s'unissent et chez les animaux pas une femme pour être prise du désir d'une femme. Je voudrais qu'il n'y en ait pas une. Il fallait que la Crète portât tous les monstres, la fille du Soleil adorait un taureau, - encore une femme qui aime un mâle. Moi, il est plus fou que ça, si j'ose l'avouer, mon amour. Elle, elle suivait l'espérance de Vénus et par ruse, sous image de vache, connaissait la bête, mais l'amant qu'elle abusait était un homme! Que le génie afflue du monde entier, que Dédale lui-même vole ici, de ses ailes collées à la cire, que ferait-il? Ferait-il, avec ses arts savants, d'une fille un garçon ? Ou il te changerait, toi, Ianthé ? Pousse ton courage, reprends-toi, Iphis, lâche cet amour vide de sens, cet amour stupide! Regarde comme tu es née - sauf si tu te trompes toi-même, demande ce que tu peux, aime en femme ce que tu dois. C'est l'espoir qui fait l'amour, l'espoir qui nourrit l'amour, à toi le réel le retire. Ce n'est pas un gardien qui t'éloigne de ses chers baisers, ni le souci d'un mari jaloux, ce n'est pas la dureté d'un père et elle ne se refuse pas à ta demande. Pourtant tu ne peux pas l'avoir. Même si tout se passe bien, tu ne peux pas être heureuse, même si les dieux et les hommes y travaillent! Ce que je veux, il ne m'en manque qu'une part, les dieux me sont faciles, tout ce qu'ils peuvent, ils me le donnent. Ce que je veux, ce que mon père, ce que la fille veut et mon beau-père, la nature ne le veut pas - et elle est plus puissante que tout. Elle est seule à me faire mal. Voici que vient le temps désiré, le jour de la noce approche, déjà Ianthé est à moi, mais elle n'est pas à moi ; en pleines eaux nous mourons de soif. Junon qui fait les noces, Hyménée, que venez-vous faire en ces fêtes sacrées où il n'y a pas d'époux, mais deux épousées ? » Elle fait taire sa voix. L'autre fille n'est pas plus tranquille, elle s'échauffe et, pour que tu viennes vite, Hyménée, elle prie.

Ce qu'elle veut, Téléthuse en a peur, elle retarde le moment, elle gagne du temps, dit qu'elle est malade, elle trouve des prétextes, présages et rêves ; elle épuise toute la matière à histoires et le temps des flambeaux, souvent repoussé, est décidé, il ne reste qu'un jour ; alors elle détache la bandelette de la tête de sa fille, de la sienne, et embrasse l'autel, cheveux défaits : « Isis, toi qui aimes Parétonium, les champs Maréotiques, Pharos, le Nil divisé en sept branches, donne-moi, je te prie, dit-elle, donne-moi de l'aide, soulage ma peur. Toi, déesse, je t'ai vue autrefois, toi et tes signes, i'ai tout reconnu, ton bruit, tes amis, tes torches, le son de tes sistres, j'ai inscrit tes ordres dans mon esprit fidèle. Si celle-ci voit le jour, si moi je n'ai pas été punie, c'est ton idée, ton cadeau. Aie pitié de nous deux, apporte-moi ton aide. » Des larmes suivent les paroles. On voit la déesse qui remue (oui, elle a remué) ses autels. Les portes du temple tremblent, les cornes imitant la lune étincellent et crépite le son du sistre. Peu rassurée, mais joyeuse du bon présage, la mère quitte le temple ; Iphis la suit, d'un pas plus long que d'habitude. La blancheur du visage disparaît, les forces augmentent, les traits sont plus durs, les cheveux décoiffés, plus courts. Plus de vigueur que n'en a une femme. Car toi qui étais femme, tu es garçon. Donnez des cadeaux aux temples, avec confiance, réjouissez-vous! Elles donnent des cadeaux aux temples, donnent aussi une inscription, l'inscription est un bref poème : "Garçon il fait cadeau de ce que femme il promit, Iphis. » Le jour d'après, de ses rayons, révèle toute la terre quand Vénus, Junon et leur associé, Hyménée, se réunissent Près des feux : le garçon Iphis prend femme, Ianthé.

Orphée et Eurydice

Couvert d'un manteau safran à travers l'air immense s'en va Hyménée et vers les rives des Ciconiens avance. L'appel d'Orphée l'appelle en vain.

Il est là. Mais il n'apporte ni paroles rituelles, ni visage joyeux, ni rien d'heureux.

Sa torche, qu'il tient, siffle une fumée qui fait mal aux yeux, c'est tout. Il ne trouve pas le feu, même en la remuant.

La suite est pire que le présage : pendant que la nouvelle mariée se promène sur les herbes avec la foule des naïades, elle meurt, d'une dent de serpent reçue dans le talon.

Après que le poète du Rhodope dans les ciels d'en haut l'a bien pleurée, il veut essayer les ombres et ose descendre au Styx par la porte de Taénaria.

Après les peuples légers et les images passées au tombeau, il approche Perséphone et celui qui tient les royaumes répugnants,

le maître des ombres. Il gratte les cordes pour le chant,

et dit : « Ô dieux du monde posé sous terre

où l'on tombe quand on est mortel,

si possible, sans imbroglios ni mensonges, laissez-moi dire vrai, je ne suis pas descendu ici pour voir l'obscur Tartare, ni pour vaincre les trois gorges poilues de serpent du monstre fils de Méduse. La cause de mon voyage est ma femme. Une vipère foulée aux pieds a répandu en elle son poison et lui a pris les années à venir. J'ai voulu le supporter, je ne dirai pas que je n'ai pas essayé. L'Amour a vaincu. Ce dieu est bien connu sur la rive d'en haut. L'est-il ici aussi? Je ne sais pas. Je suppose qu'il l'est aussi. Si ce qu'on dit de l'ancien enlèvement n'est pas un mensonge, vous-mêmes, l'amour vous unit. Moi, par ces lieux pleins d'effroi, par le Chaos immense, par les silences du grand royaume, je vous en prie : défaites le destin précipité d'Eurydice. Nous vous devons tout et, après un peu de temps, plus ou moins vite nous nous précipitons au même séjour. Nous y avançons tous, c'est notre dernière maison ; vous possédez le plus long royaume du genre humain. Elle aussi, à l'âge mûr, lorsqu'elle aura achevé ses justes années, elle sera sous votre loi. Plus que le don je réclame l'usage. Si les destins refusent le pardon à ma femme, sûr, je ne veux pas revenir. Réjouissez-vous alors de notre mort à tous les deux.» Il dit et bouge les cordes sur les mots. Les esprits qui ont perdu le sang pleurent. Tantale ne cherche plus à retenir l'eau fugitive et la roue d'Ixion s'arrête et les vautours ne déchirent plus le foie et les danaïdes restent sans leur vase et sur ton rocher, Sisyphe, tu t'assieds. On raconte que pour la première fois, vaincues par le poème,

les Euménides mouillent leurs joues. La femme du roi

elle marche d'un pas ralenti par sa blessure.

ne veut rien refuser au suppliant, celui qui règne en bas non plus ;

ils appellent Eurydice. Elle était au milieu des ombres récentes ;

Orphée du Rhodope la reçoit, avec elle la loi de ne pas retourner ses yeux jusqu'à ce qu'il sorte des vallées de l'Averne. Sinon le cadeau sera vain. Ils prennent un sentier grimpant dans les silences lourds, abrupt, obscur, serré de ténèbres épaisses. Ils ne sont pas loin du bord du dessus de la terre. Ici, de peur qu'elle lui manque, impatient de la voir, l'amant tourne les yeux, aussitôt elle glisse en arrière. Elle tend les bras, lutte pour être saisie, saisir, n'attrape rien, la pauvre, que les airs qui échappent. Mourant une deuxième fois, de son époux elle ne se plaint pas (de quoi se plaindre, si ce n'est d'être aimée ?) mais dit un dernier « adieu », qu'il peut à peine entendre ; elle roule au lieu où elle était avant. Devant la mort double de sa femme, Orphée est stupéfié. Comme qui, apeuré, a vu les trois têtes du chien - celle du milieu porte les chaînes, la terreur ne le quitte pas avant sa première nature : à travers son corps, un roc paraît. Comme Olénos, qui a pris sur lui ta faute, a voulu sembler coupable, et toi, ô si confiante en ta figure, pauvre Léthéa, cœurs autrefois unis, maintenant pierres, que l'Ida humide porte. Orphée supplie en vain, il veut passer encore une fois, le batelier l'écarte. Sept jours il reste assis sur la rive, sale, sans don de Cérès. L'amour, la douleur de l'esprit, les larmes le nourrissent. Il se plaint : les dieux de l'Érèbe sont cruels. Il se retrouve tout en haut du mont Rhodope et sur l'Haémus battu des vents. Pour la troisième fois le Titan a fini l'année, fermée Par les Poissons des vastes mers. Orphée fuit Vénus et toute temme, soit parce que les choses ont mal tourné pour lui, soit parce qu'il a donné sa foi. Beaucoup ont l'ardeur de s'unir au poète. Beaucoup souffrent d'être repoussées. Chez les peuples thraces, il est l'auteur de ceci : transférer

l'amour sur de tendres garçons, cueillir l'avant de la jeunesse, le printemps bref, les premières fleurs.

La métamorphose de Cyparissus

Il y avait une colline, sur la colline une aire très plane de campagne que les herbes du gazon verdissaient. Il n'y avait pas d'ombre en ce lieu. Après que le poète, fils des dieux, s'y est installé et a fait bouger les cordes qui résonnent, l'ombre vient en ce lieu. L'arbre de Chaonie n'y manque pas, ni le bois des héliades, ni le chêne rouvre aux branches hautes, ni le doux tilleul, ni le hêtre, ni le laurier des vierges ; voici les fragiles coudriers et le frêne à faire les armes, et le sapin sans nœud et l'yeuse courbée sous les glands, et le platane des plaisirs et l'érable aux couleurs variées, aussi les saules du bord des rivières et le lotus de l'eau, le buis toujours vert, les petits tamaris, le myrte bicolore, le laurier-tin bleu foncé avec ses baies. Vous aussi, lierres entortillés, vous venez, avec les vignes et ses pampres, les ormes couverts de vignes, les ornes, les épicéas, et chargé de fruits rouges, l'arbousier et, butin du vainqueur, les lentes palmes, et le pin à la cime retroussée en chevelure, hirsute, aimé de la mère des dieux, puisque l'Attis de Cybèle pour lui a quitté l'état d'homme et s'est durci en tronc. Dans cette foule, imitant un cône, voici le cyprès, maintenant arbre, enfant autrefois, aimé par le dieu qui règle la cithare et l'arc, - les cordes et les cordes. Consacré aux nymphes des plaines de Carthée, voici un cerf immense; par ses cornes bien visibles il offre au sommet de sa tête de longues ombres. Ses cornes brillent d'or ; tombant sur ses flancs, des colliers à pierreries entourent son cou rond.

Une bulle sur le front, en argent, liée de petites courroies, bouge, vieille comme lui. Brillent à ses deux oreilles, autour des creux des tempes, des perles. Sans peur, sans l'épouvante propre à sa nature, il a l'habitude d'aller dans les maisons et de donner à n'importe quelle main inconnue son cou à caresser. Plus que des autres, il est chéri de toi, Cyparissus, très beau garçon de Céos : à de nouveaux pâturages tu mènes le cerf, à l'eau d'une source limpide tu le mènes, ni tresses des fleurs de couleur à ses cornes, assis sur son dos en cavalier, ici et là, joyeux, ru freines sa bouche tendre du licol pourpre. C'est l'été et le milieu du jour, et à la chaleur du soleil les bras courbes du Cancer1 des rivages bouillonnent. Fatigué, le cerf pose son corps sur la prairie. À l'ombre des arbres, il s'attire la fraîcheur. L'enfant Cyparissus, distrait, de sa lance pointue le transperce ; quand il le voit mourir d'une sauvage blessure, il décide qu'il veut mourir. Quelles consolations ne lui fait pas Phœbus! Comme il lui rappelle de souffrir légèrement, selon la perte! L'enfant gémit pourtant et comme dernier cadeau demande aux dieux d'en haut de le laisser pleurer tout le temps. Son sang s'épuise en larmes infinies, ses membres commencent à tourner au vert, les cheveux tombant sur le front de neige deviennent crinière hérissée; quand ils sont raides, ils regardent, de leur cime gracile, le ciel étoilé. Le dieu est triste et gémit : « Je te pleurerai, tu pleureras les autres. Tu seras là pour ceux qui souffrent », dit-il.

La métamorphose de Cyparissus

sa bouche après le carnage, les longs poils infectés de sang. Tendant les mains vers les rivages de la mer ouverte, Pélée prie Psamathée la bleu azur de finir sa colère. Qu'elle l'aide. Elle ne se laisse pas fléchir par la demande du fils d'Éaque. Thétis supplie et pour son mari obtient le pardon. Interdit de meurtre violent, le loup continue, poussé par la saveur du sang. Alors, accroché à la tête d'une génisse lacérée, il est changé en marbre. Sauf la couleur, en tout il a gardé son corps. La couleur de la pierre indique qu'il n'est plus un loup, on ne doit plus le craindre. Mais les destins ne laissent pas Pélée le fugitif s'installer sur cette terre. Il arrive en Magnésie, errant, exilé, et là il est purifié de son meurtre par Acaste l'Haémonien.

L'histoire de Céyx

Cependant, troublé par les prodiges de son frère ou concernant son frère le cœur plein d'angoisse, Céyx consulte les oracles, consolations des hommes. Il se prépare à aller chez le dieu Claros, car Phorbas l'impie, avec ses Phébiens, rendait Delphes impraticable. Avant ça, il te tient au courant de son projet, très fidèle Alcyone. Aussitôt, jusqu'au plus secret de tes os tu as froid ; pareille à celle du buis, la pâleur atteint ton visage, tes joues se mouillent de larmes. Trois fois elle essaie de parler, trois fois elle inonde de pleurs son visage. Les sanglots interrompent ses plaintes tendres : « Quelle est ma faute, mon amour, qu'est ce qui a transformé ton cœur ? Où est l'amour qu'à moi d'abord tu donnais ? Peux-tu laisser Alcyone seule? Tu désires ce long voyage ? Tu m'aimes plus si je ne suis pas là ? Mais, j'y pense, tu voyages par les terres? Je vais souffrir,

mais je n'aurai pas peur. Je serai inquiète, mais je n'aurai pas peur. Les flots me terrifient, comme la triste image de l'océan. Sur le rivage j'ai déjà vu des morceaux de planches brisées et souvent sur les tombes j'ai lu des noms sans corps. Qu'une confiance trompeuse ne t'effleure pas sous prétexte que ton beau-père est fils d'Hippotès qui retient les vents en prison et qui plaît comme il veut aux flots. Lorsque les vents soufflants tiennent les flots, on ne peut les empêcher, toute la terre est à leur merci, et toute la mer : ils maltraitent même les nuages du ciel, remuent des feux rutilants sous leurs coups cruels. Plus je les connais (et je les connais maintenant ; petite dans la maison de mon père je les ai vus), plus je crois qu'il faut les craindre. Si ta décision ne peut être fléchie par aucune prière, mon amour, mon mari, si tu es sûr d'y aller, prends-moi avec toi. La mer nous ballottera tous deux. Je ne craindrai que ce que je subis. Ensemble nous porterons ce qui sera, ensemble sur les flots larges nous serons portés. » Par les paroles et les larmes de la fille d'Éole, son époux, fils d'un astre, est ému. Le feu en lui n'est pas moindre. Il ne veut pas renoncer au voyage qu'il se propose, ni lier Alcyone à sa part de danger. Il offre des consolations à son cœur inquiet ; elle n'approuve pas ses raisons. Il ajoute cette douceur, la seule qui fléchit l'amante : « Toute absence nous est longue. Mais je te le jure, par les feux de mon père, si les destins le permettent, je reviendrai avant que la lune remplisse deux fois son disque. » Par cette promesse, il lui donne l'espoir du retour. Aussitôt, il ordonne qu'on sorte, mette à l'eau un bateau, qu'on l'arme d'équipement naval. Elle voit ça, présage d'avenir; horrifiée, elle laisse couler les larmes à peine nées ; donne des baisers, la malheureuse ; à la fin, d'une bouche

triste, dit: « Au revoir » ; de tout son corps s'effondre. Tu voudrais prendre le temps, Céyx, mais les jeunes marins, en rangs de deux, ramènent les rames vers leurs poitrines musclées, fendent les flots de coups égaux. Alcyone lève ses yeux mouillés : son mari, debout à la poupe courbée, lui fait des signes en agitant la main. Elle le voit, lui renvoie ses signes. La terre recule encore et les yeux ne peuvent plus voir le visage; tant qu'elle peut, elle suit du regard le bateau qui fuit. Il ne peut la voir non plus, car l'espace s'éloigne. Elle regarde pourtant les voiles ondoyer au sommet du mât. Elle ne les voit plus ; angoissée, elle retrouve son lit vide, se pose sur l'oreiller. Ce lieu, ce lit renouvellent les larmes d'Alcyone ; elle comprend quelle part d'elle est absente ! Eux, ils sont sortis du port, la brise bouge les cordages, le marin ramène les rames ballantes sur le côté, au sommet du mât de bois il place les vergues, descend les voiles, reçoit les brises qui viennent. Le navire a traversé moins de la moitié, ou la moitié de la mer – pas plus, l'une et l'autre terres sont loin, soudain la mer dans la nuit blanchit sous les vagues gonflées ; l'Eurus se précipite, plus puissant, souffle. « Vite, descendez les vergues ! », crie le pilote, « attachez les voiles aux vergues ! » Il ordonne. La bourrasque, en face, empêche les ordres, le fracas de l'eau ne permet d'entendre aucune voix. Certains, d'eux-mêmes, se dépêchent de retirer les rames, d'autres de protéger la coque, d'autres de refuser les voiles aux vents, l'un vide l'eau et verse la mer dans la mer, l'autre ôte les vergues. Tout est fait sans loi, la tempête grossit, force, partout les vents féroces portent la guerre, mêlent les eaux révoltées. Il est épouvanté, il l'avoue : où en est-il, où en est-on, il ne sait pas, le pilote du bateau, que peut-il ordonner ou désirer?

Une si grande masse de malheur, puissant plus que l'art le plus grand. On entend le cri des hommes, le grincement des rames, l'eau lourde sous le choc de l'eau, l'air en tonnerre. Sous les vagues, la mer est dressée, on dirait qu'elle est au ciel, qu'elle touche, arrose les nuages qui couvrent tout. Parfois, quand elle fait venir du plus profond les sables roux, elle prend leur couleur, parfois elle est plus noire que l'eau du Styx. D'autres fois, elle s'étale, blanchit sous l'écume qui claque. Le navire de Trachine est agité par les cahots. Là, comme au sommet d'une haute montagne, il voit dans les vallées, jusqu'au fond de l'Achéron, dirait-on. Là, quand la mer se plie autour de lui, l'immerge, il voit, du fond du gouffre, les hauteurs du ciel. Battu au flanc par les vagues, il fait un immense fracas. Bousculé, il résonne fort, comme le bélier de fer ou la baliste qui secoue et met en pièces la citadelle. Comme les lions féroces, puisant leurs forces dans le choc, vont poitrine la première, aux armes et aux lances brandies, ainsi, lorsque la mer s'engouffre sous les vents naissants, elle va aux armes du bateau ; elle est bien plus haute que lui. Les chevilles tombent et, privée de sa protection de cire, une fissure s'ouvre, montre le chemin aux eaux de la mort. Tombent des nuages crevés les grosses pluies, tu croirais que le ciel descend tout dans la mer, que dans les plages du ciel monte la mer gonflée. Les voiles se mouillent de pluies, les eaux de la mer se mêlent aux eaux du ciel, il n'y a pas de lumière dans l'air, la nuit aveugle est pressée de ses ténèbres et de celles de la tempête. Elle les déchire, menaçante montre sa lumière, la foudre. Les eaux brûlent sous les feux de la foudre. Sautent à l'intérieur de la coque vide les flots ; comme un soldat, plus fort que la troupe, bondit aux remparts d'une ville en défense, Prend l'espérance, enflammé d'amour de la gloire,

seul entre mille, finit par s'emparer du mur,

attaque la coque fatiguée jusqu'à ce que

ainsi, neuf fois les flots battent la haute coque,

une dixième vague, plus grosse, surgit, fonce, se rue,

le navire s'abatte, comme dans les remparts d'une ville prise. De l'eau tente d'envahir le bateau, de l'eau est déjà dedans. Tous tremblent comme tremble une ville lorsque les uns percent les murs, dehors, que les autres, dedans, occupent les murs. L'art ne suffit pas, les courages tombent, on le voit, autant de vagues viennent, autant de morts, ça rue, ça brusque. Celui-ci ne tient pas ses larmes, celui-ci est stupéfié, celui-là dit heureux les morts, celui-ci adore de prières une divinité, tend les bras au ciel qui ne voit rien, des bras vains, réclame de l'aide. Se glisse en l'un l'idée d'un frère, d'un père, en l'autre l'idée d'une maison, des enfants, ce qu'il a laissé. Céyx ne pense qu'à Alcyone, dans la bouche de Céyx il n'y a qu'Alcyone. Il ne veut qu'elle, se réjouit qu'elle ne soit pas là. Il voudrait regarder vers la rive de son pays, tourner le visage vers sa maison. Mais où est-ce, il ne sait pas. La mer bouillonne de si grands remous, une ombre pleine de nuages de poix cache tout le ciel et l'image de la nuit est double. Le mât est brisé sous le choc d'un tourbillon de pluie, le gouvernail est brisé ; furieuse, dressée sur les dépouilles, la vague, en victoire, arquée, regarde venir les vagues. Aussi lourdement qu'une rafale d'eau arrache à leur base l'Athos et le Pinde et les jette au large, elle tombe, tête en avant ; par le poids et le coup

fait sombrer le bateau dans les fonds. Beaucoup d'hommes,

des bouts de navire. Lui, Céyx, de sa main qui portait le sceptre,

tient des morceaux de bateau, invoque son beau-père, son père,

leur destin. Les autres tiennent des planches,

pressés sous les gouffres lourds, ne reviennent pas à l'air, ils ont achevé

en vain, hélas. Plus que tout, dans sa bouche, quand il nage : Alcyone, sa femme. Il se souvient d'elle, l'appelle. désire que les flots poussent son corps devant ses yeux, que ses mains aimantes l'enterrent quand il sera mort. Il nage; aussi souvent que les flots lui permettent d'ouvrir la bouche, l'absente, Alcyone, il la nomme, murmure même sous les eaux. Voici, du milieu des flots, s'élever un arc noir d'eaux. Il se brise ; rompue la vague couvre sa tête, l'engloutit. Lucifer est noir de nuit, tu ne pourrais pas le reconnaître ; en ce jour, puisqu'il ne peut quitter le ciel il se couvre au visage de nuages épais. Pendant ce temps, la fille d'Éole, ignorant ces grands malheurs, compte les nuits, termine à la hâte les vêtements que Céyx mettra, ceux qu'elle portera quand il reviendra, elle se promet de vains retours. À tous les dieux, elle porte de pieux encens, mais, avant tout, honore les temples de Junon. Pour un homme qui n'est plus un homme, elle vient aux autels. Elle veut que son époux soit sauvé, qu'il revienne, qu'il ne lui préfère aucune femme : le seul de tous ses vœux qui peut se réaliser. La déesse ne supporte pas plus longtemps qu'on la prie pour un mort. Il faut écarter des autels ces mains en deuil. « Iris, dit-elle, très fidèle messagère de mes paroles, va vite au palais endormi du Songe, ordonne-lui d'envoyer, avec l'image de Céyx mort, des songes qui racontent à Alcyone ce qui s'est passé. » Elle dit. Iris revêt son voile aux mille couleurs, de sa courbure arquée marque le ciel, atteint la maison du roi, cachée sous un nuage. Il y a, près de chez les Cimmériens, une grotte, l'endroit est retiré, un creux de montagne, maison secrète du Songe paresseux. Jamais, qu'il se lève, qu'il soit à mi-chemin ou qu'il se couche, Phœbus ne peut y aller avec ses rayons. Des nuages voilés

L'HISTOIRE DE CÉYX

sortent du sol, un crépuscule de lumière indécise. Là, l'oiseau qui veille, bec surmonté d'une crête, n'appelle pas l'Aurore de ses chants, de leur voix les chiens attentifs ne rompent pas le silence, ni l'oie plus subtile que les chiens. Ni bêtes, ni troupeaux, ni branches remuées au vent, ni voix humaine ne font du vacarme. Le repos muet habite ici. Du haut d'un rocher, coule un petit ruisseau d'eau du Lethé, il glisse avec un murmure sur les cailloux crépitants, son cours invite les Songes. Devant les portes de la grotte, des pavots abondants fleurissent, des herbes sans nombre. Dans leur lait, la nuit recueille la torpeur, puis l'éparpille avec la rosée sur les terres obscures. Il n'y a pas de porte qui grince sur ses gonds, pas de porte dans la maison. Pas de gardien sur le seuil. Au milieu de la grotte, un lit d'ébène est suspendu, de plumes, d'une seule couleur, couvert d'un voile sombre, où se couche le dieu, le corps brisé de langueur. Là, autour de lui, partout, les Songes vains, imitant diverses formes, reposent, nombreux comme les épis d'une moisson, les feuilles d'une forêt, les grains de sable sur le rivage. En entrant, la vierge écarte de ses mains les Songes qui lui font obstacle. De l'éclat de sa robe la maison sacrée resplendit, le dieu a du mal à ouvrir ses paupières qui sont d'une lourdeur pénible, il titube encore et encore, frappe le haut de sa poitrine de son menton chancelant, s'arrache à lui-même. Levé sur le coude, il veut savoir pourquoi elle (il l'a reconnue) vient. Elle : « Songe, repos des choses, Songe, le plus doux des dieux, paix de l'esprit, toi que les soucis fuient, qui apaises les corps fatigués par les durs métiers et les répares pour le travail, ordonne que les Songes qui copient à la perfection les formes vraies, se rendent, sous la figure du roi, à Trachine, ville d'Hercule, auprès d'Alcyone, et lui montrent l'image du naufrage. Junon l'ordonne. » Elle a accompli sa mission,

Iris; elle s'en va, elle ne peut supporter plus longtemps la force du sommeil. Dès qu'elle sent que le Songe se glisse en son corps, elle s'échappe, repart sur l'arc-en-ciel qui l'a amenée. Le père, au milieu du peuple de ses mille enfants, réveille l'adroit imitateur de la figure humaine, Morphée. Personne n'est plus habile que lui pour faire la démarche, le visage, le son de la voix. Il ajoute costumes et paroles familières à chacun. Il imite seulement les hommes. Un autre devient bête, devient oiseau, devient serpent au long corps : celui que les dieux appellent Icélos, et les hommes Cauchemar. Il y en a un troisième, qui a un art différent : Phantasos. Lui, en terre, pierre, eau, bois, tout ce qui n'a pas de vie, il se déguise. Ces Songes-là montrent leur visage aux rois et aux chefs la nuit. D'autres parcourent les peuples et la plèbe. On les laisse de côté; parmi tous les frères, Morphée : il doit accomplir ce qu'a dit la fille de Thaumas, le vieux Songe l'a choisi. Qui, brisé de douce langueur, pose sa tête, l'enfouit dans le coussin profond. Morphée s'envole, de ses ailes qui ne font pas de bruit au milieu des ténèbres, en un rien de temps il arrive dans la ville d'Haémonie. Il ôte les ailes de son corps, prend le visage de Céyx, avec sa nouvelle figure, pâle, pareil à un mort, sans vêtements, se tient devant le lit de la pauvre femme : la barbe de l'homme est mouillée, l'eau ruisselle de ses cheveux lourds, trempés. Penché sur le lit, les larmes sur son visage, il dit : « Tu ne reconnais pas Céyx, ma pauvre épouse ? Mon visage a changé dans la mort ? Regarde. Tu vas me reconnaître, tu vas voir, au lieu de ton mari, l'ombre de ton mari. Tes prières ne m'ont pas porté d'aide, Alcyone. Je suis mort. Cesse de m'attendre en un faux espoir. L'Auster plein de nuages a saisi mon bateau dans la mer Égée,

de son souffle immense il l'a brisé. Ma bouche, criant ton nom en vain, les flots l'ont remplie. Ce n'est pas un témoin douteux qui te l'annonce, ce n'est pas une vague rumeur : moi, ici, en personne, naufragé, devant toi je produis ma mort. Lève-toi, bouge, offre tes larmes, mets une robe de deuil, ne m'envoie pas sous le Tartare vide sans me pleurer. » Morphée ajoute à ces paroles une voix qu'Alcyone peut prendre pour celle de son mari. On dirait aussi qu'il verse de vraies larmes et sa main a le geste de Céyx. Alcyone gémit, pleure, bouge ses bras dans le sommeil, cherche le corps, embrasse l'air, s'écrie : « Reste. Où t'échappes-tu ? Nous irons ensemble. » Troublée par sa propre voix et par l'aspect de son mari, elle quitte le sommeil, d'abord regarde : celui qu'elle a vu est-il encore là ? Attirés par ses cris, les serviteurs ont apporté de la lumière. Elle ne le trouve nulle part. Elle se frappe le visage de la main, lacère la robe sur sa poitrine, lacère sa poitrine. Elle ne prend pas le temps de dénouer ses cheveux, les arrache. Et à sa nourrice qui lui demande la cause du chagrin : « Il n'y a pas d'Alcyone, il n'y en a pas », dit-elle. « Elle est morte avec son Céyx. Arrêtez de me consoler. Il est mort naufragé. Je l'ai vu, l'ai reconnu, j'ai tendu la main vers lui qui partait, pour le retenir. Il était une ombre, une ombre claire, la vraie, celle de mon mari. Si tu veux savoir, il n'avait pas ses traits habituels, son visage ne brillait pas comme avant, je l'ai vu pour mon malheur, pâle, nu, cheveux encore mouillés. Il se tenait ici, ici même, en ce lieu! » Elle cherche s'il y a des traces. « C'est ça, ça que je craignais, mon cœur devinait, je te demandais de ne pas me fuir, de ne pas suivre les vents. J'aurais voulu, puisque tu partais pour mourir, que tu m'emmènes avec toi. C'était mieux pour moi

d'aller avec toi. Du temps de notre vie, rien, ie n'aurais rien fait sans toi et la mort ne nous aurait pas séparés. le ne suis pas là, je suis morte et ballottée par les flots, je ne suis pas là, l'océan me tient, ne me tient pas. Mon cœur me serait plus cruel que la mer, si je faisais durer ma vie plus longtemps, si je me battais pour vaincre ma grande douleur. Je ne me battrai pas, je ne te laisserai pas, mon malheureux, je serai ta compagne, je viendrai à toi ; dans le tombeau, si nos cendres ne le sont pas, nos lettres seront jointes. Si tes os ne touchent pas mes os, mon nom touchera ton nom. » La douleur empêche de dire plus, les coups interrompent les paroles, de son cœur foudroyé elle tire des gémissements. C'est le matin. Elle sort de chez elle, va sur le rivage, triste, cherche le lieu d'où elle l'a regardé partir. Et longtemps, longtemps, elle reste là et dit : « Ici il a lâché les amarres, sur ce rivage il m'a donné des baisers, puis m'a quittée. » Longtemps, elle se rappelle leurs gestes marquants et regarde la mer : à grande distance, sur l'eau limpide, elle voit je ne sais quoi, un corps. D'abord qu'est-ce que c'est, elle hésite ; puis l'eau l'apporte plus près, il est encore loin, on voit que c'est un corps, quel corps, elle l'ignore. Un naufragé ; elle est émue de ce présage. Comme si elle pleurait un inconnu, elle dit : « Hélas, tu es malheureux, et ton épouse aussi, si tu en as une ! » Le mouvement des vagues approche le corps. Plus elle le regarde, moins elle possède la raison. Maintenant, il est tout près de la terre où elle est, maintenant ce qu'elle peut reconnaître, elle le voit : c'est son époux. « C'est lui », s'exclame-t-elle, et elle lacère son visage, ses cheveux et sa robe. Vers Céyx elle tend, tremblantes, ses mains. « C'est ainsi, mon époux chéri, c'est ainsi que tu me reviens, mon malheureux? » dit-elle. Sur les eaux, il y a une digue, faite de main d'homme, qui brise les premières colères de la mer, fatigue les assauts des vagues. Elle y bondit. C'est un miracle qu'elle puisse le faire : elle vole.

Elle heurte l'air léger de ses ailes naissantes. Oiseau, elle rase, la malheureuse, la surface des eaux. Pendant qu'elle vole, un son, sorte de cri triste, une plainte, sort de sa bouche qui claquette, de son bec fin. Elle touche le corps muet, vide de sang, embrasse de ses ailes nouvelles les membres qu'elle aime, donne en vain des baisers froids, de son bec dur. Céyx le sent-il, ou bien bouge-t-il le visage à cause des mouvements de l'eau ? On ne sait pas. Il le sent et, à la fin, car les dieux ont pitié, ils sont tous les deux changés en oiseaux. Soumis au même destin, leur amour s'est gardé. Quand ils sont oiseaux, la fidélité conjugale ne disparaît pas. Ils s'accouplent, deviennent parents. Pendant sept jours calmes, en temps d'hiver, Alcyone couve son nid suspendu sur l'eau. Alors la mer repose, Éole garde les vents, les empêche de sortir, pour ses petits-enfants il répond des eaux.

Aésacos et Hespérie

Un vieil homme les regarde, attachés l'un à l'autre, voler au large. Il loue les amours qui vont jusqu'au bout.
Un autre, si ça se trouve le même, dit : « Vous voyez cet oiseau qui picore la mer et a les pattes maigres, (il montre le plongeon à la gorge haute), il est de famille royale ; si tu veux aller jusqu'à lui dans l'ordre, sans rien manquer, ses origines sont : Ilus, Assacarus, Ganymède enlevé par Jupiter, le vieux Laomédon, Priam tiré au sort pour les derniers jours de Troie. Il est frère d'Hector et, si en sa première jeunesse il n'avait connu ce sort incroyable, peut-être n'aurait-il pas un nom inférieur à Hector. Lui, Hector, la fille de Dymas l'a enfanté.

Aésacos est né en cachette sous l'Ida ombragé, d'Alexirhoé, dit-on, fille du Granique aux deux cornes. Il détestait les villes et, à l'écart du palais brillant, restait dans les montagnes retirées et les humbles campagnes. Il n'allait que rarement aux réunions d'Ilion. Il n'avait pourtant pas le cœur sauvage ou inaccessible à l'amour. Souvent dans les forêts, il a voulu attraper Hespérie, fille de Cébrénis. Il l'aperçoit sur le rivage paternel, elle fait sécher au soleil ses cheveux tombés sur ses épaules. À peine vue, la nymphe fuit, terrorisée comme la biche devant le loup fauve, comme la cane d'eau, loin de son grand étang, devant le faucon. Le héros troyen la suit. Vif d'amour, il presse la fille vive de peur. Cachée dans l'herbe une vipère de sa dent recourbée serre le pied de la fugitive ; le venin se répand dans le corps. Finies, vie et fuite. Fou, il embrasse la morte et crie : « Je m'en veux, je m'en veux de t'avoir suivie ! Je ne pouvais pas craindre cela, je ne voulais pas te vaincre à ce prix! Malheureuse, nous sommes deux à te tuer. La blessure, c'est le serpent, la raison, c'est moi. Je suis plus criminel que lui. Par ma mort, je t'envoie la consolation de ta mort. » Il dit ; d'un rocher, que la mer au cri rauque a rongé au-dessous, il tombe dans l'eau. Téthys en pitié le reçoit doucement et, comme il nage dans les eaux, le couvre de plumes. On ne lui donne pas la mort qu'il désire. L'amant s'indigne d'être obligé de vivre malgré lui, d'avoir l'âme empêchée quand elle veut échapper à son misérable logis. Des ailes neuves sur les épaules, il prend son vol, envoie encore son corps dans la vaste mer. Les plumes allègent sa chute. Furieux Aésacos plonge tête la première dans les profondeurs, retente le chemin d'une mort sans fin. L'amour fait sa maigreur. Entre les articulations, les jambes sont longues, la nuque est longue, l'espace est long entre le corps et la tête. Il aime la mer et porte son nom, il s'y plonge. »

AÉSACOS ET HESPÉRIE

Légendes de la guerre de Troie

Priam le père ne sait pas que, avec les ailes qu'il a obtenues, Aésacos vit. Il le pleure. Au tombeau marqué de son nom, Hector et ses frères ont donné de vains sacrifices.

Pâris manque à cette triste tâche.

Bientôt, avec l'épouse enlevée, il porte une longue guerre à sa patrie. Mille bateaux conjurés le poursuivent, comme l'ensemble du peuple des Pélasges.

La vengeance n'aurait pas tardé, si les vents sauvages n'avaient rendu impraticables les eaux, si la terre de Béotie n'avait gardé à Aulis riche en poissons les vaisseaux prêts à partir.

Ils préparent, selon la coutume de leurs pères, un sacrifice à Jupiter, le vieil autel s'embrase des feux allumés, les Danaëns voient un serpent bleu azur ramper sur le platane, à côté des sacrifices.

Il y avait un nid de huit petits oiseaux tout en haut de l'arbre.

Avec leur mère qui vole autour de la couvée perdue, le serpent les saisit, les enfouit dans sa gorge avide. Tout le monde est stupéfié. Le prêtre qui prévoit le vrai, le fils de Thestor, dit : « Nous vaincrons. Réjouissez-vous, Pélasges. Troie tombera, mais notre peine sera longue. » Il attribue aux neuf oiseaux neuf années de guerre. Le serpent, roulé aux branches verdoyantes de l'arbre, devient pierre. Il reste rocher sous image de serpent. Nérée continue ses violences dans les eaux d'Aonie, il n'y porte pas la guerre, certains croient que Neptune épargne Troie parce qu'il a construit les remparts de la ville. Mais pas le fils de Thestor. Il le sait, il le dit, par le sang d'une vierge il faut apaiser la colère de la déesse vierge. Après que la cause publique a vaincu la piété, que le roi a vaincu le père, Iphigénie va donner son sang pur, elle est debout à l'autel, devant les prêtres qui pleurent. La déesse est vaincue ; elle jette un nuage sur les yeux de tous, au milieu du sacrifice, de la foule, des voix des suppliants. À la place de la fille de Mycènes, elle pose, dit-on, une biche. Diane est adoucie par ce meurtre qui lui convient, Phœbé aussi, et la colère de la mer aussi, elles se retirent. Nos mille vaisseaux reçoivent les vents dans le dos, ils supportent tout et débarquent sur les sables phrygiens. Au milieu du monde, il est un lieu, entre terre, mer et plages du ciel, frontière du monde triple, d'où l'on voit ce qui est partout, même loin des régions, où toute voix pénètre dans les oreilles creuses. La Rumeur y vit. Elle s'est choisi une maison sur les hauteurs, avec d'innombrables accès, mille ouvertures sur les toits, aucune porte pour fermer l'entrée. De nuit, de jour, la maison est ouverte. Tout entière de bronze sonnant. Tout entière elle vibre, renvoie les paroles et répète ce qu'elle entend. Aucun repos, aucun silence, en aucun lieu. Ce n'est pas du bruit, mais un murmure de petite voix,

comme les vagues de la mer, si on les écoute de loin, comme le son quand Jupiter fait claquer les nuages noirs, des derniers grondements du tonnerre. La foule vit dans l'entrée. On y va, on y vient, peuple léger. Des inventions mêlées de vérité y flânent, des milliers de rumeurs, des paroles confuses y roulent, comblent de leurs discours des oreilles vides, colportent les récits, et la taille du mensonge croît. Un nouvel auteur ajoute quelque chose à ce qu'il a entendu. Ici sont la Crédulité, l'Erreur sans scrupule, la Joie vaine, les Terreurs d'épouvante, la jeune Révolte, et les Murmures dont on ignore l'auteur. Tout ce qui se passe dans le ciel, sur la mer et sur la terre, la Rumeur le voit. Elle mène l'enquête dans le monde entier.

Achille et Cygnus

ACHILLE ET CYGNUS

Elle a répandu le bruit qu'avec une grande force armée les vaisseaux grecs arrivent. L'ennemi en armes est là : on l'attendait. Les Troyens l'empêchent d'aborder, protègent les rivages et, sous la lance d'Hector, premier, selon ton destin, Protésilas, tu tombes! Les combats engagés coûtent beaucoup aux Danaëns. Hector, par le meurtre de ce courageux, se fait connaître. Les Phrygiens aussi apprennent, dans le sang, ce que peut la main des Achéens. Déjà les rivages de Sigée rougissent, déjà le fils de Neptune, Cygnus, a donné mille hommes à la mort, sur son char Achille abat déjà toutes les troupes à coups de lance du Pélion¹. Dans les rangs de soldats, il cherche ou Cygnus ou Hector, il tombe sur Cygnus. Hector, ce sera dix ans plus tard. Il excite ses chevaux qui à leur cou étincelant Portent le joug, dirige son char sur l'ennemi et secoue les armes tremblantes dans sa main :

« Qui que tu sois, jeune homme, console-toi de ta mort. C'est Achille l'Haémonien qui t'égorge. » C'est tout. La lance lourde suit la parole. Bien que la lance sûre ne fasse pas d'erreur, il ne réussit rien avec la pointe de son fer lancé. Il heurte seulement la poitrine d'un coup émoussé. « Fils de déesse, par la Rumeur, je te connais déjà », dit Cygnus. « Pourquoi t'étonner que je ne sois pas blessé? » Achille s'étonnait en effet. « Ce casque que tu vois, fauve, à la crinière de cheval, ce bouclier creux, dans ma main gauche, ne me sont d'aucune aide. Ce que je cherche avec eux, c'est la beauté. Mars prend les armes pour la même raison. Sans leur fonction d'armure, je serai quand même invincible. C'est quelque chose de ne pas être fils de la Néréide - mais fils du chef de Nérée, de ses filles et de toute la mer. » Il dit. Et envoie sur le petit-fils d'Éaque un trait qui s'accroche à la courbe du bouclier, qui brise et le bronze et les neufs premières peaux de bœuf, s'arrête à la dixième. Le héros l'arrache. Encore, d'une main vive, il jette des traits tremblants. Encore l'autre est sauf de blessure, intact. Un troisième coup de lance ne peut briser Cygnus, découvert, offert. Achille s'enflamme comme le taureau dans l'arène ouverte quand il cherche ce qui l'irrite de sa corne terrible, sent les tissus pourpres, sent qu'on évite ses coups. Est-ce que le fer est tombé de la hampe ? Il regarde : il est bien accroché au bois. « Ma main est faible ? », dit-il, « Elle a perdu, sur un homme, ses forces d'avant ? Elle était capable, quand j'ai le premier renversé les remparts de Lyrnésa, ou quand j'ai rempli de leur propre sang Ténédos, et Thèbes la ville d'Eétion, ou quand le fleuve Caïque a coulé rouge du massacre du peuple, ou quand Télèphe a senti deux fois le travail de ma lance. Et ici aussi : avec tous ces cadavres, dont j'ai fait et je vois

les tas sur le rivage, ma main était capable, elle est capable. » Il dit. Comme s'il doutait de ses actes d'avant, il envoie ea lance contre Ménétès, un Lycien du peuple. Il brise son armure et la poitrine au-dessous. Le mourant frappe de sa tête la terre lourde. Achille arrache le trait de la blessure chaude, dit: « C'est bien ma main, c'est elle qui a vaincu autrefois, c'est bien ma lance. Je vais m'en servir contre lui. Contre lui, j'en prie les dieux, la même issue. » Il parle ainsi et vise Cygnus. Le frêne ne se trompe pas, résonne sur l'épaule gauche qui ne l'évite pas. Il en est repoussé, comme d'un mur ou d'un rocher solide. Mais à l'endroit du coup, Cygnus est marqué de sang. Achille le voit et en vain se réjouit : il n'y a pas de blessure, c'est le sang de Ménétès. Alors, tout frémissant, du haut de son char il bondit et se jette sur son ennemi impassible avec son épée brillante ; il a troué de son glaive bouclier et casque, il voit ça, son fer s'est abîmé sur le corps dur. Il n'en supporte pas plus. Il ramène à lui son bouclier et trois fois, quatre fois, du pommeau frappe la bouche de l'homme, ses [tempes creuses. Il le suit quand il fuit, le presse, le rend fou, le pousse, lui interdit le repos, l'affole. Cygnus est dans l'épouvante, devant ses yeux nagent les ténèbres. Il fait quelques pas en arrière, tombe sur une pierre au milieu du champ. Achille pousse Cygnus, le corps bascule, il le renverse de toute sa force, le cloue à terre. De son bouclier, de ses durs genoux lui écrase la poitrine, tire les attaches du casque, elles serrent sous le menton, lui broient la gorge, lui coupent la respiration

et le chemin du souffle. Prêt à dépouiller le vaincu.

dans l'oiseau blanc dont jadis il portait le nom.

Que reste-t-il? Les armes. Le dieu de la mer a mis son corps

Elle, manteau défait, glissant à terre,

porte jusqu'aux derniers instants de mort un visage résolu. Elle a soin de voiler de son corps les parties à couvrir quand elle tombe, il y a de la gloire dans sa chaste pudeur. Les Troyennes la ramassent, comptent et pleurent les enfants de Priam, ce qu'une maison a donné de sang, ils gémissent sur toi, enfant, et sur toi, jadis femme de roi, jadis mère de roi, image d'Asie la florissante, maintenant mauvais lot d'un butin, que le vainqueur, Ulysse, ne voudrait pas pour lui, si tu n'avais fait naître Hector. Hector a donné un maître à sa mère. Tu embrasses le corps de ta fille, vide de son esprit si fort ; à ton pays si souvent, à tes enfants, à ton homme tu as donné tes larmes - à elle aussi, tes larmes. Elle verse des larmes sur la blessure, pose des baisers sur la bouche, frappe sa poitrine comme d'habitude, coiffe de sang durci ses cheveux blancs, et dit, poitrine déchirée, beaucoup de choses, dont ceci : « Enfant, douleur dernière de ta mère (il n'y en a pas d'autre ?) enfant, tu es morte et je vois ton sein, ma blessure. Qu'aucun des miens n'échappe au massacre! Toi aussi, une blessure? Toi, une femme, je te croyais à l'abri du fer ; tu es tombée, femme, par le fer. Tous tes frères, c'est lui ; toi aussi, c'est lui qui t'a perdue, malheur de Troie, voleur d'enfants, Achille. Après qu'il est tombé sous les flèches de Pâris et Phœbus, j'ai dit : ne craignons plus Achille. Mais je devais le craindre encore. La cendre de son tombeau haïssait ma famille, dans la tombe encore on le voit ennemi; pour le petit-fils d'Éaque j'ai fait des enfants. Ilion immense est morte, le désastre public a pris fin en un lourd dénouement, mais il a pris fin ; pour moi seule reste Pergame, ma douleur court encore. Autrefois j'avais tout, puissante de tous ces gendres, fils, belles-filles, mari, maintenant on me traîne en exil, sans rien, arrachée aux tombes des miens,

un cadeau pour Pénélope ; je traînerai un poids de laine, elle me montrera aux mères d'Ithaque, « c'est elle, la fameuse, la mère d'Hector, la voici, la femme de Priam », dira-t-elle. Après tous ceux que j'ai perdus, toi maintenant, toi qui seule consolais mes deuils de mère, tu es morte pour purifier un bûcher ennemi. l'ai fait naître des sacrifices à ennemis. Pourquoi rester là, de fer ? Qu'est-ce que j'attends ? Vieillesse pleine d'années, pourquoi me garder ? Pourquoi, dieux cruels, sauf pour qu'elle voie de nouvelles morts, renez-vous en vie une vieille femme ? Qui pourrait penser Priam heureux après la démolition de Troie ? Oui, dans sa mort il est heureux : il ne te voit pas, ma fille, assassinée, il a laissé à la fois et la vie et le règne. Mais, j'y pense, on va te donner des funérailles, fille de roi, on placera ton corps dans le monument de tes ancêtres ? Non, ce n'est pas pour nous. Toi, en cadeau de ta mère, tu auras ses pleurs, des poignées d'un sable étranger. J'ai tout perdu. Il me reste, pour lui je supporterai un petit temps de vie, un enfant très chéri, seul maintenant, le plus petit de mes garçons, on l'a confié au roi d'Ismare, en ses terres, Polydore. Mais qu'est-ce que j'attends pour laver d'eau tes blessures cruelles, et ton visage éclaboussé d'un sang insupportable? »

Polydore

Elle dit, elle marche, de son pas de vieille dame, sur le rivage, elle arrache ses cheveux blancs. « Donnez-moi, Troyennes, une urne », dit la pauvre femme, pour puiser les eaux limpides. Et elle voit, rejeté sur le rivage, le corps de Polydore! Et ce que lui ont fait les armes du Thrace, d'immenses blessures! Les Troyennes hurlent; elle est muette de douleur; la voix et les larmes qui lui naissent, dedans la douleur les dévore. Pareille à une pierre,

raide, elle fiche ses yeux à terre, en bas, les soulève, tordus vers le ciel, regarde le visage de son fils allongé, regarde ses blessures, ses blessures surtout ; s'arme, bâtit sa colère, s'enflamme - et comme si elle était reine encore, décide de punir. Elle est l'image de la vengeance. Comme la lionne privée de son petit qu'elle allaite suit les traces de pas de l'ennemi qu'elle ne voit pas, ainsi Hécube, après qu'à son chagrin elle a mêlé la colère, n'oublie pas sa haine mais son âge; elle arrive chez celui qui a commis l'atroce meurtre, Polymestor. Elle lui demande un entretien. Elle veut, dit-elle, lui montrer quelque chose, de l'or, pour qu'il le porte à son enfant, ce qui lui reste. Le roi des Odryses, poussé par l'amour des richesses, la rejoint en un lieu secret. Rusé, d'une voix caressante : « Vite, Hécube, dit-il, donne le cadeau pour ton enfant ; il aura tout de ce que tu donnes et as donné jusque-là, je le jure sur les dieux. » Sauvage, elle regarde le parleur, le faiseur de mensonges, et sa colère gonfle, s'échauffe. Contre le traître elle invoque l'armée des mères captives, enfonce ses doigts dans les yeux perfides, ôte les yeux des orbites, la colère la rend mauvaise, elle plonge les mains et, souillée du sang coupable, creuse, pas les yeux, il n'y en a plus, mais la place des yeux. Les Thraces, furieux de la perte du roi, s'en prennent à la Troyenne à coups de traits et de pierres; dans un murmure rauque, elle poursuit de morsures ce rocher qu'on lui envoie, ouvre grand la bouche et aboie au lieu de parler10. Voici le lieu : à cause de l'histoire il a pris son nom. Elle, en souvenir de ses vieux malheurs, hurle longtemps, encore, désolée, par les champs sithoniens. Son malheur a ému les Troyens, ses ennemis les Pélasges, son malheur a ému tous les dieux, oui, tous : même la femme et sœur de Jupiter a avoué qu'Hécube ne méritait pas ces grandes catastrophes.

Funérailles de Memnon

Pas le temps pour Aurore, bien qu'elle ait aidé leurs armées, de s'émouvoir de la ruine et de la chute de Troie et d'Hécube. Un souci intime, un chagrin personnel angoisse la déesse, la perte de Memnon, que dans les champs phrygiens sa mère couleur de feu a vu mourir sous la lance d'Achille ; elle l'a vu, et cette couleur qui rougit les petits matins a pâli et le ciel s'est caché sous les nuages. Non, le corps posé sur les dernières flammes, la mère n'a pu le regarder, mais, cheveux déliés, comme elle est, aux genoux du grand Jupiter, elle ne refuse pas de se coucher, ni de dire dans les larmes : « Je suis la plus petite de celles que le ciel doré soutient, par toute la terre mes temples sont rares, en déesse je viens, non te demander des sanctuaires, des jours de sacrifices, ou des autels chauffés de feu ; si tu regardes bien, pour ce que je t'offre, moi, une femme, quand de ma lumière nouvelle je surveille les limites de la nuit, tu pourrais me donner des récompenses. Ce n'est pas la question et ce n'est pas l'humeur de l'Aurore de réclamer les honneurs qu'elle mérite ; je viens, privée de mon Memnon, il a pris des armes courageuses pour son oncle, mais en vain : en ses jeunes années Achille, le courageux, vous l'avez voulu, l'a tué. Donne-lui, s'il te plaît, quelque honneur, pour consoler sa mort, maître du ciel, apaise la blessure d'une mère. » Jupiter acquiesce. Le grand bûcher de Memnon, aux flammes hautes, s'écroule, des boucles de fumée noires couvrent le jour, comme quand les fleuves exhalent les nuées qui naissent, le soleil ne peut y entrer. Une cendre sombre vole, massée en un corps, se condense, prend visage, reçoit la chaleur

et le souffle du feu ; sa légèreté lui offre des ailes, d'abord il est pareil à une oiselle, bientôt une vraie oiselle bruisse des ailes, et bruissent ses camarades innombrables, même origine de naissance, trois fois elles tournent autour du bûcher, par les airs monte trois fois, sonore, leur lamentation ; au quatrième vol, elles forment deux camps. De chaque côté, deux féroces peuples se font la guerre, de leurs becs et ongles courbés excitent leur colère, épuisent ailes et poitrines, les unes contre les autres. En sacrifice offert à la cendre du mort elles tombent, se souviennent que d'un homme courageux elles ont pris corps. Aux Vole-Vite soudain créés, leur auteur donne un nom : comme lui, on les dit memnonides. Quand le soleil a parcouru douze signes, elles retournent au combat, pour mourir en criant comme lui. Quand la fille de Dymas aboyait, tout le monde trouvait ça triste à pleurer, mais Aurore, elle, reste pliée sur ses chagrins ; maintenant encore elle donne des larmes d'amour et pleut sur le monde entier.

Énée et Anius

L'espérance de Troie n'est pas morte avec ses remparts, les destins ne le veulent pas. Du sacré, encore du sacré : un héros, fils de Cythérée, porte sur ses épaules un père, belle charge.

De toutes les richesses, c'est celle qu'a choisie le pieux Énée, avec son fils Ascagne ; à travers les flots sur son bateau de réfugié il va, quitte Antandré, laisse les rivages criminels des Thraces, cette terre qui coule du sang de Polydore.

Aidé des vents, poussé par les marées, il entre dans la ville d'Apollon avec ses amis.

Anius, que les hommes honorent comme roi et Phœbus comme prêtre, reçoit Énée dans sa maison, dans son temple, lui montre la ville, les sanctuaires connus, les deux souches où Latone jadis, en accouchant, s'est tenue.

On jette l'encens dans les flammes, on verse le vin sur l'encens, on brûle les entrailles de vaches sacrifiées selon le rite, on se rend aux toits royaux. Installés sur de vastes tapis, on prend les cadeaux de Cérès et le vin de Bacchus. Alors le pieux Anchise : « Ô prêtre aimé de Phœbus, je me trompe ou, quand je t'ai vu la première fois dans ces murs, tu avais, autant que je me souvienne, un enfant et deux fois deux filles ? » Anius, secouant sa tête ceinte de bandelettes de neige, triste, dit : « Tu ne te trompes pas, grand héros; tu as vu un père de cinq enfants, er maintenant (l'inconstance des choses renverse les hommes), tu me vois presque seul. Mon fils absent m'est de quel secours ? Il a donné son nom à une terre, Andros ; à la place d'un père il tient le lieu et le règne. Le dieu de Délos lui a donné un don de vision. Liber a donné autre chose à mes filles, un cadeau plus grand qu'espoir et croyance : au toucher de mes filles, tout, en blé, boisson pure, huile blonde de Minerve, tout se transforme. Avec elles j'étais riche. Lorsque le ravageur de Troie, fils de l'Atride, l'a appris, pas question qu'on ne ressente ici vos tempêtes, ne va pas croire : par la force des armes il les arrache, malgré elles, au sein de leur père, ordonne qu'elles nourrissent, de leur don céleste, la flotte des Argiens. Elles s'échappent, où elles peuvent : deux en Eubée, les autres à Andros la fraternelle. L'armée arrive : si le frère ne les livre pas, on le menace de guerre. L'amour est vaincu par la peur, le frère livre les corps unis à la torture ; mais pardonne à ce frère peureux, il n'y a pas d'Énée par ici, pour défendre Andros, il n'y a pas d'Hector, qui vous a fait tenir dix ans. Déjà on prépare les chaînes pour les captives, quand, levant leurs bras libres encore au ciel, elles disent : "Bacchus mon père, aide-moi »; l'auteur du don va les aider,

si les perdre de merveilleuse manière s'appelle « aider » ; comment elles ont perdu la figure, je n'ai pas pu le savoir, je ne peux pas le dire aujourd'hui ; le pire de mon malheur, je le sais ; elles ont pris des ailes, en oiseaux chers à ton épouse sont parties, blanches colombes. »

Les filles d'Orion

De ces paroles et d'autres on remplit le temps du repas, puis on pousse la table et cherche le sommeil. Les Troyens se lèvent avec le jour, s'approchent de l'oracle de Phœbus. Celui-ci leur ordonne de chercher la vieille mère et les rivages connus. Le roi suit, fait des cadeaux à ceux qui partent ; un sceptre pour Anchise, un vêtement et un carquois pour le petit, un vase à Énée, que jadis un étranger a porté jusqu'ici, des rivages d'Ionie, Thersès de l'Ismènus. C'est Thersès qui l'a envoyé, Alcon d'Hyla qui l'a fabriqué, ciselé des détails d'une très longue histoire. C'est une ville, tu peux y voir sept portes¹¹; les portes disent quelque chose de son nom, enseignent qui elle est. Devant la ville, des funérailles, des tombeaux, des feux, des bûchers, des chevelures défaites, des mères poitrine découverte, tout dit le deuil. Les nymphes aussi semblent pleurer, gémir sur les fontaines à sec ; l'arbre, sans feuillage, nu, se durcit. Les chèvres rongent la roche aride. Ici, l'artiste a fait, au milieu de Thèbes, les filles d'Orion. l'une donne un cœur qui n'a rien de féminin, gorge ouverte, l'autre, arme levée ; à force de blessures elles tombent pour leur peuple, on les porte en la ville pour de belles funérailles, au milieu de la foule on les brûle. Alors de la cendre des jeunes filles sortent des jumeaux, des garçons, la race ne périt pas, la rumeur les nomme « les couronnes », ils conduisent le cortège autour des cendres maternelles. Voilà pour les statues étincelantes de bronze antique. Le bord du vase est le relief doré d'une acanthe. Les Troyens, en échange des cadeaux, offrent autant de cadeaux, donnent au prêtre un coffret pour l'encens, donnent une coupe et une couronne claire d'or et de pierreries. Les Teucres, se souvenant qu'ils tiennent leur principe du sang de Teucer, vont en Crète, mais ne peuvent pas supporter longtemps Jupiter; après qu'ils ont laissé ses cent villes, ils désirent toucher le port d'Ausonie. Une tempête sauvage se déchaîne, ballotte les hommes ; on les reçoit dans les ports perfides des Strophades, où les terrorise Aëllo l'oiseau. Maintenant, le port de Dulichios, Ithaque, Samos, la maison de Nérite, le règne d'Ulysse le trompeur, ils les ont dépassés, ils voient celle pour qui les dieux ont combattu, Ambracia, ils voient un rocher, sous image de juge transformé¹², puis c'est Actium et maintenant, connu grâce à Apollon, ils voient Dodone, la terre qui parle, son chêne, ils voient le sein de Chaonie, où les enfants du roi Molosse ont fui, à tire-d'aile, un incendie impie.

Scylla

Au plus près ils cherchent les campagnes des Phéaciens, où poussent de délicieux fruits ; après les règnes du poète de Phrygie, Buthrotos d'Épire, ils trouvent une ville, copie de Troie. Ils connaissent les choses du futur, grâce à l'oracle fiable d'Hélénus, fils de Priam, qui les a prédites ; ils entrent en Sicile, qui court dans les flots de ses trois ailes. L'une, Pachynos, est tournée vers l'Auster porteur de pluies, une autre est exposée aux doux Zéphyrs, c'est Lilybée - et, vers les Ourses qui ne connaissent pas la mer, voici Péloros, qui regarde Borée. C'est ici que les Troyens abordent. À force de rames, grâce aux bons vents, la flotte dans la nuit s'installe sur le sable de Zanclé.

Livre I

- 1. L'Eurus est le vent du sud-est ; Borée est le vent du nord : Vesper désigne la nuit ou l'étoile qui brille le soir ; Zéphir est le vent d'ouest ; Auster, enfin, est le vent du sud.
- 2. L'Olympe, le Pélion et l'Ossa sont trois montagnes situées au sud de la Thessalie.
- 3. Le palais d'Auguste se trouvait en haut du mont Palatin.
- 4. Les Géants.
- 5. Dans d'autres versions du texte on trouve ici : « *Tellus, ait, bisce, vel istam / Quae facit ut laedar* ». Ces deux fragments de vers sont souvent considérés comme apocryphes.
- 6. Mercure.
- 7. L'Ortygie est une île dont le nom signifie l'île aux cailles. Astéria, sœur de Latone, s'était transformée en caille pour échapper à Zeus et s'était jetée dans la mer où elle était devenue l'île d'Ortygie.
- 8. Les Égyptiens.

Livre II

- 1. Haémonie, pays des Sagittaires, monstres mi-hommes, mi-chevaux et ancien nom de la Thessalie, située au sud de la Macédoine.
- 2. La Grande Ourse et le Bouvier.
- 3. Le Corbeau.
- 4. La Chouette.
- 5. Hippé.

Livre III

- 1. Les deux Ourses sont séparées par le Serpent, la constellation du Serpentaire.
- 2. Europe.

Livre IV

- 1. Bacchus était parfois représenté sous les traits d'un taureau.
- 2. Clytie se transforme en Héliotrope.
- 3. Il s'agit d'Hermaphrodite, enfant de Mercure (Hermès) et de Vénus (Aphrodite).
- 4. Lors d'une éclipse de Lune, on encourageait son retour en frappant sur des objets en cuivre ou en bronze.
- 5. Chauve-souris se dit « vespertiliones » en latin.
- 6. L'arme de Persée est un sabre à lame recourbée appelée la harpé.

Livre V

- 1. Dans la bataille qui suit, la plupart des personnes nommées sont peu importantes dans la mythologie ou inventées par Ovide.
- 2. Le gant évoqué est un gant de pugilat fait de cuir et plomb.

- 3. Boisson composée de vin, de miel et de polenta.
- 4. Ovide joue ici avec les mots « stellatus » (étoilé) et « stellio » (petit lézard).
- 5. L'Averne est le lieu des Enfers.

Livre VI

- 1. Rhodope et Haémus qui se prenaient pour Jupiter et Junon ont été transformés en montagnes.
- 2. Il ne s'agit pas de la fille d'Œdipe, mais de celle de Laomédon, le roi de Troie.
- 3. Les filles de Cyniras, à l'exception de Myrrha, avaient osé défier Junon, qui pour les punir les avait transformées en marches d'un escalier de marbre.
- 4. Nous suivons ici la versification établie par Georges Lafaye : 203/200/201/202/204/205.
- 5. « Corque satium satia. » « Rassasie ton cœur de ma tristesse ». De nombreux critiques rejettent cette portion de vers.
- 6. « Ne ferme la bouche que quand la vie s'en va ». Ce vers est souvent considéré comme apocryphe.
- 7. C'est-à-dire les Furies.
- 8. Procné se transforme en rossignol et Philomèle en hirondelle.

Livre VII

- 1. Oiseaux monstrueux à tête de femme appelés Harpies.
- 2. Les Pélasges étaient un peuple mythique de Thessalie et du Péloponnèse. Par extension, le terme désigne ici les Grecs, tout comme les Achéens, les Argiens, ou encore les Danaëns.
- 3. Créüse, fille de Créon, pour laquelle Jason abandonna Médée.
- 4. Qui signifie « qui pousse sur un terrain rocailleux ».
- 5. Le peuple d'Érechtée désigne les Athéniens.
- 6. Il s'agit ici de Périphétès, un brigand qui assommait les passants pour les dévaliser.

- 7. « Et omnia, quae rerum status iste mearum », « Comme tout ce qui est à moi », vers altéré.
- 8. Myrmidon signifie « fourmis » en grec.
- 9. Allusion à Œdipe.
- 10. Il manque ici le vers 762 « la bonne Thémis ne laisse pas le crime impuni », vers sans lien avec le contexte, en marge de certains manuscrits, que nous avons jugé bon d'écarter.

Livre VIII

- 1. Allusion à l'adultère de Pasiphaé avec Jupiter et à l'enfantement du Minotaure.
- 2. Ville de Crète, désignant par extension la Crète, dont Minos est roi.
- 3. Ou aigrette. Ovide invente une étymologie au terme grec « ciris », qui dériverait du verbe « couper ».
- 4. Latone épargne deux des sœurs de Méléagre, Gorgé et Déjanire. Cette dernière épousera par la suite Hercule.
- 5. Les vers 596-600 et 603-608 sont absents de certains manuscrits.
- 6. Les vers 652-656 sont absents de certains manuscrits.
- 7. Les vers 692-694 sont absents de certains manuscrits.
- 8. Les vers 697-698 sont absents de certains manuscrits.

Livre IX

- 1. Les pointes des flèches d'Hercule étaient trempées du sang de l'hydre de Lerne.
- 2. C'est Eurysthée qui, poussé par Junon, imposa à Hercule ses douze travaux.
- 3. C'est-à-dire le pourpre.
- 4. Allusion à Étéocle et Polynice, les deux fils d'Œdipe et frères d'Antigone qui s'entretuèrent.
- 5. Allusion à Amphiaraüs, qui prédit la mort à ceux qui partiraient combattre Étéocle, et fut précipité dans un gouffre par Jupiter.

- 6. Phégée purifia Alcméon, le fils d'Amphiaraüs, du meurtre de sa mère Ériphyle et lui donna sa fille Arsinoé en mariage. Celle-ci reçut en remerciement le péplos et le collier d'Harmonie. Mais les présents furent repris par Alcméon, qui voulait les offrir à sa seconde épouse Callirrhoé, fille du dieu fleuve Achéloüs. Ayant appris la traîtrise de son gendre, Phégée donna l'ordre à ses deux fils, Pronoüs et Agénor, de le tuer. Devenue veuve, Arsinoé lança une malédiction sur son père et ses deux frères. Elle devait porter ses fruits, car les deux enfants de Callirrhoé, Acarnan et Amphotéros, vengèrent leur père Alcméon en tuant Phégée et ses deux fils.
- 7. Ovide s'est-il trompé en faisant d'Hébé la « privigna » de Jupiter, c'est-àdire sa belle-fille au sens de « fille d'un premier lit » ? En revanche, elle est bien à la fois sa fille, avec Junon, et sa bru (« nurus »), puisqu'elle épouse Hercule.
- 8. Le thyrse est l'attribut majeur de Bacchus. Il s'agit d'un grand bâton orné de lierre ou de vigne et surmonté d'une pomme de pin ou d'une grenade.

Livre X

- 1. Le Cancer, ici, signifie à la fois le crabe et la constellation.
- 2. Il s'agit d'Ajax.
- 3. « AI », en grec, signifie « hélas ». Aï aï évoque donc à la fois la plainte et le début du nom d'Ajax.
- 4. « Keras » signifie « corne » en grec.
- 5. Les trois Sœurs pourraient être une allusion aux Furies.
- 6. Adonis est changé en anémone, or en grec, « anemos » signifie « vent ».

Livre XI

1. À la fois Bacchus et son cadeau, le vin.

Livre XII

- 1. Cette lance, taillée par Chiron, ne pouvait être manipulée par nul autre qu'Achille.
- 2. Cénée est le fils d'Élatus, Atrax désigne ici une ville de Thessalie.
- 3. Les centaures possèdent à la fois une poitrine d'homme et de cheval.
- 4. Ces cinq vers sont absents de nombreux manuscrits.
- 5. Pergame, tout comme Ilia ou encore la Dardanie, désigne la ville de Troie. Les Troyens sont également appelés les Teucres, du nom de leur ancêtre Teucer.
- 6. C'est-à-dire de la main d'une Amazone (le Thermodon étant un fleuve du pays des Amazones). Allusion à l'histoire d'amour tragique que vécurent Achille et Penthésilée, la reine des Amazones.
- 7. C'est Vulcain qui avait forgé les armes d'Achille.
- 8. C'est-à-dire Ménélas et Agamemnon.

Livre XIII

- 1. Voir Homère, Iliade, VII, v. 219.
- 2. Ajax était en vérité le cousin germain d'Achille.
- 3. À l'annonce de l'enlèvement d'Hélène par Pâris, Ulysse, dont le fils Télémaque venait tout juste de naître et qui avait appris par un oracle qu'il mettrait vingt ans à revenir de Troie, simula la folie afin de se soustraire à l'obligation - à laquelle il s'était engagé par le serment des prétendants d'Hélène - de combattre aux côtés des atrides.
- 4. Il s'agit de l'île de Lemnos, où tomba Vulcain quand, enfant, il chuta de l'Olympe et où Philoctète, blessé, fut abandonné par Ulysse.
- 5. D'après les oracles, la prise de Troie n'était possible qu'à certaines conditions, dont la possession du Palladion, une statue magique de Minerve gardée dans Troie même, ainsi que celle des flèches d'Hercule.
- 6. Voir L. x, vers 215. Reprise du mythe d'Hyacinthe.
- 7. Hélénus.
- 8. Sur l'île de Lemnos, dirigé par Hypsipyle, les femmes avaient fait l'erreur de négliger le culte de Vénus. Furieuse, cette dernière les affecta d'une

terrible puanteur. Leurs maris se détournèrent d'elles, et, de dépit, elles massacrèrent tous les hommes du pays.

- 9. Cassandre.
- 10. Il s'agit du monument de la chienne, sur l'Hellespont.
- 11. Thèbes aux sept portes.
- 12. Cragalée avait été désigné pour arbitrer une dispute entre Apollon, Diane et Hercule. Son verdict ne plut pas à Apollon, qui le transforma en rocher.
- 13. Comme pour Hyacinthe et Cygnus, Ovide utilise ici une seconde version du mythe de Scylla. Il s'agit du même nom et de la même métamorphose, mais pas de la même personne.

Livre XIV

- 1. Les éruptions de l'Etna étaient des flammes vomies par le Géant Typhon.
- 2. Allusion à Didon, amante abandonnée d'Énée. Voir Virgile, Énéide, Chant IV.
- 3. C'est-à-dire pour Cassandre, qu'Ajax arracha à l'autel de Minerve afin de la violer.
- 4. En effet, Diomède avait blessé Vénus à la main, et cette dernière lui en avait gardé rancune. Voir Homère, Iliade, V, v. 330.
- 5. Pomone vient de « pomum », pomme.

Livre XV

- 1. Les centaures.
- 2. César.
- 3. Auguste.
- 4. Cléopâtre.

ABAS: Roi d'Argos, fils de Lyncée et d'Hypermestre. Arrière-grand-père de Persée. Époux d'Aglaéa. Père des jumeaux Acrisius et Proétus, ainsi que d'Idoménée, épouse d'Amythaon. *L.v Persée et Phinée*: Il prend part à la querelle entre Persée et Phinée au sujet d'Andromède et frappe Pélatès du Cinyps.

ABAS (FILS D'): Voir Acrisius.

ABAS (PETIT-FILS D') : Voir Persée.

Achéloüs: À la fois plus grand fleuve de Grèce et dieu. Fils d'Océan et de Téthys. L. VIII Thésée chez Achéloüs: Il accueille Thésée dans sa maison et lui raconte la métamorphose des nymphes Échinades et Périmèle en îles au large d'Étolie. L. IX Achéloüs et Hercule: Il lui raconte son combat contre Hercule pour la main de Déjanire.

Achéménide: Compagnon d'Ulysse. L. XIV Achéménide et Macarée: Recueilli par Énée, il retrouve Macarée. Tous deux se racontent les aventures qu'ils ont vécues depuis le départ d'Ulysse.

ACHILLE : L'un des plus grands héros grecs, qui s'illustra pendant la guerre de Troie. Fils de Pélée et de Thétis. L.XII Achille et Cygnus : Pendant la guerre de Troie, Achille tente de tuer Cygnus, se heurte à son invulnérabilité, mais réussit finalement à l'étouffer. L.XII Achille tué par Pâris : Neptune demande à son neveu Apollon de tuer Achille. Apollon guide la flèche de Pâris qui tue Achille.

Acis : À la fois fleuve voisin de l'Etna et dieu. Fils du dieu Faunus et de la nymphe Symaéthis. L. XIII Récit de Galatée : Acis et Polyphème : Galatée raconte l'histoire de son amour pour Acis. Le cyclope Polyphème, amoureux de Galatée et jaloux de leur amour, écrase Acis d'un rocher. Galatée transforme son sang en un fleuve qu'elle nomme Acis.

Acrisius : Roi d'Argos. Fils d'Abas et grand-père de Persée. Père de Danaé. L.IV Persée et Atlas: Acrisius se trouve confronté à son petit-fils, Thésée, qu'il avait enfermé pour l'empêcher de le tuer.

ACTÉON : Fils d'Aristée et d'Autonoé, petit-fils d'Apollon et de Cadmus. Grand chasseur. L. III Actéon: Actéon, en train de chasser, surprend Diane nue. Pour le punir, elle le transforme en cerf. Ses chiens le prennent en chasse, pensant voir un vrai cerf, et le tuent.

ACTOR: Héros thessalien. Époux de Molioné et père officiel d'Eurytos et Ctéatos (dont le vrai père est Neptune), des frères jumeaux qui participent tous deux à la chasse au sanglier de Calydon. Grand-père de Patrocle.

ADONIS : Fils de Myrrha et du père de celle-ci, Cinyras. L.x Les chants d'Orphée : Adonis : Myrrha, amoureuse de son père Cinyras, cache son identité pour le séduire. Lorsque son crime est découvert, elle est transformée en arbre. Adonis naît de cet arbre. Il séduit Vénus et devient son amant. L.x La mort d'Adonis : Malgré les recommandations de Vénus, Adonis affronte un sanglier, qui le tue. Vénus transforme son sang en une fleur, l'anémone.

AÉTÈS (FILLE D') : Voir Médée.

Aésacos: Fils de Priam et d'Arisbé (chez Ovide, d'Alexirhoé). Interprète des rêves.

Aéson : Fils de Créthée et de Tyro. Frère d'Amythaon et de Phérès. Marié à Polymédé, fille d'Autolycos. Demi-frère de Pélias. Père de Jason. L. VII Le rajeunissement d'Aéson : Médée, à la demande de son mari Jason, rajeunit Aéson.

AGAMEMNON: Roi d'Argos. Fils d'Atrée et d'Aéropé. Mari de Clytemnestre. Père de Chrysothémis, Iphigénie, Électre et Oreste. Avec Cassandre, père de Pélops II et Télédamos. L. XIII Plaidoyer d'Ulysse: Ulysse explique le rôle qu'il a joué dans le destin de Troie. Diane a demandé à Agamemnon de sacrifier sa fille Iphigénie et c'est Ulysse qui l'a convaincu d'obéir, pour le bien public.

AGÉNOR : Fils de Libye et Neptune. Frère jumeau de Bélos. Roi de Tyr ou Sidon, en Syrie. Mari de Téléphassa. Père d'Europe et de Cadmus, Phœnix et Cilix. L.III La fondation de Thèbes, Cadmus et le Dragon : Agénor envoie son fils Cadmus chercher sa fille enlevée par Jupiter.

AGLAUROS : Fille d'Aglauros et de Cécrops, le premier roi de l'Artique. Sœur d'Érysichthon, d'Hersé et de Pandrosos. L. II Mercure, Hersé et Aglauros: Mercure demande l'aide d'Aglauros pour voir Hersé, sa sœur, dont il est amoureux. Aglauros lui demande de l'argent en échange. L'Envie rend Aglauros jalouse du bonheur de sa sœur ; elle empêche Mercure de voir Hersé. Mercure transforme Aglauros en statue de pierre.

AJAX (AJAX LE PETIT) : Roi de Locres, « le fils d'Oïlée », héros de la guerre de Troie. AJAX (AJAX LE GRAND) : Roi de Salamine, fils de Télamon, héros de la guerre de Troie. L. XIII Plaidoyer d'Ajax: Après la mort d'Achille, Ajax demande à hériter des armes d'Achille au nom de leurs liens de parenté. Il s'oppose à Ulysse. L. XIII Mort d'Ajax: Fou de colère qu'Ulysse ait emporté les armes d'Achille, Ajax se tue avec son épée. Son sang donne naissance à une fleur.

ALCMÈNE: Fille d'Électryon et d'Anaxo, femme d'Amphytrion et mère d'Hercule (avec Jupiter) et d'Iphiclès (avec Amphytrion). L.IX Le châtiment de Galanthis : Alcmène raconte la douleur de son accouchement, provoquée par la jalousie de Junon. Galanthis, pour soulager la douleur d'Alcmène, fait croire à Junon que l'accouchement est terminé. Junon, furieuse, transforme Galanthis en animal, une belette, et la condamne à accoucher par la bouche.

ALCYONE : Fille d'Éole, le roi des vents. Femme de Céyx. L.xI L'histoire de Céyx : Junon envoie un Songe à Alcyone pour lui apprendre la mort de son mari. Alcyone découvre son corps échoué et tous deux se transforment en oiseaux.

ALPHÉE : Fleuve et dieu du fleuve, fils d'Océan et de Téthys. Père d'Orsilochos.

ALPHÉE (L'AMANTE DE L') : Voir Aréthuse.

ALTHÉE : Fille de Thestius. Femme d'Œnée, le roi de Calydon. Mère de Déjanire et Méléagre. L. VIII Atalante et Méléagre: La mère de Méléagre, Althée, découvre que son fils a tué ses oncles. La vie de Méléagre dépend de la vie d'une souche de bois qui doit vivre aussi longtemps que lui. Althée, pour se venger, brûle la souche de bois. Méléagre brûle en même temps. Sa mère se suicide et ses sœurs le pleurent, jusqu'à ce que Latone les transforme en pintades.

Ammon le Libyen : Également nommé Ammon le Cornu, dieu égyptien assimilé à Jupiter L. IV Persée et Andromède : Ammon a ordonné qu'Andromède soit attachée à un rocher, à cause de l'orgueil de sa mère Cassiope qui assurait être plus belle que

Амрнюм : Fils de Jupiter et d'Antiope. Frère jumeau de Zéthos. L. vi Niobé : Amphion se donne la mort d'un coup d'épée après la mort de tous ses enfants.

AMPHITRYON: Fils d'Alcée, le roi de Tirynthe, et d'Astymadie, la fille de Pélops. Époux d'Alcmène. Père d'Iphiclès et père « humain » d'Hercule.

AMPHITRYON (FILS D'): Voir Hercule.

AMYCLAS (FILS D'): Voir Hyacinthe.

Anaxarète : Descendante de Teucer, le fondateur de Salamine de Chypre. L_{XIV} Vertumnus et Pomone : Anaxarète, d'une famille plus riche que celle d'Iphis, méprise son amour. Iphis se tue de douleur face à la cruauté d'Anaxarète. Quand elle se rend compte de sa mort, elle se transforme en statue.

Anchise : Fils de Capys et de Thémisté. Père d'Énée.

Andromède: Fille de Céphée, le roi d'Éthiopie, et de Cassiope. Épouse de Persée. L. IV Persée et Andromède: Andromède, punie par Ammon, à cause de l'orgueil de sa mère qui se disait plus belle que les néréides, est attachée à un rocher. Persée la trouve et demande sa main à ses parents, en promettant de la sauver. Il la sauve et l'épouse.

ANIUS : Roi de Délos au moment de la guerre de Troie. Fils d'Apollon et de Rhoéo, fille de Staphylos (descendant de Bacchus). L. XIII Énée et Anius : Anius accueille Énée et ses hommes chez lui à Délos. Il raconte à Anchise ce que sont devenus ses enfants : son fils règne sur une île et ses filles ont dû fuir Agamemnon qui voulait les capturer pour leur don. Elles se sont métamorphosées en colombes et Anius a été laissé seul.

ANTÉE : Géant. Fils de Neptune et de la Terre. Il reprenait des forces au contact du sol. Vaincu par Hercule.

Antiphatès : Roi des Lestrygons, peuple de géants cannibales qui massacrent les compagnons d'Ulysse. L. XIV Achéménide et Macarée : Macarée raconte à Achéménide comment le bateau d'Ulysse a échappé à la violence d'Antiphatès le géant.

APOLLON: Dieu des Arts et de la Beauté. Fils de Jupiter et Latone. Frère jumeau de Diane et dieu de Délos. Entre autres père d'Esculape, le dieu de la médecine, d'Aristée ou encore de Philammon. Il est assimilé au dieu Phœbus, puis au Soleil, fils du Titan Hypérion. Attributs: l'arc, la lyre, la flûte. Symbole: le corbeau. L.1 Daphné: Cupidon, pour prouver sa puissance, frappe Apollon et Daphné de ses flèches. Apollon tombe amoureux de Daphné et Daphné fuit l'amour. L.x Les chants d'Orphée: Hyacinthe: Hyacinthe meurt et Apollon fait naître de son sang et de ses propres larmes une fleur, la hyacinthe. L.xI Pan et Apollon: Midas est juge d'un concours de flûte entre Pan et Apollon. Il juge que Pan est meilleur et Apollon, pour se venger, lui fait pousser des oreilles d'âne. L.xI La métamorphose de Dédalion: Apollon et Mercure tombent tous les deux sous le charme de Dédalion. Elle accouche de jumeaux, Autolycos, fils de Mercure, et Philammon, fils d'Apollon. Elle se vante d'être plus belle que Diane et meurt d'une flèche de la déesse elle-même.

Arachné: Fille d'Idmon de Colophon. L. VI Arachné: Arachné est connue pour son talent de tisseuse. Elle provoque Minerve en duel et Minerve, jalouse du talent d'Arachné, déchire son œuvre. Arachné se pend et Minerve, prise de remords, la transforme en araignée.

ARC (DIEU à L') : Voir Apollon.

ARCAS: Roi d'Arcadie. Fils de Jupiter et de Callisto. Petit-fils de Lycaon. Il épousa Léanira, avec qui il eut deux fils, Élatus et Aphidas. *L. II Arcas*: Arcas ne reconnaît pas sa mère quand il la voit sous la forme d'une Ourse. Il s'apprête à la tuer, mais Jupiter pris de pitié suspend son tir et les transforme tous les deux en constellations voisines, la Grande Ourse et la Petite Ourse.

Aréthuse : Nymphe du Péloponnèse et de Sicile. L. v Le récit d'Aréthuse : Aréthuse fuit le fleuve Alphée et implore le secours de Diane qui la transforme en source.

Atalante : Héroïne. Fille de Tégée et Nonacris, ou de Schénée, descendante d'Arcas. Épouse de Hippomène.

ATHAMAS: Roi de Thèbes. Fils d'Éole et d'Énarété. Frère de Sisyphe. Épouse en seconde noce Ino, fille de Cadmus et sœur de Sémélé, avec qui il engendre Léarque et Mélicerte. L. V Tisiphone: À la demande de Junon, Athamas et Ino sont frappés de folie par Tisiphone. Athamas prend Léarque pour un cerf et le tue. Ino tente de se suicider, mais Vénus convainc Neptune de faire d'Ino et Mélicerte des dieux.

ATLAS: Géant, fils de Japet et de l'Océanide Clymène. Frère de Ménoétios, Prométhée et Épiméthée. Père, avec Pleioné, des pléiades et des hyades, et, avec Hespéris, des Hespérides. Également père de Dioné, et de Hias et Hespéros. Après la guerre entre les Géants et les dieux, il fut condamné par Jupiter à soutenir sur ses épaules la voûte du ciel. L. IV Persée et Atlas: Persée s'arrête dans le royaume d'Atlas, lui montre la tête de Méduse et le transforme en montagne.

ATLAS (PETIT-FILS D') : Voir Mercure.

ATRÉE (FILS D'): Voir Agamemnon.

ATRIDE (L'): Voir Agamemnon.

ATTIS: Jeune garçon dont Cybèle, amoureuse, fit le gardien de son temple.

Auguste: Né en - 63, mort en 14, premier empereur romain.

AURORE : Fille d'Hypérion (ou parfois du Titan Pallas) et de Théia. Sœur de Soleil et de Séléné. Avec Astraéos, mère des vents, Zéphyr, Borée et Notos, ainsi que de Lucifer.

AUTOLYCOS: Fils de Mercure et de Chioné, fille de Dédalion. Frère jumeau de Philammon. Mari de Mnestra, fille d'Érysichthon. Grand voleur. Père d'Anticlée, et donc grand-père d'Ulysse. Parfois, père de Polymédé, épouse d'Aéson, et donc grand-père de Jason.

BACCHANTES: Nymphes nourrices de Bacchus. Par extension, femmes célébrant les mystères de Bacchus.

BACCHUS: Dieu du vin, de l'ivresse et du délire mystique. Fils de Jupiter et de Sémélé. Attribut: le thyrse. L. III Junon et Sémélé: Jupiter trompe Junon avec Sémélé, une humaine. Pour se venger, Junon persuade Sémélé de demander à Jupiter de se montrer à elle avec ses attributs de dieu. Il obéit et elle est foudroyée. Jupiter coud l'enfant qu'elle portait dans sa cuisse. Bacchus naît de la cuisse de Jupiter et est mis à l'abri. L. III Penthée: Penthée refuse d'honorer Bacchus comme un dieu et renie ses rites. Acétès lui raconte son histoire pour prouver que Bacchus est un dieu. Penthée le condamne à mort, mais ses chaînes s'ouvrent et le libèrent. Bacchus et ses adeptes mettent à mort Penthée. L. XI La vengeance de Bacchus: Bacchus punit toutes celles qui ont participé au meurtre d'Orphée en les métamorphosant en arbres.

BAUCIS: Femme phrygienne, mariée à Philémon, un paysan très pauvre. L. VIII Baucis et Philémon: Jupiter et Mercure se font passer pour des humains et se voient refuser l'hospitalité partout où ils vont. Philémon et Baucis, des vieillards, sont les seuls à les accueillir correctement. Jupiter et Mercure se révèlent et les remercient, avant d'inonder tout le village pour le punir, sauf leur maison qu'ils transforment en temple. Ils leur proposent d'exaucer leurs vœux et ils demandent simplement d'être prêtres de leur temple et de pouvoir mourir ensemble.

Busiris : Roi cruel d'Égypte. Fils de Neptune et de Lysianassa. Père d'Iphidamas. Vaincu par Hercule.

BIBLIS: Fille de Milet, et donc descendante de Minos, et de Cyanée, fille du Méandre. Sœur jumelle de Caunus. *L. IX Biblis et Caunus*: Biblis est amoureuse de son frère jumeau Caunus. Elle tente de le convaincre que leur amour est possible mais il la rejette et s'enfuit. Elle essaie de le suivre, tombe et trempe le sol de ses larmes. Les naïades la transforment en rivière.

Cadmus: Fondateur et premier roi de Thèbes. Fils d'Agénor et de Téléphassa. Frère d'Europe. Mari de la déesse Harmonie. Père d'Autonoé, d'Ino, d'Agavé, de Sémélé, et de Polydore. L.III La fondation de Thèbes, Cadmus et le Dragon: Agénor envoie son fils Cadmus chercher sa sœur disparue et lui ordonne de ne pas revenir avant de l'avoir retrouvée. Il renonce et suit une vache qui l'amène vers une nouvelle terre où il pourra s'installer. Tous les hommes de Cadmus sont tués par un serpent, que Cadmus parvient à tuer. Minerve lui ordonne de planter les dents du serpent dans la terre: une armée d'hommes en sort. L.IV Cadmus: Après avoir perdu sa fille Ino et son petit-fils, Cadmus fuit la ville qu'il a fondée. Il comprend que ce malheur vient du serpent qu'il a tué et demande à devenir serpent pour purger sa peine.

CALCHAS: Devin de Mycènes ou de Mégare, Fils de Thestor. Devin attitré de l'expédition des Grecs à Troie.

CALLISTO: Nymphe des bois. Fille du roi Lycaon. Mère, avec Jupiter, d'Arcas. Parfois également considérée comme la mère de Pan. L. 11 Callisto: Junon découvre que Jupiter a eu une aventure avec Callisto et que cette dernière a eu un enfant de cette union, Arcas. Junon, pour punir Callisto, la transforme en ourse. L. 11 Arcas: Arcas ne reconnaît pas sa mère quand il la voit sous la forme d'une Ourse. Il s'apprête à la tuer mais Jupiter, pris de pitié, suspend son tir et les transforme tous les deux en constellations voisines, la Grande Ourse et la Petite Ourse.

CANENTE: Nymphe du Latium, personnification du Chant. Épouse de Picus, le roi des Laurentes. L.xiv Picus et Canente: Picus et Canente sont amoureux. Circé essaie de séduire Picus, mais il la rejette. Pour se venger, elle le transforme en pivert et transforme ses compagnons en monstres. Canente, dévastée, erre pendant plusieurs jours, puis chante un chant de deuil et s'évapore dans l'air, laissant dans le lieu son esprit.

CARPATHOS (DEVIN DE) : Voir Protée.

CÉCROPS: Fondateur et premier roi d'Athènes, moitié homme, moitié serpent, Cécrops est le mari d'Aglauros, la fille d'Acteos. Père d'Aglauros, d'Érysichthon, d'Hersé et de Pandrosos.

CÉNIS / CÉNUS : Fille d'Élatus. L.XII Cénus : Neptune aime Cénis malgré elle. Il lui propose d'exaucer ses vœux et elle demande à ne plus pouvoir subir le même type de violence. Il lui accorde son vœu et la transforme en un homme, Cénus. Il le rend invulnérable aux coups. L.XII Cénus changé en oiseau : Cénus surprend tous les hommes en n'étant jamais blessé. Ils ont honte d'être battus par ce qu'ils considèrent comme une moitié d'homme. Ils le persécutent et Cénus se transforme en oiseau pour leur échapper.

CENTAURES (LES): Êtres monstrueux, moitié hommes, moitié chevaux, nés (à l'exception de Chiron et Pholos) des amours d'Ixion, roi des Lapithes, et d'une nuée imitant Junon.

CÉPHALE: Fils de Déion et de Diomèdé, et petit-fils d'Éole. Époux de Procris, fille d'Érechtée. L. VII Minos contre Égée: Céphale arrive en bateau à Énopie pour demander de l'aide à Éaque au nom de Minos. Éaque accepte et lui cède ses troupes. L. VII Céphale et Procris: Céphale se fait enlever par Aurore, qui tente de le séduire. Il veut retourner auprès de Procris et elle le renvoie en le menaçant de malheurs à venir. Elle le transforme pour qu'il teste la fidélité de Procris. Il se révèle à elle et elle fuit, vexée. Il s'excuse, elle revient et lui offre un javelot et un chien. Procris l'espionne alors qu'il parle à la brise, croyant qu'il parle à une maîtresse. La prenant pour une bête, il la tue de son javelot.

Се́рне́е: Roi des Céphéniens. Fils de Bélos. Mari de Cassiope. Père d'Andromède. L. IV Persée et Andromède: Céphée, dont la fille Andromède est accrochée à un rocher, accepte de la donner en mariage à Persée s'il parvient à la sauver. L. v. Persée et Phinée: Alors que Phinée arrive pour reprendre Andromède qui lui était promise, Céphée défend Persée qui est le seul à mériter sa fille puisqu'il l'a sauvée.

CÉPHISE: À la fois fleuve et dieu. Père de Narcisse.

CERBÈRE: Chien de l'Enfer. Trois têtes de chien, une queue de serpent. Fils d'Échidna et de Typhon. Frère d'Orthros, le chien monstrueux de Géryon, de l'hydre de Lerne et du Lion de Némée.

CÉRÈS : Déesse de la Terre, de l'Agriculture, de la Fécondité. Fille de Saturne et de Cybèle. Mère (avec Jupiter) de Proserpine. L.v Chant de Calliope : Cérès et Proserpine : Proserpine, fille de Cérès, est enlevée par Pluton tombé amoureux d'elle. Cérès la cherche partout et, quand elle apprend qu'elle a été enlevée par Pluton, elle supplie Jupiter (le père de Proserpine) de la ramener sur terre. Jupiter accorde à Proserpine de passer la moitié de l'année sur terre avec sa mère. L. viii Histoire d'Érysichthon : Érysichthon abat un arbre très important pour Cérès. Elle décide de le punir en le condamnant à une faim extrême. Il finit par vendre sa fille pour manger, puis par manger ses propres membres.

Cévx: Roi de Trachine. Fils de Lucifer, frère de Dédalion et mari d'Alcyone. L.XI L'histoire de Céyx: Céyx part pour consulter l'oracle Claros. Alcyone, sa femme, essaie de le dissuader de partir en raison des dangers de la mer, en vain. Une tempête détruit le bateau et il meurt avec son équipage, après avoir tenté de nager le plus près des côtes où sa femme pourrait le trouver. Junon envoie un Songe à Alcyone pour lui apprendre la mort de son mari. Alcyone découvre le corps de son mari échoué et tous deux se transforment en oiseaux.

CHARYBDE : Fille de Gaïa et de Neptune. Transformée en monstre par Jupiter, elle avalait les navires qui passaient dans le détroit de Messine.

CHEVAL-OISEAU: Voir Pégase.

CHIRON: Le plus sage des centaures, fils de Saturne et de Philyra, une fille d'Océan. Il a élevé, entre autres, Achille, Jason, Esculape, etc. L. Il Ocyrhoé: Phœbus, après avoir tué Coronis, confie leur enfant nouveau-né, Esculape, à Chiron. La fille de Chiron, Ocyrhoé, prédit que l'enfant pourra sauver tous les mortels, mais que les dieux s'en vengeront et le tueront. Elle prédit à son père, Chiron, immortel, qu'il mourra, tué par un serpent. Avant qu'elle finisse sa prophétie, elle se métamorphose en cheval.

CINYRAS: Premier roi de Chypre. Fils d'Apollon et de Paphos, ou d'Eurymédon et d'une nymphe. Père de deux fils, Adonis et Oxyporos, et de quatre filles, Orsédicé. Laogoré, Braésia, et Myrrha. Il est à la fois le père et le grand-père d'Adonis. L.X Les chants d'Orphée: Myrrha: Myrrha, fille de Cinyras, est amoureuse de son père. Elle réussit, dans le noir pour qu'il ne la reconnaisse pas, à être sa maîtresse.

Quand il découvre son identité, il essaie de la tuer. Elle s'enfuit et devient un arbre. Elle accouche à travers son écorce de l'enfant de Cinyras, Adonis.

CIPUS: Général romain. L.XV Cipus: Cipus découvre qu'il a des cornes et cherche à savoir ce que cela signifie. Un prêtre lui annonce qu'il sera roi du Latium. Il refuse d'être roi, se cache avec une couronne de laurier et ordonne à ses soldats de tuer ou d'exiler l'homme qui porte des cornes et qui entrera dans la ville. Il se dévoile. Les soldats lui remettent sa couronne et l'exilent à contrecœur.

CIRCÉ: Magicienne. Fille de Soleil et de Perséis, fille d'Océan. Sœur d'Aétès, roi de Colchide, gardien de la Toison d'or, et de Pasiphaé, la femme de Minos. L.XIV Scylla et Circé: Glaucus, rejeté par Scylla dont il est amoureux, demande de l'aide à Circé. Circé tombe amoureuse de lui et lui conseille d'abandonner Scylla et d'aimer celle qui l'aime. Il refuse et continue d'aimer Scylla. Circé décide de se venger sur Scylla et l'empoisonne. Son sexe est remplacé par des chiens sauvages et elle devient un monstre qui tue les compagnons d'Ulysse. Elle se transforme ensuite en rocher qui détruit les bateaux des marins. L.XIV Achéménide et Macarée: Ulysse et les autres rescapés du naufrage arrivent chez Circé. Certains sont tirés au sort pour aller la voir et elle leur fait boire du poison. Ils se transforment en cochons. Seul Euryloche ne boit pas et va prévenir Ulysse. Ulysse arrive pour sauver ses compagnons, il refuse de boire et force Circé à rendre leur forme humaine aux cochons. L.XIV Picus et Canente: Circé tente de séduire Picus, qui est amoureux de Canente. Il la rejette et, furieuse, elle le transforme en pivert et transforme tous ses compagnons en monstres.

CLAROS (DIEU DE): Voir Apollon.

CLYTIE: Ancienne maîtresse du Soleil. L. IV. La conteuse: Le Soleil délaisse Clytie et ses autres prétendantes pour Leucothoé. Clytie, pour se venger, prévient le père de la jeune fille de son histoire avec le Soleil. Le père de Leucothoé enterre sa fille dans le sable et l'étouffe. Le Soleil la transforme en encens. Clytie, morte d'amour, se transforme en tournesol.

CRATÉÏS (FILLE DE) : Voir Scylla.

CUMES (GUIDE DE): Voir Sibylle.

CUPIDON: Fils de Mars et de Vénus. Dieu de l'amour. Attributs: l'arc et le carquois. L. 1 Daphné: Phœbus méprise Cupidon et son utilisation de l'arc et de la flèche. Pour se venger, ce dernier frappe Phœbus d'une flèche d'amour pour Daphné, et Daphné d'une flèche qui fait fuir l'amour. L. v Chant de Calliope: Cérès et Proserpine: Vénus demande à son fils Cupidon de frapper Pluton, et il le frappe d'un puissant amour pour Proserpine.

CYANÉ: Nymphe puis source de Syracuse. L. V Cyané et Aréthuse: Cyané, une nymphe, voit Pluton enlever Perséphone et tente de l'arrêter. Elle ne cesse de

pleurer après l'enlèvement, si bien qu'elle se transforme en fontaine. La mère de Perséphone la cherche partout et Cyané, en source, ne peut pas lui dire ce qu'elle sait. Elle lui montre la ceinture de sa fille tombée pour lui donner un indice.

CYBÈLE : Titanide, fille de Gaïa et d'Ouranos. Femme de Saturne. Mère de Jupiter, Pluton, Neptune, Vesta, Cérès et Junon.

Cyclopes (1): Les cyclopes ouraniens sont des Géants de la première génération divine qui n'ont qu'un seul œil. Ils sont trois, Brontès, Stéropès et Argès. Forgerons de la foudre divine, ils façonnent les armes des dieux et des héros.

Cyclopes (2): Peuple d'êtres sauvages et gigantesques, à l'œil unique, dont le membre le plus célèbre est Polyphème.

Cygnus (1) : Roi de Ligurie. Fils de Sténélus, ami de Phaéthon. L. II Cygnus : Cygnus, très affecté par la mort de Phaéthon, abandonne le peuple qu'il gouverne et se transforme en cygne.

Cygnus (2) : Fils de Neptune et de Calycé. Guerrier invulnérable. L.XII Achille et Cygnus: Cygnus tue beaucoup d'hommes pendant la guerre de Troie. Achille arrive et Cygnus est sa première cible. Comme Cygnus est invulnérable, les coups d'épée d'Achille ne lui font rien. Achille réussit finalement à le tuer en l'étouffant. Cygnus se transforme en cygne.

CYLLARE: Jeune centaure, amant de Hylonome. L.XII Lutte des Lapithes et des centaures: Cyllare et Hylonome, deux centaures amoureux, combattent ensemble. Cyllare est tué et Hylonome se tue avec l'arme qui a tué son mari.

CYLLÈNE (DIEU DU) : Voir Mercure. CYTHÈRE (DÉESSE DU) : Voir Vénus. CYNTHE (DÉESSE DU): Voir Diane.

CYTHÉRÉE: Voir Vénus.

Danaé : Fille d'Acrisius, roi d'Argos et d'Eurydice. Mère de Persée.

Danaïdes (Les): Les cinquante filles du roi Danaos. Sur l'ordre de leur père, elles assassinèrent leur mari la nuit de leurs cinquante épousailles. Aux Enfers, elles furent condamnées à remplir éternellement un tonneau percé.

DÉDALE: Artiste et inventeur universel. Fils d'Alcippé et d'Eupalamos. Frère de Perdrix, et donc oncle de Talos. Père d'Icare. L. VIII La couronne d'Ariane: Minos demande à Dédale de construire un endroit reculé pour enfermer le Minotaure. L. VIII Dédale et Icare: Minos retient Dédale en Crète alors qu'il voudrait retourner chez lui. Il construit des ailes pour son fils Icare et lui-même. Icare s'approche trop du soleil et ses ailes fondent. Il tombe dans l'eau et meurt. Son père l'enterre sur une terre qu'il nomme Icare. L. VIII Perdrix : Pendant que Dédale enterre Icare, une perdrix vient chanter pour lui rappeler ses fautes passées. La sœur de Dédale lui avait confié l'éducation de son fils, mais Dédale, jaloux de son intelligence (il avait inventé le compas), l'avait tué. Minerve l'avait transformé en perdrix.

DÉDALION : Fils de Lucifer. Frère de Céyx. Père de Chioné, et grand-père d'Autolycos et Philémon. L. XI La métamorphose de Dédalion: Mercure et Apollon abusent tous deux de Chioné, la fille de Dédalion. Elle accouche de jumeaux et se vante d'être plus belle que Diane. La déesse la tue d'une flèche dans la langue. Dédalion veut se jeter d'un rocher mais Apollon le transforme en épervier.

DÉJANIRE : Fille du roi de Calydon Œnée et sœur de Méléagre. Épouse d'Hercule. Mère d'Hyllus, Ctésippos, Glénos et Hoditès. L. IX Achéloüs et Hercule: Achéloüs et Hercule se disputent l'amour de Déjanire. Hercule sort vainqueur de cette lutte. L.IX Hercule et Nessus: Alors qu'Hercule et Déjanire s'en vont, le centaure Nessus tombe amoureux de Déjanire. Il propose d'aider Déjanire à traverser l'Évène pendant qu'Hercule nage. Le centaure tente de l'enlever, mais Hercule le tue d'une flèche. Avant de mourir, il offre à Déjanire sa tunique pleine de sang et de venin, lui faisant croire à un excitant d'amour.

DELPHES (DIEU DE): Voir Apollon.

DÉLOS: Île flottante, immobilisée par Jupiter afin que Latone puisse y puisse mettre au monde ses jumeaux Phœbus et Trivia, à l'abri des regards de Junon.

DÉLOS (DIEU DE) : Voir Apollon. Déionée (Fils de) : Voir Milet.

Déo: Voir Cérès.

Devin de Carpathos (LE) : Voir Protée.

DIANE : Déesse de la chasse, des accouchements et de la Lune. Fille de Latone et de Jupiter. Sœur jumelle d'Apollon. Attribut : l'arc. L. III Actéon : Diane, la déesse vierge, se baigne dans une grotte, nue, avec des nymphes. Actéon entre par hasard dans la grotte et voit la déesse. Furieuse, elle le transforme en cerf pour qu'il ne puisse jamais raconter ce qu'il a vu. L. XI La métamorphose de Dédalion : Chioné affirme qu'elle est plus belle que Diane. Diane, furieuse, la tue d'une flèche dans la langue.

DICTYNNA: Voir Diane.

DIEU AUX PIEDS AILÉS (LE) : Voir Mercure.

DIOMÈDE : Héros étolien, participant à la guerre de Troie. Fils de Tydée et de Déipyle. époux d'Aegialé. L. XIV Énée et Turnus : Turnus envoie Vénulus pour convaincre Diomède de se joindre au combat contre les Troyens. Diomède raconte le naufrage qu'il a subi avec ses hommes, l'affront de ses hommes à Vénus et en conséquence la transformation de ses hommes en oiseaux. Il n'a ainsi plus assez de soldats et ne peut pas rejoindre Turnus dans son combat.

Doris : Fille d'Océan et femme de Nérée. Mère des néréides.

DRYADES (LES): Nymphes associées aux chênes.

DRYOPE : Fille du roi Dryops. L.IX Dryope et Lotis : Dryope cueille des fleurs de lotus pour son bébé et du sang coule de l'arbre qu'elle coupe. L'arbre est en fait Lotis, une nymphe transformée en arbre pour fuir Priape, qui de colère transforme Dryope à son tour en arbre.

Dulichium (Roi du) : Voir Ulysse. Dymas (Fille de) : Voir Hécube.

ÉAQUE : Fils de Jupiter et de la nymphe Égine, la fille du fleuve Asopus. Créateur du peuple des myrmidons. Époux d'Endéis (fille de Sciron), avec qui il a deux fils, Pélée et Télamon. *L. vii Minos contre Égée* : Minos vient demander de l'aide à Éaque, mais celui-ci refuse, car sa ville est alliée avec celle de Cécrops. Minos le menace de guerre. Céphale vient aussi lui demander de l'aide et il la lui accorde, en dépit de la catastrophe que sa ville a vécue et qui a tué de nombreux hommes. Connu pour sa piété et sa droiture, il devient à sa mort l'un des trois juges des Enfers.

ÉAQUE (FILS D'): Voir, selon le contexte, Pélée (L. XI Pélée et Thétis / L. XII Lutte des Lapithes et des centaures), Phocus (L. VII Céphale et Procris), ou Achille (L. XII Cénus).

ÉAQUE (PETIT-FILS D') : Voir Achille.

ÉCHION : L'un des cinq survivants des dents de serpent de Cadmus. Époux de la fille de Cadmus, Agavé, père de Penthée.

ÉCHION (FILS D') : Voir Penthée.

Éсно: Nymphe des bois. L. III Narcisse et Écho: Écho utilise ses discours pour retenir Junon et laisser s'enfuir les nymphes qui ont couché avec Jupiter. Junon, pour la punir, la condamne à ne pouvoir que répéter la fin de la phrase des autres. Elle tombe amoureuse de Narcisse, mais il la rejette comme il rejette tous les autres. Il tombe amoureux de son propre reflet. Après cela, Écho le plaint et le regarde mourir d'amour.

ÉGÉE (FILS D') : Voir Thésée.

Énée : Héros troyen. Fils d'Anchise et de Vénus. Ancêtre de Romulus, le fondateur de Rome. L. XIII Énée et Anius : Énée et ses hommes sont accueillis chez Anius, roi de Délos. L. XIV Énée et la Sibylle : Énée demande à Sibylle de l'aide pour visiter

les mânes de son père. Elle lui procure un rameau d'or et lui permet d'entrer dans l'Averne. Il lui promet d'ériger des temples en son honneur. Elle refuse, car elle n'est pas une déesse. L.xiv Énée et Turnus: Turnus se bat contre les Troyens menés par Énée. Il envoie Vénulus pour trouver des alliés, mais n'en trouve que peu. Une déesse aide les bateaux d'Énée à résister aux attaques de Turnus. L.xiv Victoire d'Énée: Énée réussit à faire tomber la ville d'Ardéa et à tuer Turnus. Les dieux décident de faire d'Énée un dieu.

Enfant au carquois (L') : Voir Cupidon.

ÉNIPÉE: À la fois dieu et fleuve de Thessalie.

ÉOLE : Maître des Vents. Fils d'Hellen et de la nymphe Orséis. Frère de Douros et de Xoutos.

ÉOLE (FILLE D') : Voir Alcyone.

ÉOLE (FILS D') : Voir Athamas et Céphale.

ÉPIDAURE (DIEU D') : Voir Esculape.

ÉRÈBE : Personnification des Ténèbres infernales. Fils de Chaos et frère de Nyx.

ÉRECHTÉE: Héros athénien et roi. Fils de Pandion I et de Zeuxippé. A pour frère Boutès et pour sœurs Philomèle et Procné.

ÉRINYES (LES): Également appelé Euménides (les « bienveillantes ») et identifiées aux Furies des Romains. Nées du sang d'Ouranos, déesse de la vengeance. Elles sont trois: Alecto, Tisiphone et Mégère.

ÉRYSICHTHON (I): Héros thessalien, fils du roi Triopas. Père de Mnestra. L. VIII Histoire d'Érysichthon: Achéloüs raconte à Thésée l'histoire d'Érysichthon. Ce dernier abat un arbre très cher à Cérès. Pour le punir, elle le condamne à une faim qu'il ne peut assouvir. Il mange tout ce qu'il trouve, se ruine. Sa fille a le pouvoir de se métamorphoser, alors il la vend sous des formes différentes pour pouvoir manger. Enfin, Érysichthon finit par manger son propre corps.

ÉRYSICHTHON (2): Fils d'Aglauros et de Cécrops. Frère d'Aglauros, d'Hersé et de Pandrosos.

ÉRYX : Fils de l'Argonaute Boutès et de Vénus, ou fils de Neptune et Vénus.

Euménides (Les) : Voir les Érinyes.

EUROPE: Fille d'Agénor et de Téléphassa. Sœur de Cadmus, Phœnix et Cilix. Mère, avec Jupiter, de Minos, Sarpédon et Rhadamanthe. Parfois également mère de Carnos et de Dodon. *L.II Europe*: Jupiter demande à Mercure de conduire un troupeau vers le rivage où se trouve la princesse Europe. Il se transforme alors en un magnifique taureau pour impressionner Europe. Quand elle monte enfin sur son dos, il l'enlève.

EUROPE (FILS D'): Voir Minos.

EURYDICE: Une dryade, nymphe des arbres, femme d'Orphée. L.x Orphée et Eurydice: Eurydice meurt suite à la morsure d'un serpent. Orphée demande au roi des Enfers la permission de pouvoir ramener Eurydice parmi les vivants, utilisant son don pour le chant pour le convaincre. Pluton accepte à condition qu'Orphée ne se retourne pas pour voir sa femme sur le chemin. Orphée se retourne et Eurydice meurt une deuxième fois.

Eurysthée: Roi de Tirynthe, Mycènes et Midée, qui imposa à Hercule ses douze travaux. Fils de Sthénélos (et donc petit-fils de Persée) et de Nicippé, la fille de Pélops. Époux d'Antimaché. Père d'Admété, Alexandre, Iphimédon, Eurybios, Mentor et Périmédès.

Eurytos : Roi d'Œchalie. Grand tireur à l'arc. Fils de Mélanée et de Stratonicé. Mari d'Antioché, avec laquelle il a quatre fils, Déion (ou Molion), Clytios, Toxée et Iphitos, et une fille, Iole.

EURYTUS: Un centaure. L.XII Lutte des Lapithes et des centaures: Au mariage de Pirithoüs et d'Hippodamie, les centaures prennent les femmes des Lapithes et sèment la violence. Le plus brutal, Eurytus, prend la mariée. Thésée veut venger son ami Pirithoüs et tue Eurytus. Cela marque le début du combat violent entre Lapithes et centaures.

Furies (Les): Voir les Érinyes.

Gaïa: Puissance élémentaire de la Terre, apparue juste après Chaos, et juste avant Éros (l'Amour). Elle enfanta seule Ouranos (le Ciel), avec qui elle s'unit pour donner naissance aux six Titans (Océan, Coéos, Crios, Hypérion, Japet et Saturne) et aux six Titanides (Téthys, Phœbé, Thia, Eurybié, Asia (ou Clymène) et Cybèle). Avec Ouranos, elle donné également naissance aux cyclopes Argès, Stéropès et Brontès, ainsi qu'aux Hécatonchires, des êtres aux Cent-Bras gigantesques et violents appelés Cottos, Briarée et Gygès. Avec Pontos, le Flot, mère de Nérée, Thaumas, Phorcys, Céto et Eurybié. Ses oracles sont plus vieux et plus sûrs que ceux d'Apollon.

GALATÉE: Néréide. Fille de Nérée et Doris. L.XIII Récit de Galatée: Acis et Polyphème: Galatée raconte l'histoire de son amour pour Acis. Le cyclope Polyphème, amoureux de Galatée et jaloux de leur amour, écrase Acis d'un rocher. Galatée transforme son sang en un fleuve qu'elle nomme Acis.

Ganymède: Échanson des dieux. Fils de Tros et de Callirhoé. L.x Les chants d'Orphée: Ganymède: Jupiter est amoureux de Ganymède. Il se transforme en aigle et enlève le jeune homme.

GÉANTS (LES): Enfants de Gaïa, nés du sang d'Ouranos. L. v Guerre des Géants contre les dieux: Une nymphe chante le combat entre les dieux et les Géants. Le Géant Typhoée a effrayé les dieux et les a fait fuir jusqu'en Égypte. Ils se sont alors métamorphosés en animaux pour se cacher.

GLAUCUS: Fils d'Anthédon et d'Halcyoné, ou de Neptune et d'une naïade. Mortel devenu un dieu de la mer. L.XIII Glaucus: Glaucus, métamorphosé en poisson, voit passer Scylla et tente de la retenir, car il est tombé amoureux d'elle. Il lui explique qu'il était pêcheur et qu'un jour les poissons qu'il avait pêchés, au contact de l'herbe d'une prairie, avaient repris vie et étaient retournés dans l'eau. Glaucus avait alors mangé cette herbe, s'était transformé en poisson et avait été sacré dieu des Mers. Scylla le fuit malgré son histoire.

GORGONES (LES): Les trois filles des divinités marines Phorcys et Céto: Sthéno, Euryalé et Méduse, la seule mortelle. Leurs cheveux étaient de serpents et quiconque croisait leur regard était transformé en pierre.

GRAND TONNANT (LE): Voir Jupiter.

GRAVIDUS: Voir Mars.

HAMADRYADE (LES): Nymphes des arbres.

HÉCATE : Déesse de la Magie. Descendante des Titans. Apparentée à Diane. Parfois mère de Circé, et donc grand-tante de Médée.

HECTOR : Grand héros troyen. Fils de Priam et d'Hécube. Mari d'Andromaque. Père d'un fils unique, Asyanax. Tué par Achille.

HÉCUBE: Seconde femme de Priam. Soit fille de Dymas, un roi de Phrygie, soit fille de Cissée, un roi de Thrace. Mère de nombreux enfants (de 19 à 40, selon les traditions), dont Hector (l'aîné), et Pâris (le cadet). L.XIII Prise de Troie: Ulysse force les femmes troyennes à partir avec lui. Hécube est arrachée au tombeau de ses enfants. Elle emporte ce qu'il reste d'Hector. Alors qu'elle est déjà accablée par la mort d'Hector et de Polyxène, elle trouve le cadavre de son fils Polydore, qu'elle avait confié à Polymestor. Ce dernier l'a tué, mais fait croire à Hécube qu'il est encore vivant pour continuer à recevoir de quoi l'entretenir. Hécube se venge en lui arrachant les yeux. Alors que les Thraces la frappent, elle se transforme en chienne.

HÉLÈNE: Fille de Jupiter et de Léda, avec pour père humain Tyndare. Sœur des Dioscures Castor et Pollux, ainsi que de Clytemnestre. Femme de Mélénas, enlevée par Pâris. Avec Mélénas, mère d'Hermione et de Nicostratos. Avec Thésée, mère d'Iphigénie. Avec Pâris, mère d'Héléna, de Bounicos, de Corythos, d'Aganos et d'Idaéos. Et, avec Achille, mère d'Euphorion.

HÉLÈNUS: Fils de Priam et d'Hécube, frère jumeau de Cassandre. L. XV Pythagore: Hélénus rend un oracle prédisant à Énée que Troie ne mourra pas et qu'elle se reformera dans un autre endroit, en une autre ville tout aussi puissante.

HÉLIADES (LES): Filles et fils du Soleil. Soleil et l'Océanide Clymène engendrent un fils, Phaéthon, et des filles, Méropé, Hélié, Phœbé, Aéthérié, et Dioxippé (ou Lampétia). Les fils du Soleil sont le fruit de son union avec la nymphe Rhodos: Ochimos, Cercaphos, Macarée, Actis, Ténagès, Triopas, et Candalos. Tous étaient de très grands astrologues.

HERCULE: Sans doute le plus grand héros de la mythologie gréco-latine. Fils de Jupiter et d'Alcmène. Son père mortel est Amphytrion. Il s'appela tout d'abord Alcide. De son premier mariage avec Mégara, la fille du roi de Thèbes Créo, naquirent entre trois et sept enfants. Père, avec Déjanire, d'Hyllus, Ctésippos, Glénos et Hoditès. L. IX Achéloüs et Hercule: Achéloüs et Hercule sont concurrents pour épouser Déjanire. Hercule l'attaque et Achéloüs, pour se défendre, se transforme en serpent. Hercule se vante de savoir dompter les serpents. Achéloüs se transforme alors en taureau, mais Hercule lui arrache une corne, qui devient la corne d'abondance. L. IX Hercule et Nessus : Le centaure Nessus tombe amoureux de Déjanire. Il propose d'aider Déjanire à traverser l'Évène pendant qu'Hercule nage. Le centaure tente de l'enlever, mais Hercule le tue d'une flèche. Avant de mourir, il offre à Déjanire sa tunique pleine de sang et de venin, lui faisant croire à un excitant d'amour. L.IX L'apothéose d'Hercule : Déjanire entend une rumeur affirmant qu'Hercule est tombé amoureux d'Iole. Pour raviver son amour pour elle, elle lui offre la tunique du centaure. Le poison attaque son corps et le tue dans des douleurs atroces. Mais Jupiter fait survivre son âme et l'élève au rang des dieux. L.xv Croton: Hercule ordonne à Myscélos de quitter son pays, alors que ce dernier n'en a normalement pas le droit. Lorsque Myscélos est jugé pour cette infraction, Hercule transforme les pierres noires de la condamnation en pierres blanches de la libération.

HERSÉ: Fille de Cécrops et d'Aglauros, sœur d'Aglauros, de Pandrosos et d'Érysichthon. L.11 Mercure, Hersé et Aglauros: Mercure est amoureux d'Hersé. Il se rend chez elle et trouve d'abord Aglauros, sa sœur. Il lui demande de rendre possible leur amour. Aglauros, en échange, demande de l'or. Minerve fait entrer l'Envie dans l'esprit d'Aglauros. Celle-ci devient jalouse de sa sœur et empêche Mercure de la voir. Mercure transforme alors Aglauros en statue.

HERSILIE: Sabine, épouse de Romulus. Mère d'une fille, Prima, et d'un fils Aollius. Déifiée après sa mort, elle devient Hora. L.XIV Apothéose de Romulus et d'Hersilie: Mars rappelle à Jupiter la promesse qu'il avait faite de faire de Romulus un dieu. Il l'enlève et l'amène au ciel. Sa femme, Hersilie, est désespérée et Iris lui demande d'arrêter de pleurer et de venir sur la montagne de Quirinus pour voir

son mari. Romulus tombe du ciel sous la forme d'une étoile qui emporte Hersilie et fait d'elle une déesse.

HIPPOTÈS (FILS D'): Voir Éole.

HYACINTHE: Fils d'Amyclas et de Diomédé. Amant d'Apollon. L.x Les chants d'Orphée: Hyacinthe: Apollon le tue par accident, et de son sang naît une fleur, la hyacinthe.

HYLLUS: Fils d'Hercule et Déjanire. Avec Iole, père de Cléodaéos et d'Evaéchmé.

Hyménée : Dieu qui conduit le cortège nuptial. Les traditions diffèrent sur ses origines. Attributs : le flambeau, et une couronne de fleurs.

Hypérion : Titan, fils d'Ouranos et de Gaïa. Marié à sa sœur, Théia, père du Soleil, de la Lune et de l'Aurore. Parfois, son nom désigne le Soleil lui-même.

Hypérion (Fils D'): Voir Soleil.

IANTHÉ: Héroïne crétoise, épouse d'Iphis.

IASON : Fils de Jupiter et d'Électre. Frère de Dardanos. Époux de Cérès. Père de Ploutos (la Richesse).

ICARE: Fils de Dédale et d'une esclave de Minos appelée Naucraté. L. VIII Dédale et Icare: Dédale veut s'enfuir de Crète avec son fils Icare. Il construit des ailes en cire et explique à son fils comment s'en servir. Mais Icare se rapproche trop près du soleil et ses ailes fondent. Il tombe et meurt.

ILIA (FILS D'): Voir Romulus.

INACHUS: À la fois dieu et fleuve d'Argolide. Fils d'Océan et de Téthys. Père d'Io. L. I Io: Io, la fille d'Inachus, a une aventure avec Jupiter. Quand Junon arrive pour trouver son mari, Jupiter se sauve en transformant Io en génisse. Inachus cherche donc sa fille partout et ne peut la retrouver, car elle a une apparence de vache. Jupiter offre la vache à Junon, qui l'offre à Argus. L. I Argus: Inachus voit sa fille en vache et ne la reconnaît pas. Elle désespère de ne pas pouvoir lui dire qui elle est. Elle trace des mots dans la terre avec ses pattes et son père comprend. Argus arrache Io à son père. Jupiter ordonne à Mercure d'aller tuer Argus. Il se déguise en berger et endort Argus avec des histoires et un morceau de flûte, puis lui coupe la tête.

INACHUS (FILLE D') : Voir Io.

Io: Princesse royale d'Argos. Fille d'Inachus et de Mélia. Avec Jupiter, mère d'Épaphos. Arrivée en Égypte, elle sera adorée sous le nom d'Isis. *L. t Io*: Io, la fille d'Inachus, a une aventure avec Jupiter. Quand Junon arrive pour trouver son mari, Jupiter se sauve en transformant Io en génisse. Inachus cherche donc sa fille partout et ne peut la retrouver, car elle a une apparence de vache. Jupiter offre

la vache à Junon, qui l'offre à Argus. L.1 Argus: Inachus voit sa fille en vache et ne la reconnaît pas. Elle désespère de ne pas pouvoir lui dire qui elle est. Elle trace des mots dans la terre avec ses pattes et son père comprend. Argus arrache Io à son père. Jupiter ordonne à Mercure d'aller tuer Argus. Il se déguise en berger et endort Argus avec des histoires et un morceau de flûte, puis lui coupe la tête.

Iolaüs: Neveu d'Hercule, Fils d'Iphiclès (demi-frère d'Hercule) et d'Automéduse; fille d'Alcathoüs. L. IX Le rajeunissement d'Iolaüs: Hébé rajeunit Iolaüs, qui apparaît sous son visage d'enfant. Elle promet de ne plus recommencer, mais Thémis prédit qu'une guerre à Thèbes sera causée par des rajeunissements et des vieillissements. De nombreux dieux demandent alors à être rajeunis, mais Jupiter leur rappelle que chacun est condamné à vieillir.

IPHIGÉNIE : Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Sœur d'Électre, d'Oreste, et de Chrysothémis.

IPHIS (1): Jeune homme de Chypre. L.XIV Vertumnus et Pomone: Iphis tombe amoureux d'Anaxarète, qui a un cœur dur. Il est pauvre et elle est riche. Elle le repousse toujours et il se pend. Anaxarète, en le voyant, se transforme en statue.

IPHIS (2): Fille de Ligdus et Téléthuse. L. IX Iphis et Ianthé: Téléthuse est enceinte. Son mari, Ligdus, un homme pauvre, lui ordonne de tuer l'enfant si c'est une fille. Téléthuse accouche d'une fille et fait croire à tout le monde que c'est un garçon. Ligdus l'appelle Iphis. Lorsque Iphis grandit, son père le promet à Ianthé. Ianthé tombe amoureuse du garçon qu'Iphis est censé être et Iphis tombe amoureuse d'Ianthé, pourtant consciente de l'impossibilité de leur amour. Téléthuse demande l'aide d'Isis, qui transforme Iphis en homme. Iphis et Ianthé peuvent donc se marier.

IRIS: Messagère des dieux. Fille de Thaumas et d'Électre, descendante d'Océan. Symbolise l'arc-en-ciel, le lien entre la terre et le ciel. Parfois femme de Zéphyr et mère d'Éros. Arbore toujours un voile arc-en-ciel.

ITHAQUE (ROI D'): Voir Ulysse.

ITVS: Fils de Procné et de Térée, le roi de Thrace. L. VI Philomèle et Procné: Térée, marié à Procné, cherche à posséder la sœur de sa femme, Philomèle. Il abuse d'elle, lui tranche la langue pour la faire taire, avant de faire croire à Procné qu'elle est morte. Philomèle parvient à informer sa sœur de la situation et les deux imaginent une vengeance. Les deux sœurs se servent d'Itys, fils de Procnée et de Térée: elles le tuent et font manger à Térée le corps de son propre fils.

IXION: Roi thessalien. Fils de Périmèle. Époux de Dia. Après avoir essayé de violer Junon, Junon et Jupiter le punissent en lui envoyant une nuée imitant Junon, avec laquelle il enfante les centaures. Également père de Pirithoüs, l'ami de Thésée.

IXION (FILS D'): Voir Pirithoüs.

Janus : Dieu aux deux visages. Chez Ovide, père de Canente.

JANUS (FILLE DE): Voir Canente.

JAPET : Titan, fils du Ciel et de la Terre. Frère de Saturne. Époux de Clymène (fille d'Océan et de Téthys). Père d'Atlas, de Ménœtios, de Prométhée et d'Épiméthée.

JAPET (FILS DE) : Voir Prométhée.

JASON: Grand héros. Fils d'Aéson, et d'Alcimédé (fille de Phylacos: ou de Polymédé (fille d'Autolycos), il fut élevé par Chiron avant de devenir le chef des Argonautes. Il épouse Médée et engendre Médéios, Polyxénos, Merméros et Phérès II. Avec Hypsipyle, il engendre Eunéos et Néphronios. L. vii Médée, Jason et la Toison d'or: Médée tente de résister à son amour pour Jason. Mais, quand Jason lui demande de l'aide pour gagner la Toison d'or et lui promet en échange de l'épouser, Médée n'hésite plus: avec ses potions et ses chants magiques, elle l'aide à gagner.

Junon : La plus grande de toutes les déesses olympiennes, déesse des femmes mariées. Fille de Saturne et de Cybèle, sœur et épouse de Jupiter. Avec Jupiter, elle enfante Vulcain, Mars, Lucine et Juventas. Symbole : le paon. L.I Io : Junon cherche son mari et le soupçonne de la tromper. Jupiter est avec lo et la transforme en génisse lorsqu'il voit Junon arriver. Junon lui demande Io en cadeau, puis l'offre à son tour à Argus. L.11 Callisto: Junon découvre que Jupiter a eu une aventure avec Callisto et que cette dernière a eu un enfant de cette union, Arcas. Junon, pour punir Callisto, la transforme en ourse. L. III Junon et Sémélé: Junon découvre que Sémélé est enceinte de l'enfant de Jupiter. Elle veut se venger et se déguise à l'image de la nourrice de Sémélé. Sur les conseils de Junon, Sémélé demande à Jupiter de se montrer à elle avec ses attributs de dieu. Il sait qu'elle ne survivra pas, mais doit tenir sa parole. Elle est foudroyée et il prend l'enfant pas encore né qu'elle portait pour le coudre dans sa cuisse. L.III Tirésias : Écho, une nymphe, utilise sa facilité à parler pour distraire Junon pendant que Jupiter la trompe. Pour se venger, Junon empêche Écho de parler, hormis pour répéter la fin des phrases des autres. L.IV Junon se venge d'Ino : Junon veut punir Ino, elle se rend aux Enfers et demande à Tisiphone de l'aider. Tisiphone se rend chez Ino et Athamas et les rend fous avec du poison. Athamas prend son fils pour un lion et le massacre. Neptune a pitié d'Ino et la transforme, avec son fils, en déesse et en dieu. Pour se venger, Junon transforme toutes les compagnes d'Ino en pierres ou en oiseaux. L. VII La peste d'Égine : Jalouse qu'une terre porte le nom d'une maîtresse de Jupiter, Junon amène la peste à Égine, détruisant toutes les vies humaines et désespérant Éaque. L.IX Le châtiment de Galanthis: Junon, qui en veut à Alcmène, rend sa grossesse douloureuse. Elle envoie Lucine pour empêcher l'accouchement et faire durer les douleurs. Mais Galanthis la trompe et réussit à faire accoucher Alcmène.

Junon (Messagère de) : Voir Iris.

JUPITER: Roi des dieux. Dieu du Ciel et de la Terre. Fils de Cybèle et Saturne. Frère de Neptune, Pluton, Junon, Cérès, et Vesta. Époux de Junon. Père de Minerve, de Vénus, des Muses, d'Apollon, de Diane, de Mars, de Mercure, de Bacchus, mais également de Persée, d'Hercule, et d'une grande partie des noms cités dans ce glossaire. Attribut : le foudre. Symbole : l'aigle. L.1 Lycaon : Les Géants tentent de se rebeller contre l'autorité des dieux et Lycaon essaie de tuer Jupiter dans son sommeil. Jupiter veut alors tuer le genre humain dans son intégralité. Les autres dieux approuvent. Il commence par transformer Lycaon en loup. L.1 Le Déluge : Jupiter crée un déluge pour exterminer les hommes. La plupart des hommes sont noyés et il ne reste qu'un seul homme et une seule femme. Jupiter met fin au Déluge et garde l'homme et la femme. L. I Io: Jupiter, pour que sa femme ne découvre pas sa relation avec Io, transforme la jeune fille en génisse. Il réussit ensuite à adoucir Junon et rend à Io son apparence humaine. L.11 Callisto: Pour approcher Callisto, Jupiter se déguise en Diane et abuse de la jeune fille. Elle tombe enceinte, Junon la transforme en ourse, mais Jupiter a pitié d'elle et la transforme en étoile, accompagnée de son fils. L. III Junon et Sémélé : Sur les conseils de Junon jalouse, Sémélé demande à Jupiter de se montrer à elle avec ses attributs de dieu. Il sait qu'elle ne survivra pas mais doit tenir sa parole. Elle est foudroyée et il prend l'enfant pas encore né qu'elle portait pour le coudre dans sa cuisse.

LAËRTE (FILS DE): Voir Ulysse.

LAOMÉDON : Roi de Troie. Fils d'Ilos et d'Eurydice. Père de nombreux enfants, dont Priam et Hésione.

LATONE: Fille des Titans Phœbé et Céos. Mère d'Apollon et Diane (avec Jupiter). L. VI Les paysans de Lycie, Marsyas et Pélops: Junon persécute Latone, enceinte à la suite d'une aventure avec Jupiter. Jupiter lui donne l'île de Délos, protégée, pour qu'elle puisse accoucher. Elle accouche donc de ses jumeaux, Diane et Phœbus.

LATONE (FILLE DE): Voir Diane.

LÉLEX : Roi de Laconie. Père de Mylès et Polycaon.

LEMNOS (DIEU DE): Voir Vulcain.

LIBER: Voir Bacchus.

LUCIFER: Flambeau de l'Aurore, étoile du matin. Fils de l'Aurore et d'Astraeos. Père de Céyx et Dédalion.

Lucifer (Fils de): Voir Céyx.

LUCIFER (ENFANT DE) : Voir Pélée.

Lucine: Déesse de la Lumière, parfois synonyme poétique de Junon, parfois sa fille. Elle veille sur les accouchements. L.IX Le châtiment de Galanthis: Junon, jalouse d'Alcmène, corrompt Lucine et lui fait bloquer l'accouchement d'Alcmène. Cependant Galanthis fait croire à Lucine que l'accouchement est terminé, celleci relâche ses efforts et Alcmène peut enfin accoucher. L.X Les chants d'Orphée: Adonis: Myrrha est transformée en arbre avant d'avoir pu accoucher d'Adonis. Lucine vient la faire accoucher et fait sortir Adonis par une fente dans l'écorce.

Lyaéus: Voir Bacchus.

Lycaon: Roi d'Arcadie, célèbre pour son impiété. Fils de Pélasgos et de l'Océanide Méliboa. Père de cinquante fils et d'une fille, Callisto. *L.1 Lycaon*: Lycaon, un mortel, veut tester l'immortalité de Jupiter et tente de le tuer. Jupiter déchaîne sa colère sur la maison de Lycaon et transforme ce dernier en loup. Après cet incident, Jupiter décide d'éliminer la race humaine.

LYCAON (PETIT-FILS DE): Voir Arcas.

Maéonie (Fille de) : Voir Arachné.

MAIA (L'ENFANT DE) : Voir Mercure.

MARS : Dieu de la Guerre. Fils de Jupiter et Junon. De son union avec Vénus naît Harmonie.

Mânes: Les âmes des morts.

MASSUE (HOMME à LA) : Voir Hercule.

MÉDÉE : Magicienne. Fille du roi de Colchide Aétès, ce qui fait d'elle la petitefille du Soleil, et de l'Océanide Idye. Épouse de Jason. Le nom et le nombre des enfants qu'elle eut avec Jason est variable. Épouse par la suite Égée, roi d'Athènes et père de Thésée. L. VII Médée, Jason et la Toison d'or: Médée tombe amoureuse de Jason et tente de résister à ses sentiments. Jason lui demande de l'aider à gagner le combat pour la Toison d'or et promet de l'épouser ensuite. L. VII Le rajeunissement d'Aéson : Jason demande à Médée de rajeunir son père. Elle accepte et, aidée de la déesse Hécate, rajeunit Aéson. L. VII Médée et Pélias : Médée veut se venger de Pélias. Elle gagne la confiance de ses filles et leur propose de rajeunir leur père. Elle leur montre le tour de magie sur un bélier à qui elle coupe la tête et qui redevient un agneau. Elle ordonne aux filles de faire la même chose à leur père et les regarde couper leur père en morceaux et le tuer. L. VII Fuite de Médée : Médée s'enfuit par les airs. Elle est reçue par Égée, qui l'épouse. L. VII Thésée et Médée : Thésée, le fils d'Égée, revient sans savoir que son père est marié à Médée. Médée prépare une potion pour empoisonner Thésée, mais Égée devine ses intentions et empêche son fils de la boire.

MÉDUSE: Parfois nommée Gorgô, l'une des trois filles de Phorcys et Céto, qu'on appelle les Gorgones. Contrairement à ses deux sœurs, Sthéno et Euryalé, elle est mortelle. Mère, avec Neptune, du géant Chrysaor et du cheval ailé Pégase. L.IV Persée et la Méduse : Persée raconte l'histoire de son combat avec Méduse. Il s'est rendu à la maison des Gorgones et, faisant attention à ne pas croiser le regard de Méduse, lui a tranché la tête d'où sont sortis Pégase et Chrysaor. Il explique aussi pourquoi Méduse a des serpents sur sa tête : ses cheveux étaient magnifiques et séduisaient tout le monde, si bien que Minerve, jalouse, les a transformés en serpents. L. v Persée et Phinée : Persée utilise la tête de Méduse comme arme pour pétrifier ses ennemis.

MÉDUSE (FILS DE) : Voir Pégase.

MÉLÉAGRE : Grand chasseur. Fils du roi de Calydon, Œnée, et d'Althée. L. VIII Le sanglier de Calydon : Lors d'une bataille sanglante entre des jeunes hommes et un sanglier envoyé par Diane, Méléagre se distingue et réussit à tuer la bête. Il l'offre à Atalante, une guerrière dont il est tombé amoureux. Les autres hommes sont jaloux et Méléagre les tue, y compris ses oncles. L. VIII Atalante et Méléagre : La mère de Méléagre, Althée, découvre que son fils a tué ses oncles. La vie de Méléagre dépend de la vie d'une souche de bois qui doit vivre aussi longtemps que lui. Sa mère, pour se venger, brûle la souche de bois. Méléagre brûle en même temps. Sa mère se suicide et ses sœurs le pleurent, jusqu'à ce que Latone les transforme en pintades.

MÉNADES: Bacchantes divines, suivantes de Bacchus.

MEMNON: Fils de l'Aurore et de Tithonos. L. XIII Funérailles de Memnon: Memnon est tué par Achille. Sa mère, Aurore, demande à Jupiter qu'il rende hommage à Memnon. Il accepte et les cendres de Memnon s'envolent pour former des oiseaux, nommés par Jupiter les memnonides.

MÉNÉLAS: Roi de Sparte. Fils d'Atrée, le roi de Mycènes. Frère d'Agamemnon. Mari d'Hélène. Entre autres père, avec Hélène, d'Hermione.

MERCURE: Dieu des Commerçants et des Voleurs. Messager des dieux. Fils de Jupiter et de la pléiade Maia. Père d'Autolycos. Attributs : le caducée, le casque à large bord (le pétase) et les sandales ailées. L.11 Mercure, Hersé et Aglauros : Mercure, amoureux d'Hersé, demande de l'aide à sa sœur Aglauros pour la rencontrer ; Aglauros lui demande de l'or en échange. Puis Minerve décide de placer en Aglauros l'Envie, la rend jalouse de sa sœur. Elle refuse que Mercure entre et celui-ci la transforme en statue.

MÈRE À LA TÊTE MUNIE DE TOURS (LA): Voir Cybèle.

MÈRE DES DIEUX : Voir Cybèle.

MIDAS: Roi de Phygie. L. XI Midas: Midas accueille Bacchus chez lui et ce dernier lui propose d'exaucer ses vœux pour le remercier. Midas demande que tout ce qu'il touche soit transformé en or. Il ne peut alors plus rien faire et meurt de faim. Il demande à Bacchus d'annuler le sortilège et celui-ci s'exécute. L. XI Pan et Apollon : Après la fin de son sortilège, Midas habite dans la forêt. Il est pris comme juge d'une joute de flûte entre Apollon et Pan. Midas est le seul à préférer Pan et le dieu de Délos punit sa stupidité en lui faisant pousser des oreilles d'âne.

MILET: Fondateur de la ville éponyme. Fils d'Apollon et de Déionée. Époux de Cyané (la fille du dieu Méandre), père de Caunus et Biblis.

MINERVE : Déesse de la Guerre et de l'Intelligence. Fille de Jupiter et de Métis. Mère d'Érichthonios. Attributs : la lance, le casque, et l'égide. Symbolisée par la chouette et l'olivier. L.11 Mercure, Hersé et Aglauros: Minerve punit Aglauros en plaçant en elle l'Envie, qui la rend jalouse du bonheur de sa sœur. L. IV Persée et la Méduse : Alors que Méduse est encore belle, Neptune la viole dans un temple dédié à Minerve. Pour la punir, Minerve transforme ses cheveux en serpents. L. v Minerve et les Muses: Minerve arrive chez les Muses, qui sont très admiratives et qui lui racontent des histoires. Elles lui racontent l'histoire d'un concours de chant entre les Muses et les filles de Piérios, à la suite duquel ces dernières sont devenues des pies.

MINOS : Roi de Crète. Fils de Jupiter et d'Europe. Frère de Sarpédon et de Rhadamanthe. Époux de Pasiphaé, la fille de Soleil, avec qui il eut Acacallis, Xénodicé, Ariane et Phèdre. Également père d'un grand nombre d'enfants illégitimes. L. VII Minos contre Égée: Minos tente de convaincre les îles grecques de s'allier à la Crète, troublant la joie d'Égée. Il parvient à convaincre certaines îles, mais Éaque refuse d'allier Énopie à la Crète en raison de son amitié avec la Grèce. L. VIII Minos et Scylla: Scylla tombe amoureuse de Minos alors qu'il assiège la terre de Nisus, son père. Elle se décide à rendre Minos victorieux pour gagner son amour, trahissant sa famille. Elle arrache le cheveu pourpre de son père, auquel tient sa puissance. Minos est repoussé par la trahison de Scylla envers son père. Elle se transforme en un oiseau qu'on appelle Ciris (Alouette).

MINOS (FILLE DE): Voir Ariane.

Mnémosyne (Filles de): Voir les Muses.

Morphée : L'un des mille enfants de Songe. L.xi L'histoire de Céyx : Morphée est envoyé par Junon pour prévenir Alcyone que Céyx est mort.

MULCIBER: Voir Vulcain.

Muses (Les) : Déesse des Arts et de la Création Intellectuelle. Filles de Mnémosyne (Titanide, déesse de la Mémoire : et de Jupiter, elles sont au nombre de neuf : Calliope (la poésie épique), Clio (l'histoire), Polhymnie (la pantomime), Euterpe (la flûte), Terpsichore (la poésie légère et la danse), Erato (la lyrique chorale), Melpomène (la tragédie), Thalie (la comédie), et Uranie (l'astronomie).

MYRMIDONS: Fils de Jupiter et d'Euryméduse. L. VII Les myrmidons: Après la peste d'Égine, Éaque supplie Jupiter de l'aider à repeupler ses terres. Jupiter transforme des fourmis en hommes, qui ont les mêmes qualités que des fourmis et qui considèrent Éaque comme leur roi. Éaque les nomme les myrmidons.

MYRRHA: Fille du roi de Chypre Cinyras. Mère avec ce dernier d'Adonis. L. X Les chants d'Orphée: Myrrha: Myrrha tombe amoureuse de son père, Cinyras. Elle se cache dans le noir pour le séduire et tombe enceinte. Quand Cinyras découvre l'identité de sa maîtresse, il la rejette. Myrrha s'enfuit et se transforme en arbre, ses larmes deviennent la myrrhe.

Naïades (LES): Nymphes des sources et des cours d'eau.

NARCISSE: Fils de Céphise et de la nymphe Liriopé. L.III Narcisse et Écho: Narcisse est un jeune homme si beau et si orgueilleux qu'il n'est attiré par aucune jeune fille, aucun jeune homme. Une personne qu'il a rejetée implore les dieux de le punir en le faisant aimer quelqu'un qu'il ne peut pas posséder. Lorsqu'il voit son reflet dans l'eau, il tombe amoureux de sa propre image. Il ne peut pas saisir son reflet et il continue de l'admirer jusqu'à s'affaiblir et mourir.

NARYX (HÉROS DE): Voir Ajax.

Némésis : Fille de la Nuit. De son union avec Jupiter est issu un œuf confié à Léda et contenant Hélène et les Dioscures (Castor et Pollux).

NEPTUNE: Dieu de la mer. Fils de Saturne et Cybèle. Frère de Jupiter, Pluton, Cérès, Junon et Vesta. Époux d'Amphitrite. Père d'innombrables enfants, en général monstrueux comme le cyclope Polyphème, le géant Chrysaor ou encore le cheval ailé Pégase. Attribut: le trident.

NEPTUNE (FILS DE): Voir Cygnus.

Neptune (Fils de) : Voir Thésée.

NEPTUNE (PETIT-FILS DE): Voir Hippomène.

NÉRÉE : « Vieillard de la mer », fils de Pontos et de Gaïa, frère de Thaumas, Phorcys, Céto et Eurybié. Époux de Doris, pères des néréides. Père également d'un fils, Néritès.

Nérée (Fille de) : Voir Galatée.

Nérée (Petit-fils de) : Voir Phocus.

NÉRÉIDES: Filles de Nérée et de Doris, et petites-filles d'Océan. Elles sont entre cinquante et cent, parmi lesquelles Thétis (la mère d'Achille), Amphitrite (la femme de Neptune), Galatée et Orithye.

NÉRÉIDE (FILS DE LA) : Voir Achille.

NÉRITE (ROI DE): Voir Ulysse.

Nessus : Centaure, fils d'Ixion et de Néphélé. L. IX Hercule et Nessus : Nessus est amoureux de Déjanire, la femme d'Hercule. Alors qu'elle doit traverser une rivière avec son mari, Nessus propose de la porter jusqu'à la rive. Il tente de l'enlever, mais Hercule le tue d'une flèche. Pour se venger, Nessus offre à Déjanire sa tunique empoisonnée en lui faisant croire qu'elle permet d'exciter l'amour.

NESTOR: Roi de Pylos et vieux héros troyen. Plus jeune fils de Nélée et de Chloris. Époux d'Eurydice, ou, selon d'autres traditions, d'Anaxibie. Père de sept fils, dont Persée.

NIOBÉ: Fille de Tantale, et sœur de Pélops. Épouse d'Amphion, mère de sept fils dont Agénor et Tantale et de sept filles. L. VI Niobé: Niobé est très fière de ses enfants et en tire un grand orgueil. Elle refuse de vénérer Latone. Pour se venger, Latone envoie Diane et Apollon tuer les sept fils de Niobé. Son mari se suicide de désespoir, mais elle continue à défier Latone et celle-ci tue les filles de Niobé, pendant l'enterrement de ses fils. Niobé se métamorphose en une statue de marbre qui pleure.

Nisus: Roi de Mégare. Fils de Pandion II et de Pylia. Père de Scylla. L. VIII Minos et Scylla: Scylla tombe amoureuse de Minos, alors qu'il assiège la terre de Nisus, son père. Elle se décide à faire gagner Minos pour gagner son amour, et, trahissant sa famille, elle arrache le cheveu pourpre qui donnait sa puissance à son père.

NISUS (FILLE DE): Voir Scylla.

Nonacris (Fille DE): Voir Atalante.

NUAGES (ENFANTS SAUVAGES DES): Voir les centaures.

Nymphes (Les): Jeunes femmes qui peuplent la campagne, les bois et les eaux. Esprits des champs et de la nature. Elles sont douées d'une très grande longévité, mais restent mortelles.

OCÉAN: Personnification de l'eau, de l'océan qui entoure toute la terre, père de tous les fleuves, de tous les ruisseaux, de toutes les sources. Aîné des Titans, fils d'Ouranos et de Gaïa. Époux de Téthys. Avec elle, il engendra plus de trois milles fleuves, dont: le Nil, l'Alphée, l'Éridan, le Strymon, le Méandre, l'Istros, le Phase, le Rhésos, l'Achéloüs, le Nessos, le Rhodios, l'Heptaporos, le Granicos, l'Aesépous, le Simoïs, le Pénée, l'Hermos, le Caïque, le Sangarios, le Ladon, le Parthénios, l'Évène, l'Ardescos, et le Scamandre. Il est également le père des océanides, qui personnifient les ruisseaux et les sources, et sont au moins aussi nombreuses. Parmi ces dernières, citons le Styx, Ianthé, Métis, Calypso, ou encore Asie.

Odrysses (Roi des): Voir Térée.

Œnée: Roi de Calydon et du pays d'Étolie. Fils de Porthaon et d'Euryté. Il a quatre frères (Agrios, Alcathoüs, Mélas et Leucopée) et une sœur, Stéropé. Père, avec Althée, de quatre fils, Toxée, Thyrée, Clyménos et Méléagre, ainsi que de deux filles, Gorgé et Déjanire. Il épousa en seconde noce Péribœa, avec qui il eut Tydée (le père de Diomède). L. viii: Le sanglier de Calydon: Après une années de belle récolte, Œnée honore tous les dieux, et oublie accidentellement Latone. Cette dernière se venge en envoyant un sanglier monstrueux ravager ses terres. Méléagre, son fils, se distingue et réussit à tuer la bête. Il l'offre à Atalante, une guerrière dont il est tombé amoureux. Les autres hommes sont jaloux et Méléagre les tue, y compris ses oncles. L. viii Atalante et Méléagre: La mère de Méléagre, Althée, découvre que son fils a tué ses oncles. La vie de Méléagre dépend de la vie d'une souche de bois qui doit vivre aussi longtemps que lui. Sa mère, pour se venger, brûle la souche de bois. Méléagre brûle en même temps. Sa mère se suicide et ses sœurs le pleurent, jusqu'à ce que Latone les transforme en pintades.

ŒNÉE (PETIT-FILS D') : Voir Diomède.

Œта (Roi d'): Voir Céyx.

ORION: Chasseur géant, fils d'Euryalé et de Neptune (ou d'Hyriée). Époux de Sidé. L.XIII Les filles d'Orion: Apollon offre aux Troyens un vase gravé de l'histoire du suicide des filles d'Orion. Les deux se sacrifient, mais de leurs cendres naissent des enfants, pour faire survivre leur race, les Couronnes.

ORITHYE: Une des filles d'Érechthée, le roi d'Athènes. L. VI Borée et Orithye: Borée tente de séduire Orithye mais n'y parvient pas, alors il l'enlève et l'épouse de force. De leur union naissent des jumeaux, Calaïs et Zétès, qui en grandissant commencent à avoir des plumes et qui partent à la recherche de la Toison d'or.

Orphée: Chanteur par excellence. Fils d'Œagre et de la Muse Calliope. Époux d'Eurydice. L.x Orphée et Eurydice: Eurydice épouse Orphée, mais, peu après, meurt mordue par un serpent. Orphée demande au roi des Enfers la permission de pouvoir ramener Eurydice parmi les vivants, utilisant son don pour le chant pour le convaincre. Pluton accepte à condition qu'Orphée ne se retourne pas pour voir sa femme sur le chemin. Orphée se retourne et Eurydice repart chez les morts. L.x Les chants d'Orphée: Ganymède: Orphée chante l'histoire de Ganymède, que Jupiter, sous l'apparence d'un aigle, a enlevé par amour. L.x Les chants d'Orphée: Hyacinthe: Orphée raconte l'histoire de Hyacinthe, dont Apollon était amoureux. Alors qu'ils jouaient au lancer de disque, Apollon a accidentellement tué Hyacinthe. Son sang a fait naître une fleur pourpre sur laquelle sont inscrites les lamentations d'Apollon. L.xi La mort d'Orphée: Les ménades veulent tuer Orphée pour son mépris des femmes. Elles s'en prennent à tous les animaux qui

écoutent le chant d'Orphée qu'elles finissent par tuer. L'ombre d'Orphée retrouve Eurydice dans les Enfers.

ORTYGIE: Voir Délos.

Ouranos: Puissance élémentaire du Ciel, enfanté par Gaïa (la Terre). De leur union naquirent les six Titans (Océan, Coéos, Crios, Hypérion, Japet et Saturne) et les six Titanides (Téthys, Phœbé, Thia, Eurybié, Asia (ou Clymène) et Cybèle). Également père avec Gaïa des cyclopes Argès, Stéropès et Brontès, ainsi que des Hécatonchires, des êtres aux cent bras gigantesques et violents appelés Cottos, Briarée et Gygès.

Paéan : Voir Apollon.
Pallas : Voir Minerve.

PALLAS (FILLE DE) : Voir Aurore.

Pan : Dieu des bergers et des troupeaux. Moitié bouc, moitié homme. Attributs : Syrinx, bâton de berger, couronne de pin ou rameau de pin à la main. *L.1 Argus* : Pan est amoureux de la naïade Syrinx et tente de la suivre. Elle s'enfuit et se voit barrer la route par un cours d'eau, à qui elle demande d'être transformée en roseau. Pan ne peut alors attraper que des roseaux. Il soupire et découvre que le son qui sort des roseaux est beau. Il crée alors la flûte de Pan. *L.xt Pan et Apollon* : Pan se mesure à Apollon dans un concours de chant. Midas est choisi pour juger le concours et il est le seul à donner la victoire à Pan. Apollon punit Midas pour sa stupidité en lui faisant pousser des oreilles d'âne.

PANDION: Roi d'Athènes. Fils d'Érichthonios et d'une naïade, Praxithéa. Uni à Zeuxippé, père de deux garçons, Érechthée et Boutès, et de deux filles, Procné et Philomèle.

PANDION (FILLE DE) : Voir Philomèle.

PANDION (FILLE DE): Voir Procné.

Pâris: Fils cadet de Priam et d'Hécube, également appelé Alexandre. Son enlèvement d'Hélène, épouse de Ménélas, déclenche la guerre de Troie. *L.xII Achille tué par Pâris*: Neptune veut venger la mort de son fils Cygnus et tuer Achille. Il demande à Apollon de le tuer. Apollon voit Pâris sur le champ de bataille et lui conseille de tuer Achille plus que tous les autres guerriers. Apollon dirige la flèche de Pâris sur Achille, qui meurt.

PARQUES: Divinités du destin, supérieures aux dieux de l'Olympe. Ce sont trois sœurs fileuses, Atropos, Clotho et Lachésis.

PÉGASE: Cheval ailé. Fils de Neptune et de Méduse.

Pétée: Roi de Phthie. Fils d'Éaque et d'Endéis. Frère de Télamon et demi-frère de Phocus. Mari d'Antigone (fille d'Eurytion), avec qui il engendre Polydora. Puis époux de Thétis et père d'Achille. L.xi Pélée et Thétis: Protée prédit à Thétis qu'elle aura un fils plus fort que son père. Jupiter, amoureux d'elle, renonce à son amour à cause de cette prédiction et demande à Pélée de prendre sa place. Thétis tente de lui échapper et se métamorphose en de nombreux animaux différents. Pélée l'enchaîne et Thétis est forcée de revenir à sa forme humaine. L.xi La punition de Pélée: Un loup énorme sort de la mer et attaque le troupeau de Pélée, tuant tous les êtres sur son passage. C'est la mère de Phocus, que Pélée a assassiné, qui l'envoie pour apaiser les mânes du défunt. Pélée emmène les hommes qui l'entourent pour combattre le loup. Pélée prie les néréides et sa femme, Thétis, réussit à obtenir pour lui le pardon. Elle transforme le loup en statue, mais Pélée doit quand même s'exiler.

PÉLÉE (FILS DE) : Voir Achille.

PÉLIAS: Fils de Tyro et de Neptune. Frère jumeau de Nélée et demi-frère d'Aéson. Époux d'Anaxabie et père d'un fils, Acaste, et de quatre filles, Pisidicé, Pélopia, Hippothoé et Alceste. L. vii Médée et Pélias: Médée veut se venger de Pélias. Elle gagne la confiance de ses filles et leur propose de rajeunir leur père. Elle leur montre le tour de magie sur un bélier à qui elle coupe la tête et qui redevient un agneau. Elle ordonne aux filles de faire la même chose à leur père et les regarde couper leur père en morceaux et le tuer.

PÉLOPS: Fils de Tantale. Mari d'Hippodamie, avec qui il eut de nombreux enfants, dont Atrée, Thyeste et Plisthène. L. VI Les paysans de Lycie, Marsyas et Pélops: Après la mort des enfants de Niobé, Pélops est le seul à pleurer la tristesse de sa sœur. Il dévoile son épaule d'ivoire, seule partie de son corps que les dieux n'ont pas retrouvée après l'avoir ressuscité (son père Tantale en avait fait un ragoût).

Pénée (La nymphe du) : Voir Daphné.

Penthée: Fils d'Échion (lui-même né d'une dent de Serpent) et d'Agavé, l'une des filles de Cadmus. L. III Penthée: Alors que Bacchus a de plus en plus d'adeptes, Penthée refuse de le considérer comme un dieu. Il tente de dresser les Thébains contre lui et leur demande de le capturer. Acétès vient voir Penthée qui est prêt à le tuer. Il raconte à Penthée les miracles opérés par Bacchus, qui font de lui un dieu, mais Penthée ne l'écoute pas. Il ordonne qu'Acétès soit capturé, mais ses chaînes se délient par miracle. Penthée est mis à mort par les bacchantes.

Périmèle: Fille d'Hippodamas. L. VIII Périmèle: Achéloüs prend sa virginité. Hippodamas, furieux, la jette dans la mer. Par amour, Achéloüs la transforme en île, la rendant ainsi immortelle.

Persée : Héros argien. Fils de Jupiter et de Danaé. Mari d'Andromède. L. IV Persée et Atlas : Acrisius ne croit pas au caractère divin de Bacchus, ni de Persée. Persée

s'envole au-dessus de la terre, prouvant qu'il est de sang divin. Il arrive chez Atlas et lui demande de l'accueillir. Un oracle avait prédit à Atlas qu'il se ferait voler les fruits d'or de ses arbres par un enfant de Jupiter. Il refuse donc d'accueillir Persée. Persée lui montre la tête de la Méduse et le transforme ainsi en montagne. L. IV Persée et Andromède: Andromède, punie par Ammon à cause de l'orgueil de sa mère qui se disait plus belle que les néréides, est attachée à un rocher. Persée la trouve et demande sa main à ses parents, en promettant de la sauver. Il la sauve et l'épouse. L. IV Persée et la Méduse: Persée raconte comment il a tué Méduse. Il s'est rendu à la maison des Gorgones et, faisant attention à ne pas croiser le regard de Méduse, lui a tranché la tête, d'où sont sortis Pégase et Chrysaor. Il explique aussi que les cheveux de Méduse étaient si magnifiques que Minerve, jalouse, les a transformés en serpents.

PHAÉTHON: Fils du Soleil et de Clymène, frère des héliades. L.1 Phaéthon et Épaphus: Épaphus, jaloux que Phaéthon se vante d'avoir pour père le Soleil, le fait douter de cette certitude. Phaéthon demande à sa mère la preuve que son père est bien le Soleil. L.11 Phaéthon: Le Soleil, pour prouver qu'il est le père de Phaéthon, lui propose d'exaucer son plus grand vœu. Phaéthon veut conduire le char du Soleil. Son père tente de le dissuader, car il sait qu'il ne pourra pas survivre, mais Phaéthon insiste. Il ne contrôle pas les chevaux, brûle une partie de la terre et meurt.

Philammon : Fils d'Apollon et de Chioné, fille de Dédalion. Demi-frère d'Autolycos. Père, avec la nymphe Argiopé, de Thamyris.

Philémon: Paysan très pauvre, marié à Baucis. L. viii Baucis et Philémon: Jupiter et Mercure se font passer pour des humains et se voient refuser l'hospitalité partout où ils vont. Philémon et Baucis, des vieillards, sont les seuls à les accueillir correctement. Jupiter et Mercure se révèlent et les remercient, avant d'inonder tout le village pour le punir, sauf leur maison qu'ils transforment en temple. Ils leur proposent d'exaucer leurs vœux et ils demandent simplement d'être prêtres de leur temple et de pouvoir mourir ensemble.

PHILOMÈLE: Fille du roi d'Athènes Pandion et de Zeuxippé. Sœur d'Érechthée, de Boutès et de Procné. L. vi Philomèle et Procné: Térée, marié à Procné, cherche à posséder la sœur de sa femme, Philomèle. Il abuse d'elle, lui tranche la langue, et fait croire à Procné qu'elle est morte. Philomèle parvient à informer sa sœur de la situation et les deux imaginent une vengeance. Quand le fils de Procné et Térée, Itys, arrive, sa mère décide de se servir de lui. Elle le tue et fait manger à Térée le corps de son propre fils. Pour fuir la colère de Térée, Philomèle se transforme en hirondelle.

PHINÉE: Frère de Céphée. Oncle d'Andromède. L. v Persée et Phinée: Phinée vient chercher Andromède qui lui était promise, mais la trouve mariée à Persée, Phinée

attaque Persée, mais Persée utilise la tête de Méduse pour pétrifier les compagnons de Phinée. Phinée se rend, mais Persée le transforme quand même en statue.

Pносиs : Fils d'Éaque et de Psamathée. Demi-frère de Pélée et Télamon. Époux d'Astéria, père des jumeaux Crisos et Panopée. Il a été tué par son frère Pélée.

Рнœвé: Voir Diane.

PHŒBUS: Voir Apollon.

PHORCYS: Fils de Pontos et Gaïa. Frère de Nérée, Thaumas, Eurybié et Céto. Époux de cette dernière, avec qui il engendre les « trois vieilles », les Phorcides. Père des Gorgones.

PHORCYS (FILLE DE): Voir Méduse.

Picus : Roi du Latium. Fils de Saturne. L. XIV Picus et Canente : Picus et Canente sont amoureux. Circé essaie de séduire Picus, mais il la rejette. Pour se venger, elle le transforme en pivert et transforme ses compagnons en monstres. Canente, dévastée, erre pendant plusieurs jours, puis chante un chant de deuil et s'évapore dans l'air, laissant dans le lieu son esprit.

Ptrithoüs : Ami de Thésée. Fils de Dia et d'Ixion. Mari d'Hippodamie. Père de Polypœtès.

PITTHÉE: Roi de Trézène. Fils de Pélops et d'Hippodamie. Frère de Thyeste et d'Atrée. Père d'Aéthra, l'épouse d'Égée, et donc grand-père de Thésée.

PLUTON: Dieu des Enfers. Fils de Saturne et Cybèle. Frère de Jupiter, Neptune, Cérès, Junon et Vesta. Mari de Proserpine. *L.v Chant de Calliope : Cérès et Proserpine*: Proserpine, fille de Cérès, est enlevée par Pluton, tombé amoureux d'elle. Cérès la cherche partout et, quand elle apprend qu'elle a été enlevée par Pluton, elle supplie Jupiter (le père de Proserpine : de la ramener sur terre. Jupiter accorde à Proserpine de passer la moitié de l'année sur terre avec sa mère.

POLYDORE (1): Fils de Priam et de Laothoé.

POLYDORE (2): Fils de Cadmus et d'Harmonie, frère d'Autonoé, d'Ino, d'Agavé et de Sémélé. L.XIII Prise de Troie: Priam confie son fils, Polydore, à Polymestor pour qu'il l'éduque, en échange d'une forte somme d'argent. Polymestor tue l'enfant et fait croire à ses parents qu'il est encore vivant. Hécube, sa mère, retrouve son corps échoué.

Росурнèме: Cyclope, fil de Neptune et de la nymphe Thoosa, fille de Phorcys. *L.XIII Récit de Galatée : Acis et Polyphème* : Galatée raconte l'histoire de son amour pour Acis. Le cyclope Polyphème, amoureux de Galatée et jaloux de leur amour, écrase Acis d'un rocher. Galatée transforme son sang en un fleuve qu'elle nomme Acis.

POLYXÈNE : Fille de Priam et d'Hécube. Sœur, entre autres, d'Hector, Pâris, Créüse, Laodicée et Cassandre.

Pomone: Nymphe romaine qui veillait sur les fruits. L.xIv Vertumnus et Pomone: Vertumnus est amoureux de la nymphe Pomone. Il se déguise en vieille femme pour convaincre Pomone de ne pas fuir l'amour. Il lui raconte l'histoire d'Iphis et Anaxarète pour lui faire peur. Quand il reprend sa vraie apparence, Pomone tombe amoureuse de lui.

PORTEUR DU TRIDENT (LE): Voir Neptune.

Priam: Roi de Troie. Plus jeune fils de Laomédon et de Strymo. Époux d'Hécube, avec qui il eur dix-neuf enfants, dont Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénos, Cassandre, Laodicé, Créüse, Médicasté et Polyxène.

PRIAM (FILS DE) : Voir Hélènus.

PRIAM (FEMME DE) : Voir Hécube.

PRIAM (FILLE DE) : Voir Polyxène.

Procné: Fille du roi d'Athènes Pandion et de Zeuxippé. Sœur d'Érechthée, de Boutès et de Philomèle. L. vi Philomèle et Procné: Térée, marié à Procné, cherche à posséder la sœur de sa femme, Philomèle. Il abuse d'elle, lui tranche la langue, et fait croire à Procné qu'elle est morte. Philomèle parvient à informer sa sœur de la situation et les deux imaginent une vengeance. Quand le fils de Procné et Térée, Itys, arrive, sa mère décide de se servir de lui. Elle le tue et fait manger à Térée le corps de son propre fils. Pour échapper à la colère de Térée, Procné se transforme en rossignol.

PROCRIS: Fille du roi d'Athènes Érechthée et de Praxithéa. Sœur, entre autres, de Créüse et d'Orithye. Épouse de Céphale. *L.vII Céphale et Procris*: Céphale se fait enlever par Aurore, qui tente de le séduire. Il veut retourner auprès de Procris et elle le renvoie en le menaçant de malheurs à venir. Elle le transforme pour qu'il teste la fidélité de Procris. Il se révèle à elle et elle fuit, vexée. Il s'excuse, elle revient et lui offre un javelot et un chien. Procris l'espionne alors qu'il parle à la brise, croyant qu'il parle à une maîtresse. La prenant pour une bête, il la tue de son javelot.

Propérides: Jeunes filles originaires d'Amathonte. Ayant nié la divinité de Vénus, cette dernière les punit en leur envoyant des désirs qu'elles ne pouvaient assouvir. Elles devinrent les premières prostituées, puis finirent transformées en statues de pierre.

Proserpine: Fille de Jupiter et de Cérès. Épouse de Pluton. L. v Chant de Calliope: Cérès et Proserpine: Proserpine, fille de Cérès, est enlevée par Pluton, tombé amoureux d'elle. Cérès la cherche partout et, quand elle apprend qu'elle a été enlevée par Pluton, elle supplie Jupiter (le père de Proserpine) de la ramener sur terre. Jupiter accorde à Proserpine de passer la moitié de l'année sur terre avec sa mère.

Protée : Dieu de la mer, gardien du troupeau d'animaux marins de Neptune. Possède le don de prophétie et de métamorphose.

Psamathée: Néréide. De son union avec Éaque naît Phocus.

Pygmalion: Roi de Chypre. Père de Paphos et grand-père de Cinyras. L.x Les chants d'Orphée: Pygmalion: Pygmalion n'aime pas les femmes, il vit seul. Il sculpte une femme parfaite et tombe amoureux de sa statue. Il implore Vénus de lui donner une femme comme sa statue. Vénus transforme la statue en femme, Pygmalion l'épouse et de leur union naît Paphos.

Pylos (Roi de, ou Vieillard de): Voir Nestor.

Pyrame : Jeune Babylonien. Amant de Thisbé. L. IV Pyrame et Thisbé: Pyrame et Thisbé sont amoureux, mais leurs pères refusent qu'ils se voient. Ils se parlent par une fente du mur qui les sépare et un jour se donnent rendez-vous la nuit, sous un mûrier. Une lionne arrive et Thisbé s'enfuit, laissant derrière elle son voile. La lionne, après avoir mangé un bœuf, s'attaque au voile. Quand Pyrame arrive, il trouve le voile déchiré et plein de sang et croit que Thisbé a été tuée. Il se suicide. Thisbé revient, comprend, et se suicide à ses côtés.

Python: Serpent, fils de Gaïa qui veille sur l'oracle de Delphes. L.1 Python: Après le Déluge, des espèces d'animaux apparaissent, comme le python, un serpent qui terrorise les hommes. Apollon tue le python et instaure les jeux Pythiques.

Quirinus : L'un des plus anciens dieux romains. Romulus lui est assimilé après sa mort.

QUIRINUS (FEMME DE): Voir Hersilie.

RHAMNONTE (DÉESSE DE): Voir Némésis.

ROMULUS: Fondateur de Rome. Fils de Réa Silvia et de Mars, petit-fils de Numitor, et descendant d'Énée. Fère jumeau de Rémus. Mari d'Hersilie. Père d'une fille, Prima, et d'un fils Aollius (appelé par la suite Avilius). Déifié après sa mort, il devient Quirinus. L.XIV Apothéose de Romulus et d'Hersilie: Romulus gouverne son peuple après la mort de Tatius, mais Mars rappelle à Jupiter qu'il a promis de faire de Romulus un dieu. Jupiter remplit sa parole et Romulus devient le dieu Quirinus.

SALMACIS: L. IV Hermaphrodite: Salmacis, une nymphe, vit seule près d'une fontaine qui porte son nom. Un jour, un fils de Mercure arrive et elle tombe amoureuse de lui. Il la repousse. Elle se cache pour l'observer et, quand elle le voit

nu dans la fontaine, elle saute sur lui et se colle à lui. Il tente de se débattre, mais elle demande aux dieux que leurs corps ne soient plus jamais séparés. Le jeune homme devient Hermaphrodite et demande aux dieux de lancer un sortilège à la fontaine pour qu'elle rende androgynes tous ceux qui s'y baignent.

SATURNE: Titan, fils d'Ouranos et de Gaïa. Époux (et frère : de Cybèle. Père de Vesta, Cérès, Junon, Pluton, Neptune et Jupiter. Avec Phylira, père du centaure Chiron.

SATURNE (FILLE DE) : Voir Junon. SATURNE (FILS DE) : Voir Pluton.

SATURNE (FILS DE): Voir Jupiter.

SATYRES (LES) : Également appelés les silènes, démons de la nature appartenant au cortège de Bacchus.

SCHÉNÉE (FILLE DE) : Voir Atalante.

SCYLLA (1): Fille du roi de Mégare Nisus. L. VIII Minos et Scylla: Scylla tombe amoureuse de Minos, alors qu'il assiège les terres de Nisus, son père. Elle se décide à rendre Minos victorieux pour gagner son amour, trahissant sa famille. Elle arrache le cheveu pourpre de son père, auquel tient sa puissance. Minos est repoussé par la trahison de Scylla envers son père. Elle se transforme en un oiseau qu'on appelle Ciris (Alouette).

SCYLLA (2): Fille de Phorcys et d'une déesse appelée Cratéïs. L.xIII Glaucus: Glaucus, métamorphosé en poisson, voit passer Scylla et tente de la retenir, car il est tombé amoureux d'elle. Il lui explique qu'il était pêcheur et qu'un jour les poissons qu'il avait pêchés, au contact de l'herbe d'une prairie, avaient repris vie et étaient retournés dans l'eau. Glaucus avait alors mangé cette herbe, s'était transformé en poisson et avait été sacré dieu des Mers. En dépit de cette histoire, Scylla persiste à le fuir. L.xIV Scylla et Circé: Glaucus, rejeté par Scylla dont il est amoureux, demande de l'aide à Circé. Circé tombe amoureuse de lui et lui conseille d'abandonner Scylla et d'aimer celle qui l'aime. Il refuse et continue d'aimer Scylla. Circé décide de se venger sur Scylla et l'empoisonne. Son sexe est remplacé par des chiens sauvages et elle devient un monstre qui tue les compagnons d'Ulysse. Elle se transforme ensuite en rocher qui détruit les bateaux des marins.

SÉMÉLÉ: Fille de Cadmus et d'Harmonie. Sœur d'Autonoé, d'Ino, d'Agavé et de Polydore. De son union avec Jupiter est né Bacchus. L.III Junon et Sémélé: Junon découvre que Sémélé est enceinte de l'enfant de Jupiter. Elle veut se venger et se déguise pour ressembler à la nourrice de Sémélé. Elle conseille à Sémélé de vérifier l'identité de Jupiter en lui demandant de venir chez elle avec ses attributs de dieu. Sémélé l'écoute et insiste auprès de Jupiter. Il accepte, mais la foudroie. Jupiter coud l'enfant pas encore né dans sa propre cuisse.

SÉMÉLÉ (ENFANT DE) : Voir Bacchus.

SIBYLLE: Prêtresse rendant les oracles d'Apollon, appelée Amalthée ou Démophilé. L.XIV Énée et la Sibylle: Énée demande à Sibylle de l'aide pour visiter les mânes de son père. Elle lui procure un rameau d'or et lui permet d'entrer dans l'Averne. Il lui promet d'ériger des temples en son honneur. Elle refuse, car elle n'est pas une déesse.

SIDON (ÉMIGRÉ DE) : Voir Cadmus.

SILENCIEUX (ROI DES): Voir Pluton.

SILÈNE: satyre très laid et très sage, fils de Pan ou de Mercure, ayant élevé Bacchus.

Sisyphe: Fils d'Éole et d'Énarété, fondateur de Corinthe. Frère d'Athamas. Mari de Méropé, l'une des pléiades. Père de Glaucus, Ornytion, Thersandros et Halmos.

SMINTHE (DIEU CHEVELU DE): Voir Apollon.

Soleil: Fils d'Hypérion et de la Titanide Théia. Frère de l'Aurore et de la Lune. Époux de Perséis (une fille d'Océan et de Téthys). Père de Circé, d'Aeétès, de Pasiphaé et de Persès. Avec la nymphe Rhodos, père des héliades (garçons) et avec Clymène, l'une des sœurs de Perséis, père des héliades (filles) et de Phaéthon. L.1 Phaéthon et Épaphus: Épaphus, jaloux que Phaéthon se vante d'avoir pour père le Soleil, le fait douter de cette certitude. Phaéthon demande à sa mère la preuve que son père est bien le Soleil. L.11 Phaéthon: Le Soleil, pour prouver qu'il est le père de Phaéthon, lui propose d'exaucer son plus grand vœu. Phaéthon veut conduire le char du Soleil. Son père tente de le dissuader, car il sait qu'il ne pourra pas survivre, mais Phaéthon insiste. Il ne contrôle pas les chevaux, brûle une partie de la terre et meurt. L.11 La conteuse: Le Soleil délaisse Clytie et ses autres prétendantes pour Leucothoé. Clytie, pour se venger, prévient le père de la jeune fille de son histoire avec le Soleil. Le père de Leucothoé enterre sa fille dans le sable et l'étouffe. Le Soleil la transforme en encens. Clytie, morte d'amour, se transforme en tournesol.

SOLEIL (FILLE DU) : Voir Circé.

SONGE : Fils de la Nuit et de l'Érèbe (ou fils d'Astrée). Frère jumeau de la Mort. Amoureux d'Endymion. Père de mille songes, dont Icélos ou Cauchemar, Phantasos, et Morphée.

STYX: Fleuve des Enfers et déesse. Fille d'Océan et de Téthys.

Syméthus (Héros du): Voir Acis.

TANTALE: Fils de Jupiter et de Ploutô. Époux de la pléiade Dioné. Père de Pélops et de Niobé. Remettant en cause l'omniscience des dieux, il les invita à dîner et

leur servit Pélops en guise de dîner, pariant qu'ils ne se rendraient compte de rien. Son châtiment, dans le Tartare, consista à être à côté d'une source pure et d'une branche chargée de fruits. Dès qu'il se tendait vers l'une ou l'autre, ces dernières s'écartaient, le condamnant à la soif et la faim éternelle.

TANTALE (FILLE DE) : Voir Niobé.

TARTARE: Fondation de l'Univers, situé sous les Enfers. Au départ, les dieux y enfermaient leurs ennemis. Par la suite, le Tartare est devenu le lieu où les grands criminels étaient suppliciés.

TÉGÉE (FILLE DE) : Voir Atalante.

TÉLAMON: Fils d'Éaque et d'Endéis. Frère de Pélée et demi-frère de Phocus. Père d'Ajax (avec Péribœa) et père de Teucer (avec Hésione).

TÉLAMON (FILS DE) : Voir Ajax.

TÉRÉE: Roi de Thrace. Fils de Mars. Mari de Procné. Père d'Itys. L. vi Philomèle et Procné: Térée, marié à Procné, cherche à posséder la sœur de sa femme, Philomèle. Il abuse d'elle, lui tranche la langue, et fait croire à Procné qu'elle est morte. Philomèle parvient à informer sa sœur de la situation et les deux imaginent une vengeance. Quand le fils de Procné et Térée, Itys, arrive, sa mère décide de se servir de lui. Elle le tue et fait manger à Térée le corps de son propre fils. Il tente de poursuivre les deux sœurs, mais elles se transforment en oiseaux. À son tour Térée se transforme en huppe.

TÉTHYS: Déesse marine, fille d'Ouranos et de Gaïa, plus jeune des Titanides. Épouse d'Océan, son frère. Mère d'innombrables enfants (tous les fleuves du monde).

TEUCER: Fils de Télamon et d'Hésione. Demi-frère d'Ajax.

Тне́міз: Déesse de la Loi. Fille d'Ouranos et de Gaïa. Titanide. Sœur de Téthys, Cybèle, Mnémosyne, Dioné, Thia et Phœbé. Mère, avec Jupiter, des trois Heures et des trois Parques (Atropos, Clotho et Lachésis), ainsi que d'Astrée (la constellation de la Vierge).

Thésée: Roi d'Athènes. Fils d'Égée ou de Neptune, et d'Aéthra. Époux d'Ariane. Avec l'Amazone Antiopé, père d'un fils, Hippolyte. Puis époux de Phèdre. L. VII Thésée et Médée: Thésée revient chez lui sans savoir que son père s'est marié à Médée. Médée prépare une potion pour l'empoisonner, mais Égée devine ses intentions et empêche son fils de la boire. L. VIII Thésée chez Achéloüs: Achéloüs accueille Thésée dans sa maison et lui raconte la métamorphose des nymphes Échinades et Périmèle en îles au large d'Étolie. L. IX Achéloüs et Hercule: Il lui raconte son combat contre Hercule pour la main de Déjanire.

THESTIUS (FILLE DE): Voir Althée.

THESTOR (FILS DE): Voir Calchas.

THÉTIS: Néréide, fille de Nérée et de Doris, elle fut élevée par Junon. Épouse de Pélée, et mère d'Achille. L.xI Pélée et Thétis: Protée prédit à Thétis qu'elle aura un fils plus puissant que son père. Jupiter, amoureux d'elle, renonce à son amour à cause de cet oracle et demande à Pélée de prendre sa place. Thétis tente de lui échapper et se métamorphose en de nombreux animaux différents. Pélée l'enchaîne et Thétis est forcée de revenir à sa forme naturelle.

THISBÉ: Jeune Babylonienne, amante de Pyrame. L.IV Pyrame et Thisbé: Pyrame et Thisbé sont amoureux, mais leurs pères refusent qu'ils se voient. Ils se parlent par une fente du mur qui les sépare et un jour se donnent rendez-vous la nuit, sous un mûrier. Une lionne arrive et Thisbé s'enfuit, laissant derrière elle son voile. La lionne, après avoir mangé un bœuf, s'attaque au voile. Quand Pyrame arrive, il trouve le voile déchiré et plein de sang et croit que Thisbé a été tuée. Il se suicide. Thisbé revient, comprend, et se suicide à ses côtés.

TIRYBTHE (HÉROS DE): Voir Hercule.

TITAN (LE): Voir Hypérion ou le Soleil.

Titans (Les): Nom générique porté par les six enfants mâles d'Ouranos et de Gaïa (et, par extension, par leur descendance): Océan, Cœos, Hypérion, Crios, Japet, et Saturne. Ils épousèrent respectivement Téthys, Phœbé, Thia, Eurybié, Asia (ou Clymène) et Cybèle, qui sont leurs sœurs, les Titanides.

TITAN (FILLE DE): Voir Circé.

TMOLUS: À la fois montagne située en Lydie et dieu de cette montagne. L. XI Pan et Apollon: Tmolus est l'un des juges du concours de chant entre Pan et Apollon. Il choisit comme gagnant Apollon, comme tous les autres juges, sauf Midas qui est puni par des oreilles d'âne.

TONNANT (LE): Voir Jupiter.

Trézène (Héros de) : Voir Pitthée.

TRITON : Dieu marin. Fils de Neptune et d'Amphitrite. Frère de Rhodé. Père de Pallas et de Tritéia.

Triton (Déesse du) : Voir Minerve.

TROIS CHEMINS (DÉESSE DES) : Voir Hécate.

TROIS FORMES (DÉESSE AUX): Voir Hécate.

Turnus: Roi des Rutules. Fils de Daunus et de la nymphe Vénilia. Frère de Juturne et fiancé de Lavinia. L. XIV Énée et Turnus: Turnus se bat contre les Troyens menés par Énée. Il envoie Vénulus pour trouver des alliés, mais n'en trouve que peu. L. XIV Victoire d'Énée: Turnus est tué et sa ville s'écroule.

Tydée (Fils de) : Voir Diomède.
Tyndare (Fille de) : Voir Hélène.

ULYSSE: Roi d'Ithaque. Fils de Laërte et d'Anticlée. Époux de Pénélope, avec qui il eut un fils, Télémaque. Selon les sources, il eut de nombreux enfants, dont les noms et le nombre exact varient, notamment avec Circé et Calypso. L. XIII Plaidoyer d'Ulysse: Ulysse vante ses exploits pour pouvoir hériter des armes d'Achille. Il l'emporte contre Ajax. L. XIV Achéménide et Macarée: Ulysse et les autres rescapés du naufrage arrivent chez Circé. Certains sont tirés au sort pour aller la voir et elle leur fait boire du poison. Ils se transforment en cochons. Seul Euryloche ne boit pas et va prévenir Ulysse. Ulysse arrive pour sauver ses compagnons, il refuse de boire et force Circé à rendre leur forme humaine aux cochons.

VÉNUS: Déesse de l'Amour. Fille de Jupiter et de Dioné. Femme de Vulcain. Avec Mars, mère d'Éros et d'Anteros, ainsi que de Déimos et de Phobos (la Terreur et la Crainte). Avec Anchise, mère d'Énée. Symboles: la colombe, la rose et le myrte.

VÉNUS (FILS DE) : Voir Cupidon.

VERTUMNUS: Dieu d'origine étrusque, protecteur des arbres fruitiers, capable de se métamorphoser. L.XIV Vertumnus et Pomone: Vertumnus est amoureux de la nymphe Pomone. Il se déguise en vieille femme pour convaincre Pomone de ne pas fuir l'amour. Il lui raconte l'histoire d'Iphis et Anaxarète pour lui faire peur. Quand il reprend sa vraie apparence, Pomone tombe amoureuse de lui.

VESTA : Déesse du foyer domestique. Première fille de Saturne et de Cybèle. Vierge.

Vole-Vite: Voir Pégase.

VULCAIN : Dieu du feu et de la forge. Fils de Jupiter et de Junon (parfois, de la seule Junon). Époux de Vénus. Très laid et boiteux.